

**CE MONDE
QUE DIEU NOUS CONFIE**

Charles Piguet et Michel J. Sentis

CE MONDE QUE DIEU NOUS CONFIE

Rencontres avec le Réarmement moral

PRÉFACE DU CARDINAL FRANZ KÖNIG

Éditions du Centurion

ISBN 2.227.00204.2
© Éditions du Centurion, 1979.
17, rue de Babylone, 75007 Paris.

Préface

Le mouvement spirituel qui a pris son essor à partir d'une petite localité sur le lac Léman et qui est connu aujourd'hui dans le monde entier sous le nom de Réarmement moral, est l'un des phénomènes les plus significatifs et les plus prometteurs de notre époque. Depuis la période qui a suivi la seconde guerre mondiale, des gens de races, d'opinions politiques, de classes sociales différentes, se retrouvent périodiquement à Caux, provenant souvent de zones de conflits où la paix du monde est menacée. Le grand mérite des responsables de Caux est de chercher constamment à rassembler et à faire dialoguer des hommes aux conceptions diverses et aux positions opposées afin que les idées de réconciliation et de paix s'imposent dans un monde où les tensions grandissent à mesure que l'on s'y sent plus à l'étroit. Quiconque connaît tant soit peu l'histoire de Caux est émerveillé par le nombre de problèmes politiques, raciaux et sociaux qui y ont été décantés ou même résolus. Que l'esprit de Dieu y soit à l'œuvre, j'en suis convaincu!

Ce livre, écrit dans une optique universelle, chrétienne et catholique, présente sur le mouvement du Réarmement moral une série de faits et de récits qui prouvent que le monde s'améliore toujours lorsque les hommes changent en se perfectionnant.

A ce livre d'espérance, je ne peux que souhaiter bonne route!

Cardinal Franz KÖNIG.

*Quand Jésus sentit leur incrédulité, il
s'écria :*

*— Qui seront mes auxiliaires
dans la voie de Dieu?*

Les Apôtres répondirent :

— Nous serons les auxiliaires de Dieu.

*Coran,
Sourate de la Famille d'Imran
(III. 45)*

Introduction

Ce livre nous a été suggéré par un éditeur de Rome qui voulait présenter le Réarmement moral dans sa collection « Témoins de notre temps » (Edizioni Paoline). Nous aurions pu nous borner à la description d'un mouvement international. Nous y avons renoncé pour deux raisons.

Tout d'abord, il est difficile de cerner tous les aspects du Réarmement moral et de le faire entrer dans un cadre défini : il n'a pas de membres, pas d'organisation hiérarchisée, pas de financement centralisé, pas de cotisation. D'autre part, il nous a semblé qu'il serait plus intéressant de tirer les enseignements des expériences faites sous son inspiration à travers le monde, au bénéfice des hommes préoccupés de l'avenir de l'humanité.

De grands thèmes sont en effet débattus aujourd'hui : la relation entre la politique et la foi, la place de l'individu dans la société, le développement des peuples les plus pauvres. D'autres questions s'y ajoutent, qui tourmentent de nombreux esprits : les exigences morales sont-elles toujours actuelles ? Le christianisme et le marxisme sont-ils incompatibles ?

Loin de nous l'idée de répondre à toutes ces questions de façon systématique ou théorique. Elles ont fait et font l'objet d'assez d'ouvrages, de séminaires, de colloques. Les réponses que nous tenterons d'apporter seront basées sur des faits concrets, dont nous tirerons parfois des conclusions ou dont nous laisserons le lecteur tirer les siennes.

De plus, celui-ci pourra découvrir, tout au long de ces pages, ce que sont ces équipes d'hommes et de femmes engagés, ces individus aux initiatives multiples, qui ont été inspirés par la pensée d'un homme né il y a cent ans en Pennsylvanie, Frank Buchman. Il se familiarisera ainsi avec un effort international auquel nous avons tous deux consacré nos vies.

C. P. et M. S.

Ce monde passionnant

L'humanité est arrivée à un tournant.

Toutes les nations du monde sont simultanément secouées par une crise qui les touche jusque dans leurs fondations les plus profondes. Guerres et révoltes, déséquilibres économiques, famines, massacres et oppression, immoralité et corruption frappent tous les continents.

S'agit-il des signes avant-coureurs de la destruction finale? Certains, vouant le monde à l'holocauste, sont prêts à l'abandonner à son sort, les uns pour se serrer dans un carré où se battraient les derniers justes, les autres pour jouir au mieux du dernier répit qui leur est imparti.

Ou bien la crise est-elle une crise de croissance? L'humanité, comme un adolescent aux prises avec les pulsions jaillies de sa nature, se trouve-t-elle déséquilibrée par des forces nouvelles qu'elle n'a pas encore appris à maîtriser?

Par son titre, ce livre hisse clairement son drapeau. Ses auteurs croient que le sort des générations futures dépend des choix qui sont faits aujourd'hui. Chaque

individu, leur semble-t-il, quels que soient sa race, son appartenance sociale, son âge, peut, s'il le désire, contribuer à façonner le monde dont héritera la génération suivante.

Certes, face au désordre grandissant, il est facile de se laisser aller au désespoir. Chacun se voit circonvenu par le climat de violence et de malpropreté, et sa cohésion intérieure cède sous les assauts du matérialisme. Les doctes arguments de professeurs, psychiatres, statisticiens et sociologues ébranlent les certitudes. Les sources de l'espérance tarissent.

Certains s'enferment bravement dans la forteresse des valeurs qui ont fait la force de notre civilisation : la famille, les principes moraux, la religion. Mais les assaillants qui, au nom de la liberté, discréditent la fidélité, la discipline, le respect absolu de la vie humaine, menacent d'investir la place. Chaque coup de boutoir qu'ils portent semble faire une brèche irréparable.

Tous les programmes qui promettaient une société idéale se sont révélés fallacieux. Toutes les causes, même les plus nobles, se sont perverties. Le nihilisme a gagné les révolutionnaires.

Au-delà du tournant que notre histoire est en train de prendre, qui construira le monde ? Sur quelles bases s'établira-t-il ? Quels en seront les points de repère ?

Nous ne tenterons pas de faire des pronostics. Mais deux constatations s'imposent.

Les peuples devront apprendre à être solidaires s'ils ne veulent pas s'entre-déchirer. Pour cela, il faudra des points de référence universels, qui pourront servir de repères au comportement de chacun.

Deuxièmement, notre époque est celle de l'expérience. Aujourd'hui, seul ce qui est vécu a de l'autorité. Les dogmes marxistes, les dogmes freudiens, les dogmes chrétiens sont ébranlés par l'échec patent de nos socié-

tés. Celles-ci se sont révélées incapables de satisfaire le besoin élémentaire de nourriture pour tous, de travail pour tous, de raison de vivre pour tous.

Aucune d'entre elles ne réussit à soulever la chape de l'apathie ni à endiguer les vagues de la rébellion. Les énergies de beaucoup de ceux qui sont les plus sensibles et seraient donc les plus aptes à apporter une contribution originale à la collectivité se consomment dans la drogue ou se perdent à des causes futiles.

A d'autres périodes de l'histoire, au moment où tout semblait s'écrouler, une intervention inattendue a permis la marche en avant de l'humanité. Or les interventions les plus durables et les plus bénéfiques se sont faites dans le domaine spirituel. Au début de notre ère, le réseau d'hommes recrutés par les compagnons de Jésus a proposé une attitude de vie qui est devenue la trame de la civilisation nouvelle. Plus tard, un François d'Assise a marqué de son influence les principaux domaines de la vie européenne. Des exemples peuvent aussi être trouvés dans d'autres civilisations, tel celui de Confucius, dont les communistes chinois n'arrivent pas, après vingt-cinq siècles, à effacer l'empreinte.

Certains qui sont déjà à l'œuvre aujourd'hui marqueront de la même façon la vie de l'humanité après le virage que le monde est en train de prendre. Ils ne sont pas tous rassemblés dans un même mouvement, une même organisation, une même église. Trente années d'activité auprès de bouddhistes, d'hindous, d'Indiens d'Amérique, d'Africains de toutes croyances, de militants communistes, de jeunes révolutionnaires, de grands capitalistes, de paysans, d'hommes d'État, de responsables syndicaux, nous ont appris que l'espérance ne s'enferme dans aucune chapelle.

Notre vision du monde, empreinte de réalisme, est aussi dominée par une grande confiance : malgré les

différences de culture, de niveau de vie et même de référence spirituelle, les aspirations humaines les plus fortes convergent en un même faisceau. Ce que nous avons de plus sacré au fond de nous-mêmes est une réalité communicable, à laquelle tout être humain est sensible, quelle que soit la distance de pensée qui nous sépare de lui.

Certes, faudra-t-il dépouiller cette réalité de toute la logomachie spirituelle et religieuse dont nous avons pris l'habitude de la revêtir, car comme de riches vêtements peuvent cacher la misère du corps, nos mots peuvent masquer notre pauvreté intérieure. Il faudra retrouver le seul langage universel qui est celui d'une vie authentiquement vécue.

Ce livre s'adresse à tous ceux qui sont à la recherche d'un avenir de promesses; il voudrait les inviter à aller non seulement trouver leurs alliés et recruter leurs camarades de combat parmi ceux qui par tradition partagent leurs convictions, mais aussi à tendre la main à ces hommes de toutes appartenances qui sont prêts à devenir des porteurs d'espérance pour l'humanité.

En écrivant ces lignes, nous voyons les visages de tous ces amis dispersés sur les continents avec lesquels il nous a été donné de nous sentir frères parce qu'il y avait entre nous un *vécu* commun. Le haut-fonctionnaire africain, incarcéré sans motif par une junte révolutionnaire, qui parvient de sa prison à nous communiquer sa confiance; les habitants des favelas de Rio de Janeiro, riches d'une expérience humaine que tant de gens envient; le journaliste d'Asie, en butte aux tracasseries d'un régime d'exception, qui marche les yeux ouverts vers une éventuelle arrestation plutôt que de se taire; l'instituteur d'un pays communiste relégué dans un obscur village à cause de ses convictions; les femmes irlandaises qui, avec abnégation, barrent la route à la violence...

Ce sont là les jeunes pousses du monde nouveau. Les grandes branches mortes qui jonchent le sol peuvent les masquer. Mais le forestier qui a mis les plants en terre éprouve une grande joie à découvrir leur verdure sous l'encombrement du taillis destiné à être coupé et à pourrir.

Au cours d'une rencontre fortuite à l'aéroport de Rome, le prier de Taizé, frère Roger Schutz, nous rapportait les paroles que Jean XXIII, alors à la fin de sa vie, lui avait dites : « Nous avons manqué le tournant de l'œcuménisme. » On avait espéré un rassemblement des Églises par le haut qui mettrait fin au scandale de la division des chrétiens. Le chemin s'était révélé plus long.

Mais on pourrait peut-être rassembler aujourd'hui par le bas les hommes de toutes confessions, de toutes appartenances, de toutes races, pour qui Dieu est non seulement une croyance mais une réalité de la vie quotidienne, pour qui la discipline morale et spirituelle n'est pas obéissance à une imposition du dehors mais fruit d'une volonté du dedans, pour qui la mission acceptée est de résoudre, là où ils sont, les problèmes lancinants de leur époque.

Entre nos mains

Nous qui écrivons ces pages avions vingt ans quand, immédiatement après la deuxième guerre mondiale, nous avons pénétré le milieu des hommes et des femmes du Réarmement moral. Autour de Frank Buchman, ils venaient de créer en Suisse le centre international de Caux, d'où, depuis trente ans, a rayonné un état d'esprit.

Nous sortions tous deux de milieux fort différents. L'un protestant suisse, l'autre catholique français, nous nous trouvions baignés tout à coup dans l'universel. Ayant vécu isolés pendant cinq années de guerre dans nos communautés nationales, nous étions frappés par la diversité colorée des représentants de toutes races, des costumes de toutes traditions, et aussi par celle des options politiques. Mais ce qui dominait notre impression était le commun que contenait cette diversité.

Les cercles religieux auxquels nous appartenions respectivement dans nos pays — car nous nous voulions de bons chrétiens — nous avaient habitués à vivre au milieu de gens qui nous ressemblaient. Ces cercles étaient du reste totalement étrangers l'un à l'autre et

se seraient mutuellement jeté l'anathème si l'habitude, l'ignorance et un sentiment de détenir chacun la vérité ne les avaient tenus éloignés.

Mais, à Caux, les hommes et les femmes du Réarmement moral semblaient avoir sublimé toutes les cloisons. Le militant communiste allemand côtoyait le grand industriel canadien; la princesse italienne avait apporté son tablier pour participer aux travaux communs; la militante socialiste française parlait sur la même estrade que le prédicateur de Notre-Dame et le ministre arabe. On était certainement à cette époque moins accoutumé qu'aujourd'hui à ce genre de rassemblement international et, par suite, celui-ci nous frappait davantage. Mais il régnait dans cet ancien grand hôtel devenu la maison d'une vaste famille un climat d'authentique fraternité qui faisait choc.

Toute la jeunesse de l'Europe à laquelle nous appartenions l'un et l'autre s'y retrouvait. Leif, qui avait été dans la résistance norvégienne. Peter, qui avait appartenu aux jeunesses nazies. Max, qui avait eu sa famille décimée par les camps de concentration. David, dont l'avion s'était abattu en flammes au-dessus de l'Allemagne. Ludwig, qui avait été officier d'artillerie dans la Wehrmacht. Matt, qui s'était battu dans les chars contre ceux de Rommel à Benghazi... Certains avaient perdu un frère ou des parents, d'autres leur foyer, plusieurs leur pays.

Les vérités qui revenaient au fil des discours nous déconcertaient par leur simplicité : « L'homme peut changer, voilà la solution fondamentale. L'économie nationale peut être changée, voilà le fruit de cette solution. L'histoire du monde peut être changée, là est la destinée de notre époque. »

Nous étions irrités par cette insistance mise sur le « changement », qui semblait remettre en question

notre façon de vivre. Mais l'envergure du grand dessein mondial qui était brossé sous nos yeux nous séduisait. « Refaire le monde », comme nous le proposaient ces hommes et ces femmes, apparaissait réalisable.

Laissons Charles raconter lui-même sa première impression.

CHARLES PIGUET

Je suis venu à Caux en 1946. Habitant Montreux, j'étais monté à pied jusqu'à cet hôtel dont les tours nous dominaient du haut de la montagne. Dans l'ancien grand salon, une réunion de quelques centaines de personnes autour d'une estrade. Différents orateurs se succèdent sans formalisme, apparemment sans discours préparé.

Un homme s'avance. Il se présente. Officier belge, il a combattu les Allemands qui ont envahi son pays. Puis il demande s'il y a des Allemands dans la salle. Quelques mains se lèvent. Il désire s'adresser à eux plus particulièrement comme représentants de leur peuple. Il leur avoue la haine qu'il a nourrie contre l'Allemagne et leur en demande pardon.

Je suis bouleversé. La Suisse n'a pas connu la guerre, mais nous en savons assez pour comprendre ce que signifie une démarche comme celle-là. L'armistice n'est signé que depuis un an.

Le comportement de l'officier belge avait un caractère personnel. Mais pour le spectateur que j'étais, l'impression marquante était celle d'assister à la réconciliation entre des peuples. L'extrapolation se faisait comme allant de soi. On voyait déjà une nouvelle Europe où les ennemis d'hier seraient réconciliés. Le geste chrétien d'humilité et d'excuse d'un individu devenait un événement à la dimension de l'histoire.

J'étais aussi frappé par la *cohérence* que l'attitude du jeune Belge révélait dans sa vie. Il avait pris conscience qu'il avait eu tort et il réparait. Moi, qui étais sincèrement attaché à une pratique religieuse, je n'avais jamais vu dans le cercle de mon église un homme piétiner son orgueil, mépriser sa réputation, abandonner ainsi sa haine et sa rancœur. La rancœur, surtout lorsqu'elle est justifiée, certains l'entretiennent, la soignent, la chérissent. Ma vie était pleine de semblables incohérences dont j'avais vaguement conscience.

Il m'apparaît, avec trente ans de recul, que j'étais alors attiré à la fois par le désir d'accéder à une vie limpide, exempte de contradictions, et par l'espoir de pouvoir aider toute l'humanité à se débarrasser des siennes. Tout jeune homme n'a-t-il pas envie de se consacrer à une grande tâche?

Une vie limpide, devais-je vite découvrir, serait le fruit d'une discipline précise sur le plan moral. Quant à la grande tâche, j'y participerais dans la mesure où je me soumettrais, avec toutes mes ambitions et tous mes espoirs secrets, à une autorité supérieure. Celui qui, depuis l'orée des temps, construisait le monde me permettrait alors de participer à Sa création.

Je pris l'engagement, constamment renouvelé depuis, de Lui obéir aussi complètement que ma compréhension humaine me le permettrait.

Aux hommes de notre génération, la réconciliation de l'Europe apparaissait comme une nécessité, même si elle semblait dépasser nos espérances. Certains pays, notamment l'Allemagne, se retrouvaient totalement isolés par les sentiments hostiles qu'ils avaient accumulés contre eux.

Soixante-douze familles suisses, mues par un authentique esprit de reconnaissance envers Dieu qui avait

épargné à leur pays les affres de la guerre, avaient réuni entre elles l'argent nécessaire à l'achat de l'ancien palace de Caux destiné à la pioche des démolisseurs. Ces Suisses avaient voulu en faire un centre qui participerait à la reconstruction morale de l'Europe; ils y avaient invité les gens qu'ils connaissaient dans les pays voisins; aidés en cela par la vision et l'initiative de Frank Buchman, ils avaient trouvé le moyen d'y amener des Allemands.

Quand ces premiers Allemands arrivèrent à Caux, maigres dans leurs vêtements râpés — l'un d'eux, qui allait devenir une figure politique, portait un soulier jaune et un soulier noir — ce fut un chœur composé de Français qui les accueillit par un chant de bienvenue.

Pour nous qui assistions et participions à cette aventure, c'était l'histoire de l'enfant prodigue à l'échelle des nations.

Si la foi des autres était capable de remuer de telles montagnes, qu'en était-il de la nôtre? Telle était la question que posaient indirectement à notre conscience les événements auxquels il nous était donné de participer.

Michel raconte ici son expérience.

MICHEL SENTIS

La formation que j'avais reçue dans les mouvements d'Action catholique avait assuré ma foi sur une solide pratique religieuse. J'appartenais ainsi, parmi mes camarades d'études, au noyau qui organisait la prière collective du soir, la participation à une messe communautaire en semaine, les cercles de formation spirituelle, la retraite annuelle que nous faisions sous la conduite des pères jésuites.

Nous avions une conscience un peu arrogante d'appartenir au fer de lance de l'Église militante, et le besoin

de nous sentir dans cette élite nous amenait parfois à fermer hypocritement les yeux sur nos défaillances.

Les jeunes gens parmi lesquels je me retrouvais tout à coup dans ce milieu du Réarmement moral avaient pour la plupart une pratique religieuse beaucoup plus embryonnaire que la mienne. Beaucoup n'étaient pas catholiques et n'assistaient qu'occasionnellement à un service religieux. Cependant, leur vie spirituelle avait une richesse qui mettait à nu chez moi une pauvreté dont je n'avais pas conscience auparavant.

Le peu que certains savaient de Dieu, ils l'avaient pris au sérieux, et la présence de ce Dieu vivant se sentait dans toute leur vie.

« Que se passerait-il si, comme eux, tu prenais Dieu au sérieux dans ta vie? » Cette question que je me posais un matin trouva immédiatement sa réponse dans le silence de ma conscience. Un petit incident revint à ma mémoire : reniant ma foi, j'avais, par soif de popularité, ri avec des camarades d'un ami qui affichait courageusement ses convictions religieuses en priant à genoux au pied de son lit. Honteux de mon comportement, j'avais essayé d'oublier cette malencontreuse affaire, mais celle-ci avait laissé une marque pénible dans mes rapports avec cet ami.

Tout à coup, prendre Dieu au sérieux, cela voulait dire avoir le courage d'aller vers l'offensé et lui demander pardon — les excuses que je fis nouèrent des liens qui ont résisté à plus de trente ans de séparation. Des hauteurs spirituelles où j'aimais me promener, j'étais retombé au ras du sol de la réalité vécue.

Trois semaines sur un lit d'hôpital pour une bénigne opération à la jambe furent l'occasion d'un approfondissement de cette réflexion sur ma vie. L'approche de la fin de mes études et la nécessité de faire un choix de carrière rendaient ces journées déterminantes.

Alors m'apparut le conflit patent qui existait dans ma vie entre ma soif de réussite matérielle, mon besoin de succès, la morgue de mon ambition et, d'autre part, mon désir d'être un chrétien. Je me trouvais à un carrefour et il me fallait choisir.

Une société bancaire m'avait alors proposé un contrat et je m'étais engagé à lui donner réponse en sortant de l'hôpital. Tout à coup, c'était Dieu qui me tendait un autre contrat, et celui-là, j'avais peur de le signer. La feuille de ce contrat était blanche et Dieu me disait : « Signe et Je remplirai les termes. »

Avant de quitter l'hôpital, à genoux au pied de mon lit, j'ai signé ce dernier contrat.

Les chemins par lesquels Dieu m'a mené par la suite ont été tout autres que je les imaginais. Au lieu de me retrouver derrière un bureau dans une grande banque, je me suis embauché comme ouvrier dans une usine. Peu importe l'itinéraire qu'il m'a été demandé de suivre depuis, ce qui compte c'est qu'à chaque moment d'incertitude dans ma vie je peux m'appuyer sur ce contrat fondamental, qui est la meilleure des sécurités.

Beaucoup de ceux que nous retrouvions alors à Caux passèrent à des degrés divers par une expérience semblable. C'était là ce que nous avions en commun et qui nous unissait par-delà nos différences de religion et d'expérience spirituelle. Dieu — nous n'écrivons pas le Christ car il y avait des non-chrétiens parmi nous — était devenu vivant pour chacun de nous.

Nous lisions tous avec avidité un livre qui venait de paraître, *Les Saints qui bouleversèrent le monde*, de René Fülöp-Miller (Albin Michel). Ce titre nous paraissait un programme valable pour notre vie. Nous y lisions, entre autres, l'histoire de la réconciliation entre

le Podesta et l'évêque d'Assise au chevet de saint François. Nous assistions à la réconciliation des Européens sur l'estrade de Caux.

Ces fruits nous paraissaient du même arbre.

CHAPITRE 3

Sur une mer agitée

Avons-nous bouleversé le monde? Il aurait fallu des saints, nous n'étions que des pécheurs!...

Beaucoup de ceux qui, comme nous deux, se connurent à Caux à cette époque-là sont aujourd'hui dispersés dans le monde.

Peter est devenu homme politique. Willy est l'un des dirigeants d'une importante affaire industrielle. Ingrid est journaliste. Max travaille dans l'électronique. C'est dans leur vie professionnelle qu'ils répondent à l'appel qu'ils ont reçu de Dieu.

D'autres ont été amenés à « prendre la route ». Ne possédant souvent que le contenu de leurs valises, ils sont partis, au gré de leurs convictions propres, se mettre à la disposition d'autres pays et d'autres gens. Ils ont vécu depuis lors de la générosité de ceux qui voulaient soutenir leurs efforts. François a ainsi donné vingt ans de sa vie à l'Amérique latine, d'abord seul, puis avec sa femme Nicole. Jens s'est dédié avec persistance au Japon. Marcel et sa femme Theri à Chypre et au Proche-Orient. Leif s'est consacré à l'intelligentsia persécutée de certains pays. Henry s'est dévoué en

Afrique, avec sa femme quand elle était en vie, et maintenant seul...

Pour nous deux, notre route nous a conduits, chacun de son côté, dans un grand nombre de pays du monde. Dans certains nous avons passé plusieurs années, par exemple en Afrique pour Charles, au Québec pour Michel. La nécessité de permettre à nos enfants de suivre l'école nous fait aujourd'hui rayonner à partir des foyers que nous avons respectivement à Montreux et Paris. Car ce sont les cellules de nos deux familles qui ont aujourd'hui à répondre à leur vocation propre.

Il n'est pas dans le propos de ce livre de faire le bilan de ces années. La réconciliation de l'Europe, amorcée à Caux, est aujourd'hui entrée dans l'histoire. Ce qui est important, c'est que depuis trente ans, d'un pays à l'autre, le même processus de réconciliation s'opère quand quelques hommes ont le courage de remettre leur vie en question, sous le regard de Dieu. Cela s'est passé au Schleswig-Holstein entre Danois et Allemands, au Haut-Adige entre Italiens de langues allemande et italienne, au Soudan entre Nord et Sud, au Maroc entre deux factions politiques au moment de l'indépendance.

Ce qui compte également, c'est que grâce à ces efforts, couronnés ou non de succès, faits parfois de perpétuels recommencements, se lèvent des réconciliateurs, des hommes capables de demeurer au-dessus des crises et de regarder toujours au-delà.

Au cours de ces dernières décennies, la Méditerranée a été le théâtre de conflits innombrables.

En 1974, Andreas Vlachos passe avec sa famille de paisibles vacances d'été dans le Nord de Chypre, son pays. Au milieu d'une nuit, il est réveillé par une canonade. Les troupes turques viennent de débarquer. Avant qu'il ait le temps de fuir, il est arrêté et fait prisonnier.

Durant soixante-douze jours, le convoi qui l'emmène errera de gare en gare pour aboutir dans le Nord de la Turquie. Pendant ce temps, sa femme déguisée en vieille paysanne, ses deux filles habillées en garçons par peur d'être violées, et son fils sont déplacés de village en village; ils seront relâchés au bout de trois semaines.

Un autre Chypriote, Neophytos Christodoulides, décrit ainsi ces mêmes événements : « La ville de Famagouste a été très sévèrement touchée et nous sommes restés dans notre cave pendant une semaine. Puis, une nuit, nous avons pu nous échapper. Nous avons passé dix-sept jours dans un camp de réfugiés, à la base britannique de Dhekelia. Nous n'avions ni argent ni habits de rechange. Ce dont nous disposions comme nourriture nous a tout juste permis de survivre. Dans les champs, autour de la base, des dizaines de milliers de gens dormaient sous les arbres. Nous remercions Dieu d'être tous en vie, à l'exception de notre neveu dont nous sommes sans nouvelles. Nous avons perdu tous nos biens matériels, mais notre foi, jamais! »

Ces quelques faits nous parviennent dans une lettre adressée à nos amis Marcel et Theri. Ceux-ci, d'ordinaire à Chypre, ont été surpris par la guerre alors qu'ils étaient en Suisse, leur pays.

Une autre lettre leur arrive de Spyros Stephou, fonctionnaire des douanes à Nicosie. « Malgré les faits qui incitent au pessimisme, écrit celui-ci, je suis certain que les Chypriotes, turcs et grecs, peuvent trouver une solution à leur haine et à leur méfiance, oublier les souffrances qui sont les leurs, et se placer au-delà des intérêts politiques des grandes puissances. Les Chypriotes eux-mêmes peuvent travailler ensemble à la création d'une Chypre unie. Je suis certain qu'il y a encore un champ très fertile pour une action positive qui réunira nos deux communautés. Avec l'aide de Dieu et sous Sa

conduite, je lutte et continuerai de lutter pour atteindre ce but. »

En août 1976, quelques mois après ces affrontements à Chypre, Andreas Vlachos, Neophytos Christodoulides, Spyros Stephou et leurs trois familles sont ensemble à Caux. Ils font partie du groupe de Chypriotes participant à une rencontre des peuples méditerranéens organisée par des Français de tous les milieux au siège des conférences du Réarmement moral.

Près de cinq cents personnes sont là, de France, d'Italie, de Grèce, de Tunisie, du Maroc, des pays du Proche-Orient, de Malte, de bien d'autres nations. Il y a aussi des Turcs.

Une soirée réunit tous les participants. Les Chypriotes sont invités à parler. Ils demandent à Andreas Vlachos, devenu président de l'Association des prisonniers de guerre en Turquie, d'être leur premier porte-parole. Dans la grande salle de Caux, Vlachos a devant lui des Turcs. Les mots qu'il sait devoir dire lui sèchent la gorge. Il rassemble son courage : « Nous avons eu nos torts nous aussi et pour nos erreurs, je vous demande pardon. Malgré les immenses problèmes qui nous ont divisés, nous devons travailler ensemble afin de créer un monde meilleur pour nos enfants. »

Un médecin turc se lève et l'embrasse.

Spyros Stephou parle des moments d'angoisse par lesquels tous les siens ont passé. « Ma femme et moi avons d'abord été horrifiés par les événements, dit-il. Nos nerfs ont cédé. Emportés par la panique générale, nous avons failli nous précipiter dans la rue comme tous les autres et y crier notre fureur. Mais nous nous sommes raccrochés à ce que nous avons appris au Réarmement moral : savoir faire silence en soi et écouter sa voix intérieure. Nous avons senti alors que Dieu était encore présent parmi nous et qu'Il aimait notre île.

Nous avons eu la pensée d'inviter toute une série de gens que nous connaissions dans tous les milieux à se retrouver chez nous pour réfléchir à la situation. Nous craignions que personne ne vienne. Mais un ancien ministre, deux juges, un député, un inspecteur de l'enseignement, en tout une vingtaine de personnes, se sont réunies ainsi chez nous. Ce fut au cours de cette rencontre que nous avons pu à nouveau nous tourner vers la nécessaire réconciliation au-delà du conflit immédiat. »

Bienheureux les faiseurs de paix!...

Pourtant, Spyros Stephou n'entrait pas par nature dans la catégorie des gens que semblent désigner les Béatitudes de l'Évangile.

Il était plutôt un faiseur de bombes.

Dès 1955, il avait rejoint les rangs de l'E.O.K.A., l'armée clandestine qui luttait contre l'occupation de l'île par la Grande-Bretagne. Nommé responsable de la guérilla pour le port de Famagouste, il avait coordonné une centaine d'agressions par explosifs contre les navires anglais, les installations portuaires et les bureaux de l'administration.

Maroulla, sa femme, participait aux activités terroristes. Il lui arrivait de cacher des bombes sous ses jupes. Mais, à la maison, leur vie conjugale se dégradait. Spyros s'adonnait de plus en plus au jeu et à la boisson. « Je menais une vie impossible, raconte-t-il. Craignant que je ne trahisse des secrets, mes camarades de l'E.O.K.A. essayèrent de me détourner de mes vices, mais sans succès. »

Au moment de l'indépendance de Chypre, Spyros avait perdu tout espoir de sauver son foyer. C'est peu après qu'il fit la connaissance de Marcel et Theri. « Allez donc changer les Anglais, leur dit-il, plutôt que de venir me parler de Réarmement moral. »

Mais une réalité s'imposa à sa conscience : les Anglais n'étaient en rien responsables de sa situation familiale et de la procédure de divorce qui était en cours, ni des dissensions avec ses anciens camarades de la clandestinité. Chacun en effet cherchait à s'emparer, au détriment des autres, des postes laissés vacants par le départ des Britanniques.

Stephou apprit à être attentif à la voix de sa conscience. Ce que sa femme lui avait crié, ce que ses amis de l'E.O.K.A. avaient tenté en vain de l'amener à faire, cette voix le lui imposa, le jour où il eut le courage de faire silence en lui.

Il décida d'être totalement franc sur tout son passé avec Maroulla et de lui demander pardon. Celle-ci reçut sa démarche avec froideur car elle l'interprétait comme une manœuvre empreinte de duplicité. Mais, peu à peu, elle se rendit compte que Spyros était sincère : il n'était plus le même.

La ville de Famagouste eut tôt fait de s'en convaincre également. Stephou siégeait dans une commission chargée d'attribuer des prêts bancaires aux fonctionnaires. Or, beaucoup de ces fonds étaient alloués sous de faux prétextes à des « amis » qui les dilapidaient dans le jeu et la boisson. A la première réunion à laquelle Stephou assiste depuis qu'il a remis de l'ordre dans sa vie, une demande de prêt de 350 livres est examinée. Elle émane d'un de ses amis qui sollicite cette aide « pour faire face aux dépenses du mariage de sa sœur ». Stephou propose le refus. Tout le monde s'étonne. On répète le nom du demandeur, pensant qu'il n'a pas bien compris. Alors il s'explique : « *Primo*, cet homme n'a pas de sœur; *secundo*, nous lui avons déjà accordé des prêts pour marier plusieurs sœurs! »

Cette histoire fait le tour de la ville. L'ami auquel le prêt a été refusé fait irruption chez Stephou, furieux.

D'autres aussi se fâchent. Pour couper court aux menaces dont il devient l'objet, Stephou démissionne du comité. Mais ses collègues insistent pour qu'il reprenne sa démission.

Quand, en 1964, la tension entre communautés grecque et turque débouche sur la guerre civile, Stephou est directeur de la douane à Famagouste. Il occupe ainsi une position responsable dans le camp grec.

Un jour, un appel téléphonique de l'état-major de l'armée l'informe qu'un jeune Grec, dont le père vient d'être tué par des Turcs, s'est armé d'un fusil et tire sur l'école turque, située dans le quartier grec de la ville. Des soldats turcs se dirigent déjà vers l'école. On s'attend d'une minute à l'autre à l'inévitable escalade des représailles mutuelles.

Stephou mesure le danger. Rassemblant ses pensées en quelques secondes, il décide de téléphoner à une personnalité qu'il connaît dans le camp turc. Il réussit à l'atteindre. « Accordez-nous dix minutes, lui dit-il, le temps d'aller convaincre le jeune homme d'arrêter de tirer. » Le Turc est d'accord car il a confiance en Stephou. Celui-ci trouve deux amis du jeune forcené qui, au risque de leur vie, vont le persuader d'abandonner sa folle aventure.

Pendant cette période de guerre civile, Famagouste est ainsi restée un îlot de relative tranquillité au milieu des affrontements entre communautés qui se sont déchaînés dans toute l'île de Chypre. Dans le port de cette ville, Chypriotes grecs et turcs n'ont jamais cessé de travailler côte à côte. Le mérite en revient en grande partie à Stephou qui a toujours gardé ses contacts d'amitié dans les deux camps et s'est acquis le respect des uns et des autres.

Spyros Stephou raconte son expérience avec simplicité à cet auditoire méditerranéen réuni à Caux. Il n'en tire aucune gloire, mais il transmet une espérance. Le Libanais, dont le fils a été assassiné au cours de la guerre civile dans son pays, a les yeux remplis de larmes. Le Liban a besoin du même remède, du même esprit de réconciliation.

C'est une chose d'en être convaincu, c'en est une autre de le mettre en pratique.

La bonne volonté de cette personnalité libanaise se trouve mise à l'épreuve à Caux même, au cours d'un déjeuner auquel participe un représentant d'une nation arabe.

Après quelques échanges empreints de la courtoisie d'usage en société, une vive altercation oppose le Libanais et l'Arabe. Avec toute la violence des sentiments qu'inspire le tragique de la situation, ils se lancent des remarques acerbes. Les quatre autres convives, dont nous sommes, assistent tout d'abord muets à cette scène. Mais le ton monte. L'un d'entre nous coupe alors la parole aux deux hommes : « A quoi bon creuser davantage les fossés qui existent ? Quels qu'aient été les torts du passé, ne s'agit-il pas maintenant de chercher ensemble ce qu'il convient de faire pour l'avenir ? » Ils se calment. Avec beaucoup de sensibilité, un député français, qui participe au repas, replace le débat dans son contexte international.

Quand, une demi-heure plus tard, nous nous levons de table, les deux hommes, surmontant une légère hésitation, se serrent la main.

Nous restons à bavarder avec l'un d'entre eux, debout dans la salle à manger. Nous reparlons du déjeuner. Il y a toujours une valeur à se dire franchement ce que l'on pense, même si cela provoque des éclats. Dans la vie de ménage, par exemple, plutôt que de simuler un

accord ou d'éviter les sujets délicats, il vaut mieux dire ce que l'on pense vraiment. Mais il faut savoir revenir après coup sur les dissensions et apprendre à reconnaître ses torts. Notre ami, récemment marié, a aussi appris cela.

Le lendemain, en quittant Caux, il nous demande d'être le messager de ses plus profondes excuses auprès de son protagoniste de la veille. Il n'avait pas eu l'occasion de le revoir personnellement.

Le familial et l'international s'étaient moulés l'un sur l'autre dans la vie de cet homme.

La réconciliation demeure la clé de l'Histoire en Méditerranée. Il y a peu d'autres régions du globe où s'accumulent tant de problèmes, tant de passions aveugles, tant de haines déchaînées. Ne semble-t-il pas puéril, face à l'ampleur de la tâche, d'espérer agir ainsi à partir des individus?

Notre espérance s'ancre sur ces croyants, juifs et musulmans, orthodoxes, protestants et catholiques, qui, prenant leur foi au sérieux, deviennent des artisans de paix. Le feu qui attend sous la braise chez tant de croyants, ne pourrait-il pas tout à coup s'enflammer au souffle d'un vent nouveau?

« Entre enfants d'un même Dieu, déclarait le professeur Mohammed Fadhel Jamali, de l'université de Tunis, il existe des forces constructives de réconciliation et de coopération. Le Réarmement moral nous rappelle l'existence de ces forces qui s'inscrivent dans la longue tradition méditerranéenne. »

Et quand le président Sadate fit le geste courageux d'aller au-devant de son ennemi de la veille, Maurice Druon pouvait écrire dans *Le Figaro* (21 novembre 1977) : « Dieu remis dans le jeu de l'Histoire. »

Dans un monde qui menace de se couper en deux

blocs, riche et pauvre, les nations de la Méditerranée, placées à la charnière de cette division, peuvent encore s'appuyer sur l'extraordinaire héritage spirituel dont elles sont les dépositaires et qu'elles ont transmis à l'humanité sous la forme des grandes religions monothéistes.

Un groupe de ceux qui s'étaient réunis à Caux des divers points de la Méditerranée se trouvait à nouveau rassemblé quelques mois plus tard à Malte; nous nous étions rendus sur le rivage où Paul de Tarse fit naufrage au cours de son voyage vers Rome. Le prélat maltais qui nous accueillait nous confiait : « J'ai été le type même du prêtre suroccupé, n'ayant jamais de temps pour lui, disposant de très peu de temps pour Dieu. Puis, au cours d'une retraite à Rome, avec trois cents autres prêtres, je suis né à nouveau et ai refait le don de moi-même. » Et il nous disait : « Le monde attend anxieusement de voir ce que l'Esprit de Dieu peut faire de quelques hommes qui lui soient entièrement donnés; ce qu'Il peut faire en eux et avec eux. »

Pour faire revivre sur les rives de la Méditerranée l'esprit qui animait Paul, il faudrait que pour de nombreux hommes chavire la barque des ambitions et des suroccupations qui les entraîne.

Alors, nus, abandonnés sur la grève, démunis de tout, ils pourraient étonner le monde.

De toutes races

Au sud de la Méditerranée, s'étend l'immense continent africain. Malgré leur diversité, les peuples qui l'occupent ont un caractère commun. Qu'ils soient de race arabe ou berbère au Nord, d'ethnies africaines au centre et au Sud, ou enfin de race malgache, ces gens ont souffert de la façon dont ils ont été traités par des colonisateurs étrangers.

Réduire les courants qui agitent aujourd'hui l'Afrique à leur dimension politique — colonisation, décolonisation, néo-colonialisme... — c'est ne pas comprendre les ressorts essentiels de l'âme humaine. L'arrogance des blancs « chrétiens » s'achoppe aux ressentiments que celle-ci a provoqués chez les peuples qu'ils ont colonisés. Ces attitudes sont si profondément ancrées chez les uns et chez les autres qu'elles apparaissent comme des données immuables, sources de conflits.

Une des graves fautes des Européens a été le commerce esclavagiste qui a engendré la grande tension raciale qui existe aujourd'hui aux États-Unis. Dans d'autres pays blancs, on recueille de la même façon les fruits amers des erreurs commises.

Ce que nous disons de l'Afrique s'applique aussi à l'Asie et aux peuples du Pacifique, comme aux minorités autochtones du continent américain.

Le mot *réconciliation* prend dans ce contexte une autre dimension. Il ne s'agit pas de promouvoir des embrasades sentimentales qui ne remettent pas en cause les rapports de force au sein de la société et du monde, mais de faire intervenir ce qu'un militant noir a nommé « la dynamique de la réconciliation ». Celui-ci définit cette dynamique en ces termes : « Le pardon de ceux qui ont enduré la souffrance doit rencontrer la repentance de ceux qui ont causé cette souffrance. De cette synthèse, jaillit l'énergie capable de provoquer des transformations dans les rapports raciaux, sociaux, politiques, nationaux. » Or, à ses yeux, cette rencontre ne se produit pas par le simple développement d'un processus historique; elle ne peut être que le fruit d'une option morale des individus. La base n'est pas seulement l'amitié entre hommes, mais essentiellement l'amitié retrouvée de chaque individu avec Dieu.

Nous nous trouvions, il y a quelques années, à Atlanta, en compagnie d'un groupe d'Africains. Dans cette ville du sud des États-Unis, il n'y avait qu'un seul hôtel destiné aux gens de couleurs et nous y logions. Nous autres blancs pouvions y habiter, mais nos camarades noirs n'auraient pas eu accès aux autres hôtels, réservés aux Blancs.

Un soir, avec un collègue français, nous avons rendu visite à une famille blanche, au demeurant fort religieuse, qui résidait à quelques centaines de mètres de cet établissement. La conversation tourna sur la question raciale. « Il faut se méfier de ces gens-là », nous dirent nos hôtes; ils se mirent à nous décrire les atrocités — rapt d'enfants blancs, assassinats — qui se dérou-

laient aux abords de notre hôtel. Nous n'eûmes pas le courage — nous l'avouons humblement — de leur dire que nous y habitons.

Les préjugés ne naissent pas de faits mais de sentiments : quand les préjugés sont installés, on cherche les faits — au besoin en les inventant, les déformant ou les provoquant — qui justifient les sentiments que l'on a.

« La majorité des chrétiens d'Afrique du Sud font rarement l'effort de connaître leurs frères qui se trouvent de l'autre côté de la frontière des races, reconnaît un Sud-Africain. Sur ce point, nous sommes, nous Blancs, de beaucoup les plus coupables. Nous rencontrons les Noirs qui nous servent dans nos foyers et nos bureaux, mais nous ne prenons à peu près jamais la peine de connaître ceux avec lesquels nous pourrions nous retrouver sur une base d'égalité. »

L'orateur est blanc, l'auditoire, presque entièrement noir. Le pasteur George Daneel a devant lui les membres de l'association qui regroupe en Afrique du Sud les pasteurs noirs de toutes dénominations (IDAMASA). Ceux-ci l'ont invité parce qu'ils connaissent son courage. Pourtant, l'Église réformée hollandaise, à laquelle il appartient, fournit en général aux dirigeants blancs du pays plus de justifications que de critiques, à propos de leur politique.

« Il fut un temps où je n'aurais pas serré la main d'un Noir, avoue le pasteur Daneel à ses collègues africains. Non par antagonisme, mais en raison de l'éducation que j'avais reçue. Puis je compris que ce n'était pas Dieu qui gouvernait ma conduite dans mes relations avec les Noirs mais la tradition et la peur du qu'en-dira-t-on des milieux afrikaners. Mon comportement contribuait à aggraver la division entre les races; mes préjugés et mon attitude de supériorité non seulement blessaient la dignité des Noirs mais offensaient Dieu, rejetant son

commandement d'amour. Le fait que j'avais hérité ces mœurs de mes ancêtres ne les rendait pas moins coupables. »

Le pasteur Daneel est connu dans tout son pays. Étudiant, il était un héros du sport sud-africain par excellence, le rugby. Alors qu'il jouait pour l'équipe nationale des Springboks, il fit la connaissance de Frank Buchman et d'une équipe de jeunes hommes venus d'Oxford avec celui-ci. Cette rencontre avait réorienté sa vie; son changement, surpris toute la nation. C'était en 1929.

Pendant cinquante ans, George Daneel a patiemment construit une équipe d'hommes et de femmes de races diverses qui peut se réunir pour se tourner ensemble vers l'avenir. Ces gens se recrutent dans toutes les communautés, noire, métisse, indienne, afrikaner et anglaise, où ils jouissent d'une incontestable autorité.

Quatre-vingt-cinq d'entre eux se trouvent réunis à Johannesburg quelques jours après que le ministre de la Justice ait annoncé que le militant noir Stephen Biko est mort en prison. Les sentiments violents que cette nouvelle déclenche dans le pays se répercutent aussi dans cette rencontre.

« Seigneur, pardonne-nous, dit une femme afrikaner. Si nous recevions ce que nous méritons, nous serions détruits. »

Une jeune fille noire, qui avait souvent vu Biko venir chez ses parents, avoue : « A cette nouvelle, j'ai eu envie de fuir. Quel espoir pouvions-nous encore avoir? » Un combat intérieur s'était livré entre les forces qui l'entraînaient du côté des violents et l'élan de son engagement chrétien. « Ce qu'a dit cette amie blanche, m'a aidée à retrouver ma foi. »

Un professeur de l'université de Stellenbosch parle :

« J'ai retrouvé un livre de comptes, vieux de quelque trois cents ans, ayant appartenu à un de mes ancêtres; il dénombrait quatre-vingts moutons et quatorze esclaves. Pendant les cent cinquante années suivantes, l'esclavage a continué. Pendant les derniers cent cinquante ans, les noirs sont demeurés des esclaves de fait. »

Un des dirigeants de la communauté noire de Soweto décrit la situation du million de ses compatriotes habitant cette cité en ébullition : injustice de l'éducation, du logement, du système de transport, de l'alimentation. « Le gouvernement établi est impénétrable comme un mur de béton », dit-il.

Le professeur de Stellenbosch reconnaît : « Pour la première fois, j'ai écouté ces réalités sans me mettre sur la défensive. Certaines des choses que cet homme a dites ne sont pas vraies, mais ce qui me préoccupe, ce sont celles qui sont vraies. Seule une transformation complète de la société sud-africaine peut remédier à ces injustices. »

Ces hommes et ces femmes doivent faire appel à toutes leurs ressources de foi pour surmonter leurs sentiments. Il leur faut espérer s'ils veulent entreprendre de renverser le courant de violence.

Les peuples d'Afrique du Sud aspirent à se retrouver dans l'amour; de l'extérieur, on encourage la violence. Ils ont soif d'eau vive; on les inonde de reproches. Les accusateurs, installés dans la facilité de leurs jugements, pourraient avoir sur la conscience la mort d'une communauté de peuples pour n'avoir pas su lui donner à boire.

Au moment où la Rhodésie passe par les bouleversements qui en feront le Zimbabwe, un professeur blanc de l'université de Salisbury parle devant la congrégation de l'église d'un quartier noir.

« Les Blancs ont besoin de se repentir, de demander pardon. Ils doivent montrer à Dieu et aux Noirs de ce pays qu'ils se sentent vraiment coupables des injustices raciales qu'ils ont commises. Notre président nous a invités à observer vendredi prochain un jour de jeûne et de pénitence; il faudrait que mes compatriotes blancs viennent dans cette église vous dire, à genoux, leur repentir; mais ils iront prier dans leurs églises.

« Quant à moi, je veux vous demander pardon en tant qu'Anglais, car c'est d'Angleterre qu'est sorti le système colonial qui a empêché toutes les races de participer au développement de ce pays, et en tant que Rhodésien, car nous avons été les complices des discriminations en ne protestant pas assez fort pour les empêcher. »

Le professeur Desmond Reader était l'invité du pasteur noir de cette paroisse. Celui-ci reconnaît de son côté : « Mon père était évangéliste et j'ai marché sur ses traces, mais son Christ n'était jamais devenu le mien. Un jour, tout à coup, le Christ m'est apparu souffrant, non seulement pour les Noirs, mais pour les Blancs et pour tous les hommes. J'ai compris que je prêchais l'amour mais vivais la haine. Alors j'ai senti que je devais aimer les Blancs afin qu'ils puissent trouver quelque chose de nouveau. Le Christ de mon père était devenu le mien. »

Ceux qui, en nombre grandissant, ont le courage de réviser leurs attitudes et leur comportement politique à la lumière de leurs convictions religieuses les plus intimes, seront-ils submergés par la vague de violence qui se lève? Seul, l'avenir le dira. Mais leur combat est le bon car il transcende tous les changements de structures qui peuvent s'opérer autour d'eux.

L'Afrique australe constitue le point chaud d'un problème que notre génération devra résoudre : comment,

au sein d'une majorité, faire vivre une minorité qui tient à garder son identité.

Le grand historien anglais Arnold Toynbee jugeait que « ce qui se décide en Afrique du Sud n'est pas seulement le sort des populations qui y habitent mais celui de l'humanité tout entière ».

Si en Afrique australe, la minorité est blanche, ailleurs la minorité est noire, amérindienne, asiatique, chrétienne, française ou d'un autre groupe linguistique. Dans la plupart des pays industrialisés, d'importantes minorités sont venues accomplir les tâches que ne voulaient plus faire les nationaux. « Le plus grand problème auquel nous aurons à faire face d'ici quelques années, nous disait à Turin Giovanni Agnelli, sera celui des ouvriers migrants. »

En Grande-Bretagne résident un million et demi d'Antillais, Indiens, Pakistanais, Africains et autres, la plupart de façon permanente.

Conrad Hunte est l'un deux; il est Antillais. Il y a quelques années, il a senti qu'il fallait mener d'urgence une action pour empêcher que la violence n'éclate entre les communautés d'immigrants et la population britannique. Avec un groupe d'amis de différentes races, il a fait campagne dans trente-trois villes anglaises où les immigrants habitent en grand nombre. Grâce aux contacts établis dans toutes les communautés, les attitudes se sont mises à changer. A Sheffield, par exemple, un commerçant de vêtements féminins a décidé d'engager des jeunes filles aussi bien de race noire que blanche comme vendeuses dans ses magasins. Dans la banlieue de Londres, une famille indienne décida de faire de sa petite maison un lieu de rencontre pour gens de toutes les races.

Hunte et ses compagnons ont rendu visite aux dirigeants des diverses associations d'immigrants et en

particulier à ceux du *Pouvoir Noir*. Ceux-ci, qui sortent souvent des meilleures universités, sont motivés par la frustration de se sentir considérés comme des citoyens de seconde classe malgré leurs qualifications. Ils ne jurent que par la violence et la confrontation. Conrad Hunte les a aidés à adopter une autre attitude. A leur tour, ils lui ont fait rencontrer des centaines de membres de leurs gouvernements.

Lorsque, le 4 avril 1968, la nouvelle de l'assassinat de Martin Luther King parvint par téléphone aux dirigeants du *Pouvoir Noir* en Angleterre, ceux-ci renoncèrent à déclencher les émeutes qui avaient été préparées en vue d'une telle éventualité. Ils étaient arrivés à la conclusion que la violence ne servait pas leur cause.

L'autorité de Conrad vient en partie de ce qu'il a été un héros du sport très britannique qu'est le cricket. Capitaine-adjoint de l'équipe des Antilles, il contribua à entraîner son équipe dans la voie des grands triomphes internationaux : quand celle-ci vainquit l'Australie, un demi-million de personnes descendirent dans la rue pour l'acclamer.

Il était une idole. Pourtant, dans plus d'un pays, traité en paria, il n'avait pas le droit d'entrer dans certains hôtels, dans certains lieux publics.

Il y a une dizaine d'années, il eut la conviction qu'il devait abandonner le sport professionnel pour répondre à un appel qu'il avait ressenti. « Par amour pour l'humanité, avait-il pensé, il faut empêcher que n'éclate une guerre radicale en Grande-Bretagne. » Depuis il a étendu son action à d'autres régions du globe.

Nous lui laisserons raconter ce qui lui arriva en Afrique du Sud où, en compagnie d'un groupe multiracial, il était allé établir des contacts dans les diverses communautés.

Notre groupe de vingt-cinq personnes parcourait en voiture les quelque deux mille kilomètres qui séparent Johannesburg du Cap et nous avons fait étape dans une petite ville de la province du Cap. Un de mes amis s'est enquis auprès d'un hôtel modeste pour s'assurer que nous y serions tous accueillis, deux d'entre nous étant noirs. Tout semblait en ordre. Mais lorsque mon ami africain et moi nous sommes inscrits, le concierge nous a dit : « Vous ne pouvez pas dormir au même étage que les autres. Nous avons une chambre pour vous à l'arrière. »

Nous nous sommes retirés et, malgré la prière que Sam et moi faisons pour remercier Dieu et nous en remettre à lui, je ne pouvais empêcher les larmes de couler. Je me mis à pleurer. Puis, j'eus l'impression que Dieu me parlait : « Ne t'ai-je pas promis, à la veille de ce voyage en Afrique du Sud, que tu apprendrais à connaître et à comprendre le Christ souffrant ? » Mes larmes se séchèrent et je compris qu'il me demandait de partager le sort des pauvres. Chaque jour, dans ce pays et ailleurs, les pauvres se font molester. Ils sont forcés de se tourner soit vers le Christ pour être soulagés, soit de se détourner de Lui et s'abandonner au désespoir.

Quel allait être mon choix ? Pendant la journée, je me sentais de plain-pied avec mes camarades de voyage, cherchant à soulager les souffrances morales du pays. Pendant la nuit, je devenais moins qu'un individu, indigne de soin et d'attention : les toilettes étaient répugnantes, la salle de bains était fermée, la chambre n'était éclairée qu'à la bougie, les parois étaient froides et nues. Les couvertures et les draps, propres il est vrai, étaient rapiécés et déchirés. Voilà la vie des pauvres,

sous son aspect humain. Mais de l'autre côté, il y a le Christ triomphant.

Cinq compagnons de l'esprit me sont apparus dans cette chambre. Je pouvais sentir leur présence : mon père, décédé peu de mois auparavant, ma grand-mère, morte depuis vingt ans, et trois amis, l'un Américain, un autre Anglais, le dernier Africain. Ils étaient présents pour m'aider à endurer cette épreuve et à en comprendre le sens, afin qu'elle soit source de richesse et non de ressentiments.

Je me suis alors souvenu de ce que nous avait dit une personnalité boer à notre arrivée d'Europe : « Notre pays a besoin de guérison. Ne le critiquez pas. Le critique voit de l'extérieur, le prophète de l'intérieur. Le critique juge, le prophète pleure. »

Cette nuit-là, j'ai mieux compris les forces qui s'affrontent en Afrique du Sud et dans le monde. Il s'agit d'une bataille spirituelle entre le bien et le mal. Elle se livre chaque jour dans mon cœur et dans le cœur de chacun. Il faut gagner une victoire à ce niveau-là, à une échelle assez large, si l'on veut voir s'instaurer une politique, une économie, des structures sociales plus justes, et se modifier les autres aspects de la vie publique.

Dénoncer la politique actuelle, ou à l'opposé la justifier, c'est passer à côté de l'essentiel.

De son expérience spirituelle, Conrad Hunte tire une force capable d'abattre toute barrière.

Il faudra que, de partout, se lèvent d'autres hommes qui laissent les plus grandes vérités d'une foi vécue devenir les réalités incarnées de la société que nous avons à créer.

D'un homme à l'autre

Les rencontres fortuites qui se nouent au cours de voyages sont parfois riches d'intérêt. Dans un train entre Milan et Rome, nous nous trouvions placés à côté d'un jeune prêtre colombien et la conversation s'engagea.

Aimant la vie, passionné de football, avide de savoir, notre voisin avait aussi l'assurance de celui qui a choisi sa voie et qui en accepte délibérément les renoncements.

Cependant, la thèse sur l'éducation des masses populaires patiemment élaborée pendant deux années d'études à Rome lui semblait tout à coup bien théorique alors qu'il s'apprêtait à affronter dans son pays les problèmes concrets d'une population misérable et amorphe, exploitée par une oligarchie toute-puissante.

Suffirait-il de « conscientiser » les masses (expression utilisée dans les études sur le sous-développement et signifiant : rendre les gens conscients de leur état)? Si l'on refuse d'adhérer à cette « théologie de la violence » que prônent certains auteurs, comment allait-on parti-

ciper à la libération des pauvres? Ces grandes questions troublaient notre interlocuteur. Une seule chose semblait claire : se contenter d'administrer les sacrements serait une démission coupable devant les réalités brûlantes du continent sud-américain.

Les principes moraux eux-mêmes ne lui semblaient plus tout à fait aussi clairs. La Congrégation pour la Doctrine de la Foi venait de publier sa déclaration sur certaines « questions d'éthique sexuelle ». Tout cela était bien sûr très vrai. Mais pouvait-on espérer faire accepter à l'heure actuelle ce message à la jeunesse? N'était-il pas dépassé?

Rien ne servait d'apporter de nouveaux arguments à la réflexion perplexe de notre sympathique interlocuteur. Les quelques histoires qui suivent illustrent ce que nous avons cherché à lui dire. Elles concernent toutes des hommes et des femmes appartenant aux masses populaires du Brésil, devenus les artisans de leur propre développement, de celui de leur communauté. La force sur laquelle ils se sont appuyés en eux-mêmes a jailli d'une discipline morale qu'ils ont eu le courage d'accepter.

Ils ont ainsi constitué dans ce coin d'Amérique latine un réseau d'authentique charité, ferment d'une transformation des hommes et d'une transformation des structures sociales. Ignorant les rapports des experts en développement, indépendamment des régimes en place successivement à Rio de Janeiro ou à Brasilia, ce réseau s'étend de personne à personne.

José Veras est né dans ce Nord-Est pauvre qui depuis des années a déversé vers les villes riches du Sud brésilien son excès de population en quête de travail.

Son père, séparé de sa mère, l'avait emmené à Rio.

Élevé sans vrai foyer, sans éducation, José dut commencer à travailler à l'âge de dix ans pour aider à faire vivre son père, sa sœur et un oncle.

Quand José se marie à vingt-deux ans, la misère est toujours la compagne de sa vie. Un fond religieux hérité de ses parents le fait hésiter à rejoindre les communistes. Il va vers le parti socialiste, en fonde l'aile trotskiste et devient rapidement secrétaire chargé du recrutement.

Employé aux tramways de Rio, José y organise un syndicat. En 1954, il profite de sa notoriété parmi les traminots pour se porter candidat socialiste aux élections fédérales. Il s'empare de leurs revendications et organise un arrêt du travail bien que la loi refuse le droit de grève aux ouvriers des services publics. Il mobilise deux mille hommes au quartier général de son syndicat pour déployer à travers la ville le dispositif de piquetage.

La police intervient alors en masse et cerne les locaux syndicaux : mille trois cents hommes se trouvent pris dans la souricière.

L'affaire devient grave. Il y a des armes dans toutes les poches. Protégé par l'immunité accordée à tout candidat aux élections, José Veras s'avance vers la police pour éviter l'affrontement.

Il conçoit alors une stratégie hardie. Rentrant dans son bureau, il saisit le micro relié à toutes les salles et invite les hommes cernés à marcher tous volontairement dans les camions et les autobus de la police. Celle-ci trouve sa prise plus encombrante que prévue!

« La police arrête 1 300 traminots », lit-on en manchettes énormes le lendemain. Mais les prisonniers ont déjà retrouvé leur liberté. Alerté par José, le ministre du Travail, socialiste comme lui, était intervenu, redoutant une tempête sociale en période électorale. Cer-

taines des revendications des traminots sont satisfaites. José Veras n'est cependant pas élu.

Cet incident aurait pu demeurer l'un de ces faits divers de l'activité politique et sociale qui n'intéressent que ceux qui y sont mêlés. Mais il attira l'attention d'un groupe d'ouvriers dockers du port de Santos imprégnés de l'esprit du Réarmement moral; le comportement inhabituel de Veras qui avait su éviter un affrontement grave, fort probablement meurtrier, les frappa. Ils l'invitèrent à venir les voir.

La sollicitude des dockers de Santos pour les traminots de Rio intrigua Veras. Il se décida à faire les sept heures de train qui séparaient les deux villes. De cette rencontre, José ne garde aujourd'hui aucun souvenir. Ce qui marqua sa vie fut son voyage de retour. Seul dans son compartiment, il dévora le livre que venaient de lui passer ses nouveaux amis dockers. Il y découvrit le combat mené par des gens de tous milieux, certains socialistes comme lui, qui avaient pris conscience que le changement des structures passe par le changement des hommes. Ne devait-il pas lui aussi se remettre en question?

« En organisant la grève des traminots, tu étais moins préoccupé de voir aboutir leurs revendications que de saisir une occasion de te projeter sur la scène politique, dut-il s'avouer à lui-même. Si tous les responsables du parti socialiste sont comme toi, c'est finalement la cause socialiste qui en pâtit. »

Deux de ses amis de Santos se rendaient le mois d'août suivant en Suisse pour participer à l'une des assemblées internationales organisées à Caux. Ils avaient collecté des fonds auprès de leurs amis pour payer ce voyage et invitèrent José à les accompagner. Celui-ci accepta.

José fut ébloui par la dimension universelle de cette

assemblée de gens de toutes origines, de toutes races, de tous les continents. « Il s'agissait d'un socialisme véritablement au service de l'ensemble des hommes, quelle que soit leur classe, non pas du socialisme de ma classe. Je me suis dit à moi-même : si les capitalistes peuvent changer, n'est-ce pas là la façon de créer la société à laquelle j'aspire? »

Repensant à son état d'esprit d'alors, Veras reconnaît aujourd'hui : « Dans nos syndicats, nous luttons pour les intérêts de notre classe, souvent au détriment de l'intérêt du pays ou même de l'intérêt d'autres pays. Quelle différence y avait-il alors entre notre attitude et celle que nous reprochions aux capitalistes? »

Son premier geste vraiment révolutionnaire, Veras l'accomplit à son retour à Rio. Il organise un vaste meeting des traminois. Il est décidé à devenir un « homme propre », c'est-à-dire à être tout à fait franc avec eux : « Je vous demande pardon d'avoir exploité vos revendications afin de me mettre en avant sur la scène politique. A partir de maintenant, je veux me comporter autrement. »

Quand José a terminé, il ne sait pas si les hommes qui sont devant lui vont interpréter ses excuses comme un signe de faiblesse ou s'ils vont faire écho à son revirement.

Ce n'est que quelques mois plus tard qu'il mesure combien il a été compris. Les membres du syndicat ayant décidé d'ouvrir une maison de vacances et voulant nommer à sa tête un homme intègre, ils le choisissent.

En 1970, les rues de Rio ont dit au revoir au spectacle bruyant des tramways trimbalant leur vieille ferraille. Des autobus modernes les ont remplacés. José Veras se retrouve employé au terminus d'autobus de Nova

Iguaçu, la ville dortoir qui se trouve à trente-deux kilomètres de Rio à l'intérieur.

Dix pour cent de la population y sont sans emploi. Autour du dépôt d'autobus, les va-nu-pieds récemment venus du Nord-Est essaient de gagner quelque monnaie en vendant de menus objets aux passagers qui font la queue en tête de ligne. La plupart d'entre eux ont quitté la campagne et sont arrivés en ville sans métier, n'apportant que des bras dont on ne sait que faire. Ces camelots vivent en marginaux, souvent contrôlés par la police, tentés par n'importe quel trafic. La criminalité est endémique dans leurs rangs.

José repère l'un d'entre eux qui a l'air d'avoir une certaine autorité sur les autres. Il gagne sa confiance et son amitié; il découvre l'extrême misère du taudis dans lequel Everardo vit avec ses huit enfants; le peu d'argent gagné disparaît au jeu, en cigarettes et en boissons. José invite sa nouvelle connaissance à venir chez lui.

La famille de José a un message simple à transmettre. Au moment où José avait eu la franchise de parler aux ouvriers de son syndicat, il avait dû aussi faire un pas courageux au sein de sa famille.

Daniel et Lydia, ses aînés, alors âgés de seize et quatorze ans, ne se parlaient plus depuis deux ans. Malgré tous les efforts déployés par les parents, un fossé s'était creusé dans la vie familiale — et il y avait dix enfants!

« Je me suis rendu compte que notre vie à la maison avait été ruinée par la façon dont j'avais vécu au-dehors, raconte-t-il à Everardo. J'ai décidé d'être honnête avec chacun de mes deux aînés; je n'étais pas fier de leur révéler le père qu'ils avaient! Ils furent très bouleversés car ils me regardaient un peu comme un saint homme et n'avaient pas très envie de parler de leurs problèmes à un saint! Puis, poursuit Veras, j'ai dû

m'ouvrir à ma femme sur les infidélités que je lui avais faites. Pendant quelques jours, ma femme refusa de me parler. »

M^{me} Veras enchaîne : « Je n'ai pas beaucoup aidé, moi non plus. J'avais des soupçons bien avant qu'il ne me parle. Je lui en voulais beaucoup et cela a aussi créé une mauvaise atmosphère à la maison. »

A la chaleur du contact créé par cette famille, Everardo s'épanouit. On cause autour de la table des problèmes de sa vie et de la façon dont on pourrait aider ses camarades à sortir de leurs conditions difficiles.

José allait souvent passer le week-end au « Sitio Sao Luis », près de Petropolis. C'était un lieu de rencontre, né de la conviction militante d'un groupe de dockers de Rio et de gens qui les avaient soutenus. Des hommes et des femmes des favelas de Rio, du port, des autres villes du Brésil s'y retrouvaient fréquemment afin de s'appuyer les uns les autres et de s'entraider pour résoudre les problèmes qui étaient à leur portée. Everardo accepta d'accompagner José pour une fin de semaine au « Sitio ». Il y prit la décision de cesser de boire et de jouer.

Le niveau de vie de la famille d'Everardo s'en ressentit immédiatement.

« Si vous avez la rougeole, disait Frank Buchman, vous la passez à tous ceux qui sont en contact avec vous. Si vous ne l'avez pas, vous pouvez en parler jusqu'à en devenir tout rouge, mais vous ne la passerez jamais ! »

L'épidémie de « rougeole », qui des dockers de Santos avait gagné José, commença à se propager parmi les camelots grâce à Everardo.

L'épidémie avait aussi depuis longtemps gagné le port de Rio. Nelson Marcellino de Carvalho, chef de l'entrepôt des bagages, s'était réconcilié avec son ennemi Damasio Cardoso, meneur d'un syndicat sauvage. Le

port divisé par les gangs, paralysé par les grèves, dominé par les caïds, avait connu sa première élection syndicale véritablement libre. Les dockers de Rio ont raconté leur histoire dans un film intitulé *Hommes du Brésil* qui, traduit dans un grand nombre de langues, a communiqué l'esprit qui les anime à des auditoires de dockers à Chittagong, Lisbonne, Montréal, Gênes ou Montevideo.

Les dockers de Rio s'étaient aussi préoccupés de la situation dans les *favelas*, ces quartiers parasites où la tôle ondulée, le bidon déployé, le carton et les planches récupérées abritent la misère venue du Nord-Est. Dans la favela Parada de Lucas, ils firent la connaissance d'Euclides da Silva, président élu des habitants du quartier. Euclides s'était fait donner la concession d'électricité et redistribuait le courant dans les cabanes en majorant le prix de plus du double.

Quand Euclides entendit les dockers du port parler d'honnêteté absolue, il fut touché au vif. Peu après, il avouait à ses clients l'exploitation malhonnête à laquelle il les avait soumis et réduisait son pourcentage au minimum. Il présenta sa démission de président, mais les gens du quartier le réélirent.

Beaucoup d'autres hommes furent contaminés, tel Luiz Pereira, la personnalité dominante de la favela Sao Joao. Carreleur de métier, grand danseur de samba, il était de toutes les fêtes, présent partout, sauf dans son foyer, situé au sommet de la pente abrupte où s'accrochait la favela.

Sa femme Edir faisait quelques lessives pour les gens de l'*asfalto* — les rues goudronnées où habitent les riches par opposition au dédale boueux qui dessert les favelas. Elle élevait avec peine ses cinq enfants. Quotidiennement, il lui fallait remonter l'eau sur sa tête depuis le robinet public au pied de la colline. Douze ans de vie dans ces conditions l'avaient aigrie.

« Puis, tout à coup, raconte-t-elle, j'ai observé un changement chez mon mari; il ne buvait plus et m'invitait même à l'accompagner aux fêtes de la favela. Tout le monde avait remarqué qu'il était différent. »

Il y avait eu quelque temps auparavant une grande tension dans la favela. Le propriétaire du terrain sur lequel elle s'était construite de façon sauvage avait commencé à expulser des familles, faisant démolir les baraques, fruits du travail de plusieurs années. De graves affrontements se produisaient.

« C'est au cours de l'un de ces incidents, raconte Edir, que Luiz a rencontré un homme venu d'une autre favela; par lui, il a peu à peu appris à se tourner vers Dieu et à Lui demander de le guider dans les décisions qu'il devait prendre. »

En fait, Luiz était devenu un homme responsable, non seulement de lui-même et de sa famille, mais des centaines de familles qui constituaient la favela.

Il explore toutes les possibilités pour trouver une solution au logement de ses compagnons. La Société d'Habitation populaire construit des logements destinés à accueillir les familles des favelas. Luiz décide de parler lui-même au ministre de l'Intérieur de l'État; il lui téléphone et, à sa surprise, obtient un rendez-vous. Une décision est enfin prise : ses compagnons de la favela seront relogés.

Bientôt, depuis les baraquements, on voit s'édifier les immeubles et un beau jour de mai, des camions transportent chaque famille, avec tous ses biens, dans son nouvel appartement de la cité Lins Vasconcellos.

Edir est au comble de la joie. « Lorsque j'ai vu la cuisine, la salle de bain, les robinets d'eau, je me suis assise d'émerveillement... C'était extraordinaire de ne plus devoir aller chercher l'eau, de ne plus avoir à souffrir en remontant la colline. »

Mais pour elle et son mari, le combat continue. « Nous avons réussi à transformer nos conditions de vie; c'est beaucoup, mais ce n'est pas tout. Nous devons aider tous ceux qui vivent encore dans des favelas, à avoir un logement, des logements comme les nôtres... Nous devons lutter pour que l'esprit de communauté né dans nos baraques de bois ne meure pas entre les murs de béton de nos immeubles neufs. »

Tous ces hommes savent en effet qu'il y a des besoins spirituels à côté des problèmes matériels à résoudre.

Se trouvant à Recife, Euclides da Silva, le responsable de favela qui avait renoncé à des gains d'exploiteur sur l'électricité, eut l'occasion de s'entretenir avec l'archevêque Don Helder Camara du travail fait une dizaine d'années auparavant lors d'une des premières actions de relogement. Alors auxiliaire de l'archevêque de Rio, Don Helder avait organisé ce que l'on avait appelé la Croisade Saint-Sébastien (du nom du patron de Rio) en réponse à un message de Pie XII lors du Congrès eucharistique de 1954. Déjà président des habitants de la favela Parada de Lucas, Euclides avait coopéré avec Don Helder.

Mais le résultat de ce premier effort ne s'était pas révélé satisfaisant. Sept cent cinquante familles avaient bien été relogées dans un ensemble d'immeubles, mais le quartier était vite devenu pour la ville un foyer de mécontentement et de criminalité.

Bien que lancé dans les meilleures intentions, le projet s'était révélé un modèle à ne pas reproduire.

Euclides avoua à l'archevêque de Recife qu'il portait lui-même sa part de responsabilité dans cet échec. Il lui dit en substance : « J'ai été heureux de travailler avec vous, mais je ne sais pas si vous vous rendiez compte du

genre d'homme que j'étais alors. J'exploitais ceux qui habitaient la favela en leur faisant payer l'électricité près de deux fois et demie son prix. J'avais plusieurs maîtresses. J'étais tellement jaloux d'un rival que je voulais le tuer. » Il expliqua alors à l'archevêque ce qui l'avait amené à changer et rendu capable de penser aux véritables besoins des gens de son quartier.

Toutes les réalisations valables qui ont été faites depuis à Rio reposent sur la confiance entre les responsables des favelas et les autorités locales. La construction des logements passait par la reconstruction des hommes.

Le responsable d'une association d'habitants de favelas aujourd'hui relogés dit : « Nous avons réussi à sortir du sous-développement grâce à ceux d'entre nous qui ont acquis une bonne dose de solidarité humaine. »

Augmenter cette dose de solidarité humaine, tel est le combat dans lequel sont engagés Luiz Pereira et José Veras, comme chacun des hommes qui ont fait partie de la chaîne conduisant de l'un à l'autre.

Ils organisent en 1975 et 1977 des séminaires destinés à transmettre cet esprit de solidarité aux responsables des syndicats.

Ensemble ils apportent un appui à des chauffeurs de taxi de Rio qui ont demandé leur aide pour donner une vraie motivation morale à une coopérative récemment constituée.

Ils deviennent aussi le noyau actif autour duquel se rassemblent des hommes d'affaires, des militaires, des dirigeants de la vie publique, qui essaient de s'attaquer ensemble aux immenses problèmes de leur continent.

Peut-être notre ami le prêtre colombien aurait-il repris espoir en entendant, comme nous en avons eu l'occasion, un des hommes d'affaires de son pays parler du combat qu'il mène au risque de sa vie contre la cor-

ruption dans le monde politique et contre la mafia de la drogue qui pourrit la Colombie!

La tâche est immense. Mais les technocrates oublient facilement que la dynamique du renouvellement du monde passe d'abord par des cœurs prêts à s'ouvrir.

Plus les gens ont souffert, plus ils sont disponibles à cette ouverture.

C'est là l'envers étonnant de la misère — dans laquelle certains ne voient qu'un réservoir de haine à utiliser dans leur dynamique de pouvoir.

Cette autre face de la misère est une des plus extraordinaires richesses potentielles du monde contemporain. Il faut savoir aimer pour la découvrir, il faut savoir servir pour la mettre à la disposition du monde.

De toutes classes

La guerre des classes est devenue un sujet de débat entre chrétiens.

Pour l'abbé qui se dresse dans un auditoire afin de nous contredire, il est évident qu'il faut s'y engager. Le capitalisme est le mal; le péché originel est d'être né riche; les institutions nées du capitalisme sont foncièrement mauvaises et doivent être détruites, là est l'unique rédemption. Son argumentation fait écho à celle de certains écrits contemporains, qui amalgament la haine de classe de Karl Marx et le message d'amour annoncé par le Christ. A force d'agiter ce mélange d'huile et d'eau, on se convainc qu'il est un ensemble homogène.

Pour le ménage distingué que nous rencontrons dans un salon — il est industriel — la guerre de classes est au contraire la manifestation du matérialisme athée, leur ennemi. Pour eux, l'organisation politique et sociale qu'ils contribuent à maintenir, a toujours trouvé dans les Écritures sa justification. Seuls les ennemis de la religion pourraient vouloir l'ébranler. Que la guerre de classes ait pu naître de l'attitude de leur propre classe n'a jamais effleuré leur bonne conscience.

Pour l'étudiant, enfin, qui s'est établi dans le quartier le plus pauvre de la ville afin d'y vivre plus intensément son christianisme, le débat est encore ouvert; il est comme tant de gens qui, par fidélité à leur idéal évangélique, sentent qu'ils doivent se mettre du côté des moins privilégiés. Mais souvent, les revendications de ceux-ci les poussent à flirter avec des concepts matérialistes qu'ils réprouvent. Ils ne savent plus comment peuvent s'appliquer dans le concret les idées chrétiennes dont ils se réclament. Placés quotidiennement dans le débat entre capitalisme et socialisme, ils ne sont plus tout à fait certains que le christianisme puisse demeurer au-dessus de la mêlée.

Et pourtant, Dieu appelle chaque homme à jouer un rôle qui est le sien propre pour ériger un monde plus juste à l'usage de ses frères. Notre engagement nous a amenés à côtoyer de grands capitalistes et des militants socialistes ou communistes, sans que nous ne nous sentions jamais contraints à prendre parti, bien au contraire.

Nous avons vu le capitaliste changer, nous avons vu le socialiste changer, nous avons vu le communiste changer.

L'évolution de ces hommes ne s'est pas amorcée de l'extérieur, à partir d'un débat sur la valeur d'un système ou d'un autre, mais de l'intérieur, par une prise de conscience, par un appel à accomplir une tâche plus élevée au service d'un plus grand nombre. Quand ceux-ci, appartenant à des camps opposés, ont pris la peine de s'écouter mutuellement, il s'est produit une sorte de fécondation de leur pensée qui a porté de nouveaux fruits au service d'une meilleure justice.

A un député socialiste qui venait de lui exposer longuement la tension sociale de son pays, Frank Buchman répondait avec une pointe d'humour : « J'en suis arrivé

à la conclusion qu'il n'y a que deux classes dans le monde : ceux qui changent et ceux qui ne changent pas. »

L'économie mondiale ne sera en effet fondamentalement réorientée que par un changement des mobiles et des comportements. Cette transformation est réalisable.

Citons un exemple, ou plutôt un double exemple.

Deux Français, aussi différents qu'il est possible de les imaginer. Et pourtant, leurs luttes respectives les ont réunis sur le plan du vrai service de leurs semblables.

Ils étaient de la même génération.

Maurice Mercier, ouvrier, petit, fort, massif, issu du parti communiste français, un meneur d'hommes qui savait galvaniser un auditoire par ses formules téléscopées, chargées des espérances de l'homme simple.

Robert Carmichael, grand patron, à la tête des organisations de sa profession, plein de l'assurance que donnent et la haute taille et les hautes fonctions, un président qui sait dominer de sa fermeté sèche un conseil d'administration et repérer dans un bilan le chiffre indicateur d'un malaise.

Ces deux hommes s'étaient connus de part et d'autre du front de la guerre des classes. En 1936, ils étaient face à face à la table de négociations au moment des grands affrontements de la période du Front populaire.

Robert Carmichael, alors âgé de trente-cinq ans, était chargé de défendre les intérêts des organisations patronales du textile. Maurice Mercier, vingt-neuf ans, siégeait en qualité de représentant des ouvriers du textile de la Région parisienne au sein de la C.G.T. (Confédération générale du Travail). Deux personnalités, deux adversaires.

Par des chemins différents, ces deux hommes devaient se retrouver quelque dix ou douze ans plus tard dans un tout autre cadre, celui d'une conférence organisée par le Réarmement moral.

Un jour, un industriel du textile, collègue de Carmichael, arrive dans le bureau syndical de Maurice Mercier. Il est préoccupé de la situation critique dans laquelle se trouve l'industrie textile à la suite de la deuxième guerre mondiale. Il lui semble qu'il faut tout mettre en œuvre pour rapprocher les chefs d'entreprise et les responsables syndicaux afin qu'ils puissent tirer ensemble le meilleur parti des outils de production.

Mercier cherche lui aussi une nouvelle voie. Il a été profondément marqué par les événements qu'il a vécus depuis dix ans. Il a participé à la lutte de la Résistance. Il a frôlé la mort plusieurs fois.

Un jour, se rendant en chemin de fer à Toulouse pour un rendez-vous clandestin, il avait ouvert par hasard un journal et appris ainsi que vingt-deux de ses camarades syndicalistes venaient d'être fusillés à Châteaubriant par la Gestapo.

« Le train n'était pas chauffé, j'avais faim, j'avais froid. L'exécution de mes amis pesait lourdement sur mon moral. Pendant quelques minutes, je songeai à abandonner l'action clandestine. Alors j'ai fait une sorte de silence et, d'un seul coup, j'ai pris la résolution de lutter quoi qu'il m'arrive. J'ai immédiatement senti que ma décision était la bonne : j'avais chaud, je n'avais plus faim et j'avais un moral de fer. Pour la première fois, je découvrais qu'il existe véritablement une force supérieure qui entre en action quand on se dévoue au plus grand bien des hommes. »

La guerre finie, Mercier a vu l'intense solidarité de la Résistance céder la place aux plus basses jalousies et aux plus obscures intrigues. Il a abandonné le Parti commu-

niste et démissionné de ses responsabilités au sein de la Confédération générale du Travail. Ayant quitté une grande machine révolutionnaire, il s'est retrouvé les mains vides et le cœur vide. Avec quelques amis, il vient de créer la nouvelle confédération « Force Ouvrière ».

Tel est le Mercier auquel l'industriel rend visite dans son bureau syndical. Il l'invite à retrouver d'autres syndicalistes et quelques patrons au cours d'une rencontre du Réarmement moral. Mercier accepte.

Ainsi devait commencer ce que le militant syndicaliste a appelé « la deuxième action révolutionnaire de ma vie ».

A Caux, Mercier retrouve, parmi d'autres, Robert Carmichael.

Carmichael est déjà un familier des rencontres de Caux. Deux ans auparavant il est venu en curieux. Il y a fait la connaissance de plusieurs ménages de mineurs gallois. Ceux-ci lui racontent comment ils ont souffert la faim et le chômage pendant la crise de 1929. Leurs épouses décrivent ce qu'ont été les souffrances et les haines de cette période. Et cependant, ces gens ont brisé le cercle des ressentiments et des revendications. Ils parlent avec conviction de leur sens de responsabilité pour leur secteur industriel. Ils veulent participer à la reconstruction du monde. Robert Carmichael sort ébranlé de cet entretien. Ces hommes ont une flamme intérieure qu'il n'a pas.

Il prend conscience que sa vie est surchargée d'activités inutiles, qu'il n'a pour but que le rendement financier de ses entreprises et le succès. L'argent a été à ses yeux plus important que les gens. Il sent le besoin de mettre toute sa vie personnelle et professionnelle sur une base différente.

A Caux, Carmichael apprend à faire silence pour chercher ce que Dieu attend de lui. D'un tel moment

de méditation lui vient l'idée, absurde lui semble-t-il, d'inviter un militant communiste d'une de ses usines à l'accompagner à une rencontre de trois jours qui faisait suite à celle de Caux. Il lui semble évident que cet ouvrier va refuser. Mais Carmichael décide d'obéir à cette injonction intérieure. A son grand étonnement, le militant communiste accepte.

Cet ouvrier reviendra de cette rencontre ayant pris une décision d'ordre tout à fait personnel — celle de cesser de boire — qui se révélera importante pour lui : elle lui permettra de retrouver une vie de famille heureuse.

En quelques mois, le changement spectaculaire qui s'est produit dans la vie de cet ouvrier communiste se répercute chez d'autres camarades de travail. Le débit de boissons installé en face de l'usine voit fondre sa clientèle. Les ouvriers convainquent le cafetier de le convertir en épicerie. Un climat nouveau naît dans cette petite entreprise. A la faveur de ce climat, patron et ouvriers décident de s'attaquer ensemble à résoudre divers problèmes. La productivité s'améliore. Les ouvriers obtiennent une augmentation de salaire de près de 50 %, des logements sont construits pour les plus mal logés, une certaine garantie de l'emploi est assurée. Carmichael a vu une entreprise déficitaire qu'il était sur le point de fermer se transformer en une affaire prospère.

Pour Carmichael, cette expérience, même réalisée à petite échelle, a modifié toute sa conception de la conduite des affaires. Il a d'abord pensé aux besoins de ses ouvriers et il a constaté que les ouvriers ont alors commencé à penser aux besoins de l'entreprise. Il a appris à travailler en équipe avec eux, ce qui était un grand changement après vingt-cinq ans de direction autoritaire. Tel est le Carmichael que Mercier retrouve à Caux quand il y arrive pour trois jours.

Mercier remarque d'abord chez les jeunes qui font marcher ce grand centre de Caux une foi et un dynamisme comparables à ceux qui l'avaient attiré dans les rangs des communistes. Il observe Carmichael et les autres industriels présents. Il constate que dans l'ambiance de cette rencontre, ces hommes prennent plus facilement conscience de leurs responsabilités devant les problèmes posés par la situation sociale et nationale.

« Nous avons besoin de faire dans l'industrie une révolution complète qui implique un changement fondamental de nos objectifs, déclare Carmichael devant ses collègues de différents pays. Il ne s'agit plus pour nous patrons de travailler uniquement pour notre profit ni pour les ouvriers de le faire pour leur salaire. Nous devons unir nos forces pour répondre aux besoins de tous les hommes et reconstruire le monde. »

Une nouvelle perspective s'ouvre tout à coup devant Mercier : « La lutte de classes, aujourd'hui, veut dire une moitié de l'humanité contre l'autre, chacune disposant d'un appareil de destruction formidable, déclare-t-il. Le choix pour chacun de nous est de faire une révolution avec sa foi, avec sa conscience ou de subir une révolution imposée par les armes. »

Mercier entrevoit la possibilité de faire une autre révolution que celle à laquelle il a donné toute son énergie dans les rangs communistes, une révolution qui ne serait plus au service d'une classe, mais qui miserait sur le meilleur en l'homme. La concertation dans l'honnêteté absolue lui paraît être la seule voie qui permette de mobiliser les énergies de tous pour répondre aux immenses besoins de l'humanité.

Dans le style qui lui est propre, il lance la formule qui sera la base de son action pendant les vingt années sui-

vantes : « Pas un cri de haine, pas une heure de travail perdue, pas une goutte de sang versée, c'est là la révolution à laquelle le Réarmement moral convie patrons et ouvriers. »

Ses camarades vont-ils le suivre et sortir de l'ornière de pensée qu'est devenu le concept de lutte de classes ? La force supérieure à laquelle il croit le pousse à tout risquer. Il sait que certains se détourneront de lui, cela lui est déjà arrivé. Il sait que d'autres le suivront, c'est là son espérance.

Le 1^{er} février 1951, sous l'impulsion des hommes qui se sont retrouvés à Caux, patrons et ouvriers du textile signent une convention collective, la première réalisée en France après la guerre. Elle donne aux salariés la garantie qu'ils bénéficieront de l'augmentation de la productivité. Six cent mille ouvriers se voient accorder d'importantes augmentations de salaires.

La même année, à l'initiative de Mercier, quatre-vingts délégations d'usine, comprenant patrons, ouvriers et cadres, participent aux conférences organisées par le Réarmement moral. Mercier constate qu'il est suivi.

Le 9 juin 1953, les employeurs et les organisations syndicales du textile (sauf la C.G.T.) signent « en toute franchise, dans l'intérêt commun des travailleurs, des entreprises et du pays » un accord solennel. Celui-ci restera, au cours des vingt années suivantes, le pilier d'une politique de concertation dans cette industrie.

Par cette entente, les ouvriers du textile français sont les premiers à bénéficier entre autres d'un système de retraite complémentaire, d'un système d'allocations pour compenser le chômage partiel, d'une participation aux fruits de la productivité. Mais cet accord aura d'autres répercussions.

Quelques mois plus tard, la France se trouve devant une grave menace d'inflation. Des grèves désorganisent

toutes les industries du pays. Devant la pression syndicale, certains patrons ont déjà accordé à leurs salariés des augmentations de 20 %. Le coût de la vie monte : Les ouvriers des autres secteurs réclament que leurs salaires soient alignés sur les plus hauts.

Le premier ministre du moment, M. Antoine Pinay, fait alors appel à l'industrie textile, estimant qu'elle est, à cause de l'esprit qui y prévaut dans les relations patronales-ouvrières, la seule capable de faire passer l'intérêt général au premier plan. Un nouvel accord est signé par lequel les ouvriers se contentent d'une augmentation de 8 % et les patrons s'engagent à ne pas élever leurs prix de vente. Cette décision raisonnable contribue à arrêter l'inflation. Dans *Le Figaro*, M. Pinay salue cet accord comme « l'une des premières solides réalisations dans la voie du changement indispensable à la survie économique du pays ».

Quand un immense mouvement de mécontentement traversera la France en mai 1968, quand toutes les usines françaises se mettront en grève, certaines pour six ou sept semaines, l'industrie textile sera à peine touchée par ces événements. Sur le plan national, le patronat sera contraint d'accorder à l'ensemble des travailleurs français certains des avantages sociaux dont bénéficient déjà les ouvriers du textile.

Par sa politique de concertation dans l'honnêteté, Mercier avait fait davantage progresser l'évolution sociale que d'autres ne l'avaient fait par la méthode de la confrontation.

Mercier, décédé en 1972, laisse derrière lui une équipe de militants syndicalistes qui, dans différents pays du monde, continuent le même combat.

Pendant ces mêmes années, Robert Carmichael avait donné à ce combat une autre dimension. S'il avait, avec

ses collègues, participé à cette révolution de la concertation dans l'industrie textile, il allait lui incomber de porter ce même bouleversement dans les rapports entre un groupe de pays industrialisés et des pays en voie de développement. Ce qui s'était montré valable d'abord à l'échelle de sa petite entreprise, puis dans toute une industrie, allait se révéler possible à l'échelle des relations entre nations.

L'essentiel des affaires de Carmichael consistait à filer et tisser le jute pour la fabrication de sacs, de tapis, de ficelles. Cette activité dépendait donc des paysans qui, principalement en Inde et au Pakistan oriental (aujourd'hui Bangla-Desh), font pousser la plante dont est tirée cette fibre naturelle.

Carmichael accomplit en 1951 une mission économique en Asie qui l'amène à Calcutta. La misère y campe dans la rue. Une pensée s'impose à lui : « Je suis responsable des millions de paysans producteurs de jute qui meurent de faim. » Il accepte cette responsabilité comme une vocation.

En quelques années, il met sur pied sa stratégie. Sa première étape consistera à réunir en 1956 tous les industriels d'Europe consommateurs de jute dans une Association européenne dont il prend la tête. C'est en effet en Europe que sont pratiquement rassemblés les seuls grands partenaires de l'Inde et du Pakistan dans ce domaine.

Ces hommes réunis, il essaie au fil des congrès annuels de l'association de les entraîner à penser de façon nouvelle. A Stockholm en 1959, il leur dit : « L'industrie européenne du jute peut, en s'efforçant de créer avec l'Inde et le Pakistan une économie saine dans ce secteur, trouver sa mission essentielle, sa vraie raison d'être. Il faudra pour cela que les mobiles profonds des industriels européens soient fondamentalement changés. »

Un courant d'opposition entend lui barrer la route. Carmichael présente sa démission de président. Mais les intérêts qui s'étaient unis contre lui se divisent quand il s'agit de le remplacer. On est contraint de lui demander de reprendre son poste.

Malgré le grand handicap d'une infirmité qui rend ses déplacements de plus en plus pénibles, Robert Carmichael tisse, par de constants voyages en Asie, de nouveaux liens entre deux pays en développement et huit pays industrialisés. Sa tâche est ardue. Il doit lutter contre la volonté de spéculation de certains négociants. A plusieurs reprises il lui faut aider ses deux partenaires asiatiques à trouver une communauté de vues alors que les troupes de leurs deux pays s'affrontent dans une guerre fratricide.

En 1965, tous les pays qui produisent ou transforment le jute se retrouvent à Rome sous l'égide de la F.A.O. (Organisation pour l'Alimentation et l'Agriculture). C'est la première fois qu'a lieu une libre négociation du prix d'une matière première. La stabilisation des prix est en effet une revendication fondamentale des pays du Tiers Monde. Cette conférence est une étape décisive du combat que mène Carmichael. Mais elle s'ouvre sous les pires auspices. Les délégations de plusieurs pays arrivent avec des instructions destinées à empêcher la conclusion des négociations. Carmichael se voit tout à coup freiné par certains collègues européens qui ne veulent pas que leur président s'engage.

Il accepte cette situation car il n'a mis ni ambition ni prestige à faire aboutir cette conférence. Son unique mobile est cette vocation qui l'anime depuis quinze ans. Robert Carmichael sait aussi que les obstacles ne sont pas au niveau des situations, mais des réactions humaines.

Parce que, depuis des années, il a noué des liens d'amitié avec chacun des hommes en présence, qu'il a été

reçu dans leurs foyers, qu'il a parlé avec eux des problèmes de leurs familles, Carmichael peut, lors de cette conférence de Rome, vaincre les obstacles les uns après les autres. A l'homme le plus difficile, il offre de présider le débat. Étonné et flatté, celui-ci accepte cette responsabilité d'arbitre; il s'acquittera avec équité de sa charge sans jeter dans le débat le poids de ses arguments.

Avec un autre, une conversation amicale révèle une grande communauté de vue que les instructions officielles reçues empêchaient de déceler. Avec son aide, Carmichael va retourner la situation. On s'attendait à ce que les chiffres mentionnés de part et d'autre comme point de départ de la négociation soient tellement éloignés qu'il serait impossible d'arriver à s'entendre. Or, un des délégués asiatiques, stimulé par l'esprit de totale franchise que Carmichael a introduit dans le débat, propose un chiffre qui fait l'unanimité immédiate. Les autres détails se règlent dans la foulée.

Les difficultés rencontrées au cours de négociations ultérieures sur le prix du jute n'enlèvent rien au travail de pionnier accompli par Carmichael. Pour la première fois, le prix d'une matière première fondamentale, objet du litige entre nations industrialisées et nations en développement, avait été librement négocié par des partenaires placés sur un pied d'égalité. L'industrie du jute, comme devait le reconnaître le directeur général de la F.A.O., avait montré aux nations qui s'opposent à propos d'autres matières premières la voie d'une concertation menée dans une totale franchise. Au moment où, à l'échelle du globe, la confrontation sur les prix du pétrole, du cacao, du cuivre, du sucre, etc., pourrait tourner à une guerre de classes planétaire, d'autres hommes sont engagés, comme Carmichael l'était, à faire prévaloir cet esprit de concertation. Nos enfants sauront s'ils ont réussi.

Auprès des communistes

Un membre du Comité central du Parti communiste italien recevait un jour chez lui un petit groupe d'hommes liés au Réarmement moral. Dans le nombre, se trouvait un industriel canadien, dont le physique correspondait à l'image même que l'on peut se faire du capitaliste distingué. Le dirigeant communiste le regarda avec suspicion. Le Canadien commença avec une pointe d'humour : « Vous et moi serions d'accord sur un point : des hommes comme moi ont grand besoin de changer. » L'Italien rit et lui donna sa chance de parler.

L'industriel expliqua que le changement intervenu dans sa vie l'avait amené à rembourser de l'argent au Trésor public, à essayer de regarder son entreprise dans l'optique de ses ouvriers et par suite à satisfaire plusieurs de leurs revendications, enfin à faire certains choix en fonction des besoins de ses clients et non par rapport à son propre intérêt. L'Italien le fit asseoir et l'industriel put entrer dans le détail de ces points sans se faire interrompre.

« Eh bien, vous êtes le premier capitaliste auquel

je serais prêt à faire confiance! » dit le dirigeant communiste en lui offrant une tasse de café. Quand ils se séparèrent, il ajouta : « Amenez-moi vingt capitalistes comme vous, et je croirai à votre affaire! »

Beaucoup de ceux qui considèrent les communistes comme leurs ennemis n'ont jamais eu l'occasion de vraiment pénétrer la personnalité d'aucun d'entre eux. Encore moins, ont-ils jamais réfléchi à ce qu'est le mécanisme de leur pensée, à la façon dont s'affrontent chez eux le théorique et le vécu.

Nous nous placerons ici non pas sur le plan politique, économique ou social — qui, dans une perspective chrétienne ne peut venir en premier — mais sur le plan essentiel de ce qu'est l'être humain, dans son rapport avec ses semblables, dans son rapport avec Dieu.

En réduisant l'homme à n'être que le composant de la collectivité, en n'expliquant l'homme que par rapport au rôle qu'il joue dans la société, le communisme nie en fait le caractère absolument unique de chaque individu, héritier de sa destinée propre, responsable et libre devant Dieu.

Mais nul ne peut le montrer du doigt. Chacun s'est surpris occasionnellement à faire de même quand l'individu qui était devant lui a disparu pour n'être plus qu'une fonction anonyme. Qui ne se rappelle avoir tendu un billet de chemin de fer à un contrôleur devenu machine poinçonneuse sans lever le regard d'un journal trop captivant?

En faisant des lois du marché le critère de leur équilibre, les sociétés libérales ont également refusé à l'individu son caractère d'être unique. Celui-ci n'a été considéré qu'en fonction de ses capacités de production et de consommation. Ce déni de respect a engendré

l'exploitation de l'homme par l'homme contre laquelle s'est levé en réaction le communisme. Mais ce dernier, coupable de la même attitude, ne pouvait que reproduire d'autres injustices en redistribuant différemment les rôles d'exploiteurs et d'exploités.

Dans l'esprit évangélique, nous ne pouvons pas traiter les communistes en ennemis. Nous ne pouvons non plus les accepter en associés sans nous laisser corrompre par leur mode de pensée. Nous pouvons par contre les accueillir en frères, c'est-à-dire en pécheurs comme nous; encore faut-il que nous soyons conscients de partager le même péché et surtout que nous ayons su nous-mêmes en triompher.

Les défenseurs de la liberté sont aujourd'hui incapables de changer les communistes parce que, souvent sans en avoir conscience, ils sont atteints du même mal qu'eux.

Un fonctionnaire soviétique qui avait cru « choisir la liberté » en demandant asile dans un pays occidental avait assez vite déchanté. Dans son nouveau pays d'accueil, il n'avait pas trouvé la liberté qu'il cherchait; il vivait prisonnier de problèmes financiers, d'une affectivité insatisfaite, d'impossibles ambitions et enfin de la peur des services secrets soviétiques. A l'étonnement des autorités du pays hôte, il demanda à retourner en Union soviétique. On le mit en garde contre le sort fort probable qui l'attendait.

Rentré dans son pays, il prend assez vite le chemin du goulag. Là, dans la prison la plus absurde, il fait une profonde expérience spirituelle. Il vainc totalement la peur, il n'a plus aucune ambition insatisfaite, il découvre la vraie joie de ne plus dépendre de l'affection de quiconque. Il parvient à écrire à ses amis restés en Occident pour leur parler de ce qu'est la vraie liberté.

Les responsables de l'aliénation de sa liberté, ce n'était pas *les autres*, mais c'était lui.

Qui sont pour nous ces *autres*, ceux auxquels nous reprochons quotidiennement les entraves et les limitations que nous nous sommes mises nous-mêmes? On s'en prend à la « société de consommation » alors que le coupable est le « consommateur » que l'on est. On reproche à la société ou à l'Église d'imposer des enfants qui ne sont pas désirés alors que l'on a fait consciemment les actes conduisant à leur conception. On condamne les communistes comme fauteurs de troubles alors que l'on est soi-même responsable des injustices qu'ils dénoncent.

Le communisme repose sur l'existence d'*autres*, ceux de la classe possédante, qui portent la responsabilité de ce qui ne va pas. Les pécheurs, se sont *les autres*. Les éliminer, c'est créer une société aseptique, exempte de tout mal. Mais les sociétés ainsi créées continuant à engendrer le mal, les communistes sont contraints de trouver dans leurs propres rangs d'autres *autres* dont ils font, sous des qualificatifs constamment renouvelés, les boucs émissaires de leurs défaillances. Ils essaient d'échapper au mal qu'ils emportent avec eux.

Car il n'y a que deux positions possibles. Ou bien on refuse de se sentir totalement responsable devant son Créateur et on cherche une victime pour porter le péché. Ou bien, totalement responsable de son péché, on demande pardon et on change.

Qui ne choisit pas à chaque pas la seconde position se retrouve finalement dans le même camp que les communistes. Beaucoup n'ont pas le courage de faire ce choix. C'est parce que les communistes savent exploiter une telle dérobade qu'ils tendent la main aux chrétiens. Si ceux-ci ne vivent pas leur foi avec intensité et lucidité, ils trouveront vite plus aisé de s'ins-

taller dans le confort de ce subtil athéisme qui leur permet d'être tolérant à l'égard d'eux-mêmes et n'exige ni repentir ni changement.

Beaucoup de chrétiens qui se croient politiquement loin des communistes sont déjà spirituellement très proches d'eux quand ils ont délibérément étouffé les reproches de leur conscience pour atteindre le pouvoir, l'argent ou quelque autre objet de jouissance. La seule différence fondamentale, c'est que les communistes sont logiques avec eux-mêmes, les chrétiens sont en contradiction avec eux-mêmes. C'est pour cela que les premiers gagnent.

Quand les chrétiens vivent en conformité avec leur foi, ce sont les communistes qui découvrent la contradiction entre l'apparente logique de leur système et les aspirations étouffées de leur conscience. Tant de communistes ont ainsi été amenés à reconsidérer leurs idées après avoir vu la foi de certains marquer la société d'une façon qui leur paraissait positive. « A Caux, j'ai vu pour la première fois l'internationale vécue », disait un ouvrier qui avait milité pendant un quart de siècle dans les rangs du parti.

Rejeter les communistes en bloc dans un camp adverse c'est faire entrer chacun d'entre eux dans une catégorie et donc, par essence, lui nier ce caractère d'être unique aimé de Dieu, qui est l'héritage de tout homme.

Notre tâche est au contraire d'aider tout communiste que nous rencontrons à se dégager du carcan de la doctrine et du système pour lui permettre de retrouver son originalité propre d'enfant de Dieu.

De par notre expérience, c'est souvent à propos de la vie familiale, des rapports entre mari et femme, entre parents et enfants, à l'occasion d'une confrontation avec

la douleur, la souffrance ou la mort que des communistes sont prêts à se laisser pénétrer par le caractère tout à fait unique de l'être qu'ils sont. C'est à ce niveau que leurs aspirations intérieures se dressent contre le système auquel ils essaient de toutes leurs forces d'adhérer.

Cette conviction, nous l'avons acquise au cours de conversations avec des communistes les plus divers, auxquels nous avons tenté de tendre une main fraternelle : vétérans de luttes ouvrières, fonctionnaires des pays communistes, membres des appareils du parti, intellectuels s'efforçant de se créer par eux-mêmes un système qui réponde à leurs goûts.

Ces hommes vous abordent avec cette tranquille assurance qu'ils vont facilement vous convaincre parce qu'ils croient leurs idées d'une solidité de roc. A la faveur d'un échange où, plus d'une fois, nous avons vu notre interlocuteur jouir de la satisfaction de marquer des points par la rigueur de son argumentation, un dialogue s'engage sur un plan plus personnel. L'interlocuteur y accède d'autant plus volontiers que ce domaine lui paraît un terrain neutre, propice aux échanges humains qui lui permettront plus tard de mieux vous dominer idéologiquement.

Mais là se trouve souvent pour le communiste son talon d'Achille.

Dans une capitale du Tiers Monde, nous sommes assis auprès d'un diplomate communiste à une représentation théâtrale. La conversation s'engage. Les propos que nous tenons à ce diplomate éveillent sa curiosité car ils ne correspondent pas au schéma « bourgeois capitaliste d'une nation impérialiste en voyage dans le Tiers Monde ». Nous lui parlons de notre

engagement dans l'action du Réarmement moral. Nos propos l'intriguent davantage. Il nous invite à lui rendre visite dans son ambassade, dont il est à ce moment-là le chargé d'affaires.

Deux jours plus tard, nous nous sentons poussés à aller sonner à la porte de l'ambassade à treize heures, au moment de la fermeture des bureaux. Si notre ami diplomate n'a pas envie de nous voir, il pourra prendre prétexte que l'heure n'est pas propice. S'il désire nous recevoir sans témoin, il pourra faire valoir auprès de son personnel que nous nous sommes présentés à une heure inhabituelle.

Notre coup de sonnette met en émoi l'ambassade. Une porte s'entrouvre. Nous nous annonçons. La porte se referme, nous laissant dans la rue. Visiblement, nous ne nous sommes pas comportés selon les usages. Au bout de dix minutes, notre ami diplomate apparaît, se confondant en excuses, et nous fait entrer.

A part le concierge qui nous a si mal accueillis, notre ami semble seul dans son ambassade; il doit aller chercher lui-même le jus de fruits qu'il nous offre et la vodka qu'il se sert. Conversation banale sur les mérites du système socialiste.

Comme tous les partis communistes du monde ont à ce moment-là embouché la trompette de la paix, notre diplomate nous demande quelle est notre position à propos de la paix. Il cherche sans doute à provoquer une réponse qui lui permettra d'avancer un pion.

« La paix, lui disons-nous, n'est pas seulement une idée en faveur de laquelle on peut militer, c'est avant tout des gens qui acceptent de vivre différemment. Par exemple, dans la vie du ménage, le mari est en général en faveur de la paix, sa femme également, cela ne les empêche pas d'avoir parfois des querelles. Quand il y a eu querelle, il faut pour rétablir la paix que l'un

mette son orgueil de côté et s'excuse à l'autre. La paix naît du changement. »

Notre réponse était, avouons-le, en partie motivée par notre désir de ne pas tomber dans son piège. A notre surprise, elle change complètement la nature de la conversation.

Notre diplomate a quelques difficultés dans l'organisation de sa vie de famille. Ses deux fils de dix-sept et quinze ans font leurs études dans son pays. Sa femme a le désir d'être auprès de ses enfants à un moment important de leur vie et notre visite tombe lors d'une de ses nombreuses absences. Lui regrette de ne pas avoir son épouse à ses côtés pour tenir l'ambassade.

Nous nous rendons compte qu'il n'a osé parler de ces difficultés à aucun de ses collègues car il sait par avance que, sans égard pour les sentiments d'un père et d'un époux, le couperet de la doctrine officielle viendrait trancher : le devoir envers l'État prime tout autre.

« Comment faites-vous face à de telles situations ? » nous demande-t-il.

Nous essayons de lui répondre avec sincérité, en utilisant notre expérience personnelle. Dans la vie d'un ménage, mari et femme peuvent respecter une autorité commune qui aide à voir clair dans de telles situations. Dieu parle au travers de notre conscience.

« Je ne crois pas en Dieu.

— Peut-être, mais vous croyez, et sans doute aussi votre femme, que vous avez une conscience pour vous montrer ce que vous devez faire.

— Oui, une conscience révolutionnaire.

— Appelez-la comme vous le voulez... Pourquoi ne pas tenter, dès le retour de votre femme, de vous mettre l'un et l'autre en silence, en face de cette conscience, et de rechercher dans un esprit d'honnêteté et de désintéressement absolus quelle peut être la façon de résoudre

ce conflit? Ceci, sans qu'aucun n'essaie d'imposer son point de vue à l'autre, mais dans le respect de la conscience de chacun. »

Nous illustrons notre propos en racontant comment nous nous sommes sortis de quelque impasse familiale.

Les verres de jus de fruits qu'il nous a offerts restent là sur la table à moitié bus, le verre de vodka à peine touché. Un long silence. Notre ami, la tête penchée, demeure pensif.

Soudain, il relève la tête, nous regarde droit dans les yeux :

« J'essaierai », dit-il simplement.

Il est déjà deux heures, nous avons oublié l'heure du repas depuis longtemps. Nous prenons congé. Notre ami nous donne son adresse auprès du ministère des Affaires étrangères de son pays. Nous nous serrons la main avec effusion, comme des amis qui resteront unis pour la vie.

Nous ne l'avons jamais revu. Mais il nous reste l'image de cette plante toute frêle qui a commencé à pousser. Ses petites racines s'insèrent sous les énormes pierres du monument édifié à la gloire du socialisme dans la personnalité de notre ami diplomate.

Il n'y a qu'un monument qui puisse être indestructible dans le cœur d'un individu, c'est celui édifié à la gloire de Dieu. Il n'est pas de pierre, mais de chair. C'est en aidant chaque communiste à édifier ce monument vivant, qu'on lui permettra de se dégager du poids écrasant qui pèse sur sa personnalité.

S'ils veulent le faire, les défenseurs de la liberté auront besoin d'avoir, comme l'industriel canadien dont nous avons parlé, une envergure de pensée, une expérience de combat pour un monde plus juste, un projet global de vie, qui commandent l'attention des

communistes; car ceux-ci ne s'intéresseront qu'à des hommes engagés dans un projet idéologique cohérent.

Mais ils devront aussi s'assurer que ne pèsent pas sur leur propre personnalité d'autres monuments, moins grandioses mais tout aussi encombrants, élevés en eux à la gloire du succès, du pouvoir, de la sexualité ou de l'argent.

Qui tendra la main aux communistes en ignorant cette réalité risque de finir dans leurs rangs ou de devoir apprendre cette leçon dans la solitude collective de quelque goulag.

Auprès des hommes publics

Les couloirs des parlements et des conférences internationales, les antichambres des conseillers municipaux, des députés ou des ministres, nous sont souvent apparus comme des déserts spirituels dont nul ne se soucie.

L'ecclésiastique que par hasard on y rencontre s'empresse d'excuser sa présence par les nécessités de quelque démarche à poursuivre, de quelque subside à obtenir, ou de quelque législation à infléchir.

L'homme de foi qui y assume une fonction a rarement l'occasion de sortir son drapeau et ne sait souvent pas faire le pont entre ses convictions intérieures et la manière dont il accomplit sa tâche professionnelle.

Comment alors s'étonner que ce désert spirituel produise des fruits politiques aussi amers?

On s'est préoccupé de la pastorale auprès des jeunes, auprès des marins, auprès des immigrés, voire auprès des filles publiques, mais on ne semble pas très bien savoir comment développer une pastorale auprès des hommes publics.

Il est vrai que pour nombre de gens, le monde poli-

tique paraît hors d'atteinte. On s'est résigné à subir les décisions des « gros », ou bien, sans aller jusqu'à se joindre à la contestation violente, on se dit qu'après tout, elle est seule efficace.

Personne, en tout cas, ne croit plus que le bulletin jeté périodiquement dans l'urne ait une influence décisive sur la marche des puissantes machines politiques.

Parmi ceux qui se réclament de valeurs morales et spirituelles, la plupart sont convaincus qu'elles ne peuvent s'allier à la vie publique; ils ont donc renoncé à tenter de les transmettre à leurs dirigeants.

Et cependant, ce désert est prêt à absorber toute l'eau vive qui lui est versée. Au terme d'une rencontre du Réarmement moral, un député se tournait vers l'auditoire pour dire : « De grâce, continuez à apporter votre aide spirituelle aux hommes politiques ! »

Chacun hérite d'une part de responsabilité envers la communauté humaine, responsabilité que, par le jeu de la démocratie, il délègue à certains de ses semblables. C'est au nom de cet héritage qu'il ne peut pas se désintéresser de l'usage du pouvoir que font les hommes politiques.

C'est cela la démocratie, et non pas le bulletin jeté dans l'urne.

Mais, dans la pratique, comment s'y prendre ?

Nous nous revoyons dans une capitale alors que l'émeute domine la rue. A l'exception des révolutionnaires qui érigent des barricades et des excités qui incendient des voitures, chacun ne songe qu'à sa sécurité et à celle de ses biens. Nous entrons dans les couloirs vides d'un parlement dominé par la peur. De rares politiciens y errent à la recherche d'une information ou d'une rumeur. D'autres, envahis par la panique, se sont réfugiés dans leurs bureaux.

L'homme politique que nous sommes venus voir essaie de deviner nos intentions. Habitué aux sollicitations des quémandeurs, il ne peut s'imaginer que quelqu'un puisse l'aborder de façon désintéressée, simplement pour lui apporter une présence fraternelle à une heure de crise. Il nous déclare d'emblée : « Si vous espérez obtenir des bons d'essence, je dois vous dire que je n'en ai même pas pour moi ! »

Nous ne voulons rien de lui, seulement lui faire part de la conviction d'un certain nombre de ses concitoyens qui ont signé une déclaration commune : « L'avenir de la nation, y lit-on, est entre les mains de l'homme ordinaire qui laissera parler dans son cœur la voix de sa conscience et décidera d'agir comme responsable de la nation. »

Nous proposons donc à notre interlocuteur parlementaire de nous taire un instant, afin de retrouver dans le silence la perspective dont chacun éprouve le besoin. Nous nous faisons part mutuellement des pensées qui sont nées dans ce silence face à la gravité de la situation. C'est un moment de réel échange.

Ce n'est qu'au moment où il nous serre la main que notre ami député laisse paraître sa vraie reconnaissance, car il se rend compte alors que nous n'avions pas d'autre idée derrière la tête. Le désintéressement total est d'autant plus efficace dans le milieu politique qu'il y est rare.

Nous nous revoyons en mai 1968 dans le salon privé d'un membre du gouvernement de Georges Pompidou. Son visage blême trahit sa panique. Son regard nous fuit. Rien ne sert de parler au ministre, il n'est pas présent. C'est l'homme effondré que nous devons aider à reprendre courage. Qu'est le pouvoir quand l'homme qui le détient s'est désagrégé ?

Parmi ceux qui hantent les couloirs des parlements et des ministères, certains le font pour de bonnes

causes. Mais la justesse d'une cause peut servir de paravent à leurs ambitions. Ils se croient désintéressés mais les objectifs qu'ils poursuivent sont devenus leur propriété.

Si l'on essaie d'agir en messager de Dieu, sans y mêler son ambition personnelle ou son désir de paraître, on découvre que les hommes publics, que l'on est si prêt à critiquer et à blâmer de tous les maux, sont des hommes semblables à soi.

Derrière l'imposant bureau où s'empilent, enfermés dans des dossiers, les destins d'hommes et de familles, celui qui est assis dans le fauteuil ministériel est un homme ordinaire, avec toutes les passions, toutes les grandeurs et toutes les vilenies dont chacun d'entre nous est fait. C'est de cet homme-là que nous pouvons et devons être le frère. C'est cet homme-là qui détermine en dernier ressort le comportement de l'homme public.

Un dirigeant politique, à qui nous demandons s'il n'a jamais été confronté à la corruption, nous raconte comment, alors qu'il occupait l'un de ses premiers postes publics, un important entrepreneur était venu lui faire ses offres de service. Au cours de l'entretien, ce dernier maniait une enveloppe qu'il sortait de sa poche intérieure de veston. Notre interlocuteur décida de l'ignorer. « Ce jour-là, dit-il, je fis un choix d'intégrité qui m'a marqué pour le reste de ma vie. » Et il ajoute en commentaire qu'il s'est aussi fait un ennemi qui lui en a voulu tout au cours de sa carrière.

Lors d'un dîner diplomatique, un puissant soviétique avait déversé pendant deux heures le flot débordant de sa propagande quand, tout à coup, en privé après le repas, un père de famille en désarroi s'est révélé. Comment rétablir les ponts coupés avec son fils ? Il n'y avait manifestement personne dans son entourage auprès duquel il pût trouver une âme secourable.

Nous lui faisons part de ce que nous avons appris : comment pratiquer la transparence dans notre propre famille. Il décide de faire une tentative dans ce sens à son retour à Moscou.

Nous pensons aussi à cet homme politique d'un pays latin, qui doit son mandat aux suffrages d'une minorité ethnique. Il prend conscience de ce qui le sépare, non pas tant de ses adversaires traditionnels mais d'un collègue de son propre parti. Il se réconcilie avec lui en s'excusant pour ses ressentiments et ses jalousies. Du coup, les deux hommes peuvent ensemble soutenir une proposition de solution qui débloque le conflit entre les deux communautés.

Pour être un frère pour de tels hommes, il suffit d'un peu de clairvoyance sur soi-même. En effet, ce qui obscurcit la pensée de l'homme public, ce sont les conflits et les contradictions de l'homme ordinaire qui est dans sa peau.

Un député de Norvège, le professeur Anton Skulberg, nous donne ici son témoignage. Nous le reproduisons tel qu'il le raconte.

ANTON SKULBERG

Mon dernier fils me causait du souci. Son travail scolaire était désastreux et j'étais hanté par la peur qu'il ne se drogue et qu'il n'échoue à l'école. A tel point que je me suis mis à exercer sur lui un contrôle de plus en plus serré. Les encouragements n'ayant rien donné, ils avaient fait place à une surveillance tatillonne puis à la contrainte. Mon fils mentait pour échapper à ma domination et je me mis à imaginer des fautes dont il n'était pas coupable. Lorsque la peur vous saisit — et que de surcroît on est très ambitieux pour ses enfants — le raisonnement et le cœur ne fonctionnent plus.

Un matin en me réveillant, j'ai tout à coup repensé à

mon propre père. Moi aussi, je lui avais reproché sa domination. Je compris que ma peur était le nœud du problème avec mon fils. Elle motivait mon contrôle, provoquant une révolte bien compréhensible chez lui.

J'ai demandé à Dieu de me montrer que faire et j'ai senti que je devais reconnaître mes torts en m'excusant humblement auprès de mon fils. Mais comment m'y prendre? Il n'y avait plus aucun contact entre nous.

Je lui écrirai une lettre! C'est ce que je fis, en français pour éviter les fioritures, et je déposai mon billet sur son lit. Deux jours plus tard, je trouvai la réponse sur le mien au moment d'aller me coucher. La communication était rétablie. Peu à peu une amitié s'est créée entre nous. Les résultats scolaires s'améliorèrent; mon fils se sentait désormais responsable de lui-même.

Cette expérience familiale se révéla pour moi le meilleur des apprentissages pour la tâche qui m'attendait : deux mois plus tard, je devenais ministre de l'Éducation et des Cultes.

J'avais appris que si l'on veut autour de soi des gens responsables, il faut leur confier des responsabilités. De plus, un ministre doit constamment prendre des décisions. Certaines de ces décisions détermineront la vie de centaines de milliers d'individus et de familles. Or, trop souvent, les décisions gouvernementales sont prises sous l'emprise de la peur. J'ai appris, quant à moi, à rechercher plutôt quelle pourrait être la volonté divine; en effet, les données des problèmes sont devenues si complexes qu'il est impossible de se débrouiller seul et qu'il faut s'appuyer sur cette recherche.

Telle est l'expérience d'un père de famille appelé à être responsable de l'éducation de tous les enfants de son pays.

Nombre d'hommes de foi entrent dans l'arène politique avec les mêmes armes que ceux qui n'ont pas de référence spirituelle. Ils forment des groupes de pression, poussent leurs hommes en avant, organisent des boycotts, dénoncent des scandales. Arrivés au pouvoir, ils se révèlent souvent fort peu différents de ceux qu'ils ont remplacés, car les méthodes employées les ont corrompus progressivement. Il ne reste plus rien de leur foi dans leur comportement.

Il ne semble pas, du reste, que Dieu recrute dans une formation politique particulière les exécutants de Sa volonté. C'est là un sujet de constant désappointement pour ceux qui essaient d'accaparer Dieu de leur côté.

Mais lorsqu'un représentant de la vie publique, quel que soit le groupe auquel il appartient, refuse toute compromission avec sa conscience, il devient le catalyseur de réactions positives en suscitant le meilleur en chacun de ses partenaires.

Un diplomate qui avait fait à l'âge de vingt ans le choix, qu'il n'a jamais renié, de donner à Dieu la pré-séance dans sa vie, pourrait apporter ici le témoignage d'une longue carrière. Nous relaterons seulement ce qui s'est produit, à son insu et en son absence, entre deux hommes qu'il avait marqués de son rayonnement.

Une grande conférence internationale menaçait de tourner court, faute d'un consensus. Pour débloquer la situation, le président, un ministre arabe, fit une proposition qui, contrairement à ses espoirs, ne fit qu'augmenter le désaccord. L'impasse était totale. Un délégué d'une autre nation, qui connaissait bien le diplomate dont nous parlions et savait que le ministre arabe lui vouait aussi un grand respect, vint voir ce dernier en privé et lui demanda : « Que pensez-vous que notre ami commun (il mentionna son nom) aurait fait dans cette situation? » Ce fut comme une formule magique qui

permet un dialogue fructueux. Le président arabe mit de côté son amour-propre, présenta à la conférence des excuses pour sa proposition maladroite et la retira. L'atmosphère des délibérations changea du tout au tout et la conférence put conclure de façon positive.

A une autre occasion, lors d'une crise entre deux grandes nations, un homme d'État, qui nous gratifiait de sa confiance, eut la clairvoyance de sentir que toute la tension était causée par une haine malade, une méfiance irraisonnée chez un homme du cabinet adverse. Rencontrer ce partenaire difficile en privé dans un pays tiers, l'aider dans une conversation de cœur à cœur à surmonter ses ressentiments, telle fut la méthode employée qui retourna la situation. Ayant servi d'intermédiaires pour cette rencontre, nous pouvons en porter ici le témoignage.

Pour le député socialiste allemand Adolf Scheu, « un homme politique peut être le plus talentueux orateur, le meilleur tacticien, le membre de son parti le plus consciencieux, il lui manque quelque chose d'essentiel s'il ne sait pas comment faire changer d'attitude les hommes difficiles ».

Adolf Scheu appartenait à ce groupe d'hommes qui, dans les formations politiques les plus diverses, dans de nombreux parlements autour du globe, essaient d'être les porteurs d'un nouvel état d'esprit.

« Bien des membres de cette Chambre sont chrétiens. Est-ce que la manière dont nous nous comportons les uns envers les autres reflète que nous sommes vraiment des démocrates et des chrétiens? Qu'en est-il dans la réalité journalière de cette Assemblée de l'application de nos principes? Je crois que nous en sommes bien loin. Est-ce que nous, chrétiens, ne sommes pas toujours participants quand il s'agit de noircir ou de ridiculiser la partie adverse?... »

La nation allemande qui, par la télévision, écoute, en mars 1975, l'intervention d'Adolf Scheu dans l'enceinte du Bundestag, sait qu'il exprime ce qu'elle ressent. « Quelque chose de peu ordinaire, encore jamais vu dans ce haut-lieu durant le dernier quart de siècle », écrira le lendemain la *Frankfurter Allgemeine Zeitung*.

Nous ferons nôtre ici la conclusion que le député allemand avait mise ce jour-là à son intervention : « Nous croyons tous à la force et aux possibilités d'action d'une minorité négative; nous en avons peur. Pourquoi ne commencerions-nous pas aussi à croire que des minorités positives pourraient transformer la situation? » Oui, chaque homme où qu'il soit peut décider d'appartenir à ce genre de minorité positive.

Si nous pouvons aider nos hommes publics à surmonter leurs contradictions, il nous incombe aussi de les faire accéder à une dimension nouvelle de pensée, afin que les principes chrétiens auxquels nous croyons commencent à s'inscrire dans la réalité des institutions.

Ce qui compte alors c'est l'envergure de notre vue du monde.

Certains politiciens n'ont pas d'idéologie : ils ne savent pas quelle société ils veulent construire, quels principes doivent dominer les rapports entre États, quels objectifs lointains doit poursuivre leur génération. Ils gouvernent au jugé, sans étoile polaire, poussés par les vents des engouements passagers, ballottés par les vagues des sondages d'opinion, essayant de survivre au milieu des tempêtes politiques.

Si nous voulons être aux côtés de tels hommes en sachant où nous allons, il faut qu'à notre foi personnelle, aussi profonde soit-elle, s'allie une conception idéologique, c'est-à-dire une vue d'ensemble des relations, non seulement de nous-mêmes avec nos proches,

mais de tous les hommes entre eux, des communautés humaines entre elles.

Autant notre foi personnelle est un guide pour nos vies, autant notre conception idéologique peut devenir le guide de nos pays et des rapports entre pays.

Mais comment un simple citoyen peut-il acquérir cette dimension de pensée?

Une voix sournoise essaie trop souvent de le rassurer : « Tu t'occupes déjà avec dévouement de tel groupe — la famille, l'entourage, le syndicat, etc... — n'est-ce pas tout ce qui t'est demandé? » Plus est grand son dévouement envers un groupe restreint, plus il lui est facile de se donner des excuses pour refuser d'élargir le cercle de sa sollicitude.

Porter l'humanité est un défi. C'est en fait décider que jamais aucun de nos frères, aussi éloigné de nous soit-il, ne restera consciemment à la porte de notre cœur.

Nous pouvons permettre à nos dirigeants de se hisser avec nous vers ce sommet. C'est la démarche opposée de celle qui tente d'abaisser leurs regards sur des revendications catégorielles, même si cela est parfois nécessaire.

Ce monde, Dieu nous l'a confié. C'est à nous d'en être responsables. Il y a là un choix que chaque homme, chrétien, bouddhiste, musulman ou athée peut faire ou refuser.

Pour un chrétien, qui se réclame du Christ mort pour tous les hommes, ce choix a quelque chose de normal, même s'il suppose un inatteignable dépassement de soi.

Un homme d'État parle

Au cours d'une récente rencontre internationale, nous nous sommes trouvés dans un groupe de discussion dont la langue commune était l'italien. Nous étions là, de treize pays différents, gens de tous âges et de toutes professions, assis en plein air, de façon détendue. La fraternité de quelques journées de réflexion passées ensemble avait créé le climat où chacun se sentait libre de s'ouvrir sur ses préoccupations.

Parmi les plus jeunes de notre cercle, se trouvaient deux étudiantes de Rome. « Qu'est-ce que nous pourrions faire, demandèrent-elles, pour amener un changement de comportement de nos politiciens? » Il y avait dans le ton de leur voix fort peu d'espoir que les jeunes qu'elles étaient puissent vraiment ébranler la situation de leur pays.

Le jeune prêtre qui ordonnait nos débats se tourna vers l'un des participants et suggéra : « Peut-être le chancelier Klaus voudrait-il apporter quelques éléments de réponse à ces jeunes filles? »

L'homme qui était là, assis dans le cercle, était en effet l'ancien chef du gouvernement autrichien, Josef

Klaus. Celui-ci raconta que, dans les années cinquante, alors qu'il était gouverneur de la province de Salzbourg, il avait vu deux jeunes hommes se présenter à son bureau et que leur visite avait eu une conséquence décisive pour lui. Désignant une personnalité suisse qui lui faisait face, il ajouta : « L'un d'entre eux est d'ailleurs aujourd'hui avec nous ! »

Pierre Spoerri, un des animateurs du centre du Réarmement moral à Caux, alors âgé de vingt-deux ans, s'était en effet rendu en Autriche avec un ami pour y rencontrer des gens de différents milieux. Quelqu'un leur avait recommandé d'aller voir Josef Klaus. Sans grande introduction, forts surtout de la conviction qui les animait, son ami et lui avaient demandé à voir le gouverneur. Celui-ci les avait reçus et, par la suite, il avait participé à une rencontre internationale organisée à Caux par le Réarmement moral.

« J'ai appris à Caux une des choses les plus importantes de ma vie, ajouta Josef Klaus, c'est l'habitude du moment de silence au début de chaque journée. J'ai pris la discipline de noter dans un carnet les pensées qui me viennent à l'esprit dans ces moments de méditation. J'ai chez moi une pile de carnets contenant le fruit de ces instants que j'ai réservés à la réflexion tout au long de ma carrière politique. »

Quelques minutes plus tard, nos deux jeunes Italiennes prenaient congé de nous, car l'heure du train qui devait les reconduire à Rome était arrivée...

Pensant à ces deux étudiantes romaines, nous sommes allés jusque chez le chancelier Klaus lui demander d'en trouver pour nous quelques-unes des pages de ses carnets, contenant son expérience d'homme d'État.

M^{me} Klaus et lui nous accueillent dans leur charmante villa, baignée de lumière et de calme, agrippée au flanc

d'une pente regardant vers l'infini. Un lieu de méditation par excellence.

Nous voulons savoir ce qu'il y avait eu dans ce premier contact avec Frank Buchman et ses compagnons qui ait pu ainsi accrocher l'homme public. Klaus nous apporte le livre qu'il a écrit après avoir abandonné la charge de chancelier et dans lequel il fait état de cette rencontre :

« Bien sûr, ce qu'ils me proposaient faisait déjà partie du patrimoine de la foi catholique; bien sûr, nous l'avions appris à l'instruction religieuse et du haut de la chaire; bien sûr, nous avons lu cela dans la Bible, dans les lettres de saint Paul, dans les écrits de saint Augustin et de saint Thomas. Cependant, ce furent ces hommes qui me montrèrent son application pratique dans le combat de l'esprit. »

Josef Klaus s'anime en précisant sa pensée : « Je vois des hommes très occupés, fonctionnaires, hommes d'affaires, politiciens, artistes même, prendre le temps de se maintenir en forme physique. Moi aussi, depuis plus de quarante ans, je consacre cinq à dix minutes à la gymnastique. Mais en plus, depuis mon premier séjour à Caux, il y a vingt-sept ans, je prends du temps le matin pour me maintenir en forme spirituelle. »

Pour Klaus, cette préparation de la journée comprend trois éléments. La prière, selon la forme traditionnelle de la famille chrétienne, la lecture d'un écrit spirituel et enfin — et c'est là le nouveau — la réflexion, stylo en main, sur la journée qui va suivre.

« Cette pratique s'est révélée particulièrement bénéfique lorsque j'étais au faite de mes responsabilités, constate-t-il. Je notais quelques pensées, parfois à peine quelques phrases, sur les événements qui m'attendaient. Qu'allais-je faire? Qu'allais-je dire? Pas de détails, mais une orientation. Parfois simplement une

attitude à adopter. Je me sentais préparé et soutenu par une force qui était au-dessus de la mienne. Et lorsqu'à neuf heures, je franchissais le seuil du bureau du Chancelier, je me sentais libre et joyeux, tout en sachant que ma tâche quotidienne exigeait des décisions et des prises de position rapides, parfois même immédiates. »

Klaus est un homme qui, comme il le dit lui-même, ne s'est jamais mis un bâillon. Lorsqu'il était ministre des Finances, il dut prendre la parole à une conférence de la Banque mondiale, à New York. Une série de ses collègues des quelque cent pays représentés s'étaient déjà exprimés en des termes presque identiques sur la stabilité monétaire, l'ordre économique international et l'aide aux pays en voie de développement. Il estima qu'il fallait une note nouvelle dans les débats. Il insista donc sur les principes moraux et spirituels qui sont nécessaires à toute politique économique responsable et à tout programme de développement. L'accueil réservé à de tels propos dans cet aréopage financier fut plutôt mitigé. Un ou deux collègues vinrent lui serrer la main sans grand commentaire. Mais l'hebdomadaire de Wall Street, *The Banker*, mit en titre de son compte rendu de la conférence : « Principes moraux et spirituels ».

Ce sont ces principes, appliqués à la vie publique, qui donnèrent parfois au ministre des Finances autrichien la réputation d'être intransigeant. Pour lui, une politique financière sérieuse impliquait que l'État ne devait pas dépenser davantage qu'il n'encaissait. Impossible donc de satisfaire tout le monde et, lorsqu'un groupe ou l'autre n'avait pas obtenu les avantages qu'il réclamait, le ministre se voyait affublé de tous les noms : asocial et trop social à la fois, pro-américain et russo-phile, neutraliste et agent de l'OTAN. Et pourtant jamais, dans toute sa carrière, il ne fit passer l'opportunité politique avant la ligne de conduite qu'il s'était

tracée. Mieux valait, lui semblait-il, renoncer à sa charge. C'est en fait ce qu'il fit en déclinant le renouvellement de son mandat de ministre des Finances en mars 1963.

En septembre de la même année, ses amis politiques venaient le chercher dans son cabinet d'avocat pour lui proposer la charge de président du Parti populaire et en conséquence celle de chancelier. Peu d'hommes, dans la politique européenne des dernières décennies, ont joui de ce genre d'autorité morale.

Lors de la préparation du premier voyage qu'ait fait un chancelier autrichien en Yougoslavie après la guerre, Klaus avait insisté pour qu'on dépassât les échanges entre gouvernements idéologiquement antagonistes et que des contacts s'établissent avec la population, afin de susciter des sentiments de bon voisinage entre les deux pays. On lui avait accordé un discours à la télévision. Parlant en serbo-croate, le chancelier fit état des relations difficiles qui existaient entre les deux peuples depuis une cinquantaine d'années; il reconnut les erreurs de son pays et exprima sa confiance dans la possibilité d'une collaboration future, malgré la différence des systèmes économiques et sociaux.

Quelques heures plus tard, la délégation autrichienne dînait en compagnie du maréchal Tito et des dignitaires yougoslaves. Un général qui avait suivi la transmission télévisée en parla avec son voisin de table autrichien. D'ordinaire, il arrêtrait toujours son poste de radio ou de télévision lorsqu'on mentionnait l'Allemagne ou l'Autriche, car sa famille avait été décimée par les soldats du Reich au cours de la lutte partisane. Cependant, par curiosité, il avait suivi la transmission du discours du chancelier jusqu'au bout, avec sa femme. Ils avaient l'un et l'autre été très touchés par ses paroles et en avaient longuement parlé ensemble. Ils avaient décidé que doré-

navant, ils adopteraient une autre attitude car ils se rendaient compte qu'en étouffant toute tentative d'échange, voire tout sentiment de sympathie, ils risquaient de faire taire les voix de la réconciliation.

Dans ces contacts officiels, c'est l'homme que Klaus essayait avant tout de toucher. Il décrit ainsi sa visite au président Johnson des États-Unis :

« Après le cérémonial d'accueil — vol par hélicoptère de l'aéroport jusque dans le parc de la Maison Blanche, coups de canon, fanfares, revue militaire, discours — je me retrouvai seul avec le président dans son cabinet de travail. Je ressentis d'emblée tout le fardeau que devait porter cet homme. Sa fatigue physique était évidente. Les rides du front, sur un visage pourtant encore expressif et bronzé, étaient devenues des cordelettes. Les yeux erraient çà et là. Les pieds, posés sur un escabeau, remuaient sans cesse, comme chez quelqu'un qui a des difficultés de circulation. Il n'y avait là rien d'étonnant. Johnson avait passé une bonne partie de la nuit à conférer avec les militaires à Camp David sur la vietnamisation de la guerre d'Indochine et le retrait des troupes américaines. Martin Luther King avait été assassiné quelques jours plus tôt et des émeutes avaient éclaté dans tout le pays. De plus, la décision de Johnson de renoncer à se représenter aux présidentielles correspondait davantage au sentiment d'avoir échoué dans sa politique qu'à celui d'être bientôt soulagé du poids de son mandat. »

Le chancelier connaissait la conviction religieuse du président américain. Son ambassadeur à Washington lui avait raconté que Johnson, à la veille d'une décision très importante, s'était retiré secrètement dans une église, pendant deux heures, pour prier.

« Je renonçai donc aux paroles superficielles d'usage, à des condoléances pour la mort de King et autres bana-

lités, pour tenter, comme l'aurait fait Frank Buchman, d'apporter une aide personnelle, de communiquer d'homme à homme. Et, à cet égard, je crois que notre conversation aura été un réconfort pour le président. »

Klaus raconte aussi la journée qu'il passa avec Khrouchtchev, premier secrétaire du Parti communiste d'URSS. C'était en 1960. Khrouchtchev, en visite officielle en Autriche, et sa suite, composée de sa femme, de ses deux filles, de son gendre Adjoubeï, de Kossyguine, de Gromyko et d'autres dignitaires soviétiques, devaient passer une journée dans la province de Salzbourg. Le programme comprenait la visite d'un grand complexe hydro-électrique assez distant de la capitale provinciale.

JOSEF KLAUS

Nous sommes partis en autocar et j'étais assis à côté de Khrouchtchev. Très vite, celui-ci passa à l'attaque. L'économie de l'URSS, comme d'ailleurs la force du communisme dans le monde entier, se développait rapidement. Le produit national, la production de l'industrie lourde et bientôt aussi celle des biens de consommation augmentaient beaucoup plus rapidement en URSS qu'en Occident. Ils finiraient même par dépasser ceux des États-Unis.

Ne pensait-il pas que les États-Unis et l'Occident relèveraient le défi et iraient vers une confrontation? « Impossible, répliqua Khrouchtchev, car le capitalisme en serait incapable. Nous avons la connaissance des lois de la nature et de la société. C'est là notre grand avantage. Le communisme aura bientôt remporté la victoire sur le capitalisme. »

J'insinuai que notre forme de capitalisme était mineure en comparaison du capitalisme d'État en URSS. De plus, un autre adversaire s'était développé au sein

même du système communisto-collectiviste et le menaçait bien plus sûrement que ne pouvait le faire un ennemi extérieur : le culte de la personnalité. L'être humain s'insurgerait toujours contre le nivellement, la privation de liberté, la mise sous tutelle. Ceci devait aussi être vrai en Union soviétique.

Khrouchtchev répliqua tout à trac : « Chez nous, ce n'est pas l'individu qui décide, mais le parti, la collectivité. » Je mis cela en doute et fis remarquer qu'il n'y avait qu'à regarder autour de nous, dans cet autobus même, pour constater qu'un seul dominait et qu'il n'y avait pas trace de consultations collectives ni de partage des décisions. Je ne reçus aucune réponse...

Nous arrivâmes aux grands entrepôts de Moserboden. En guise d'accueil pour les nombreux visiteurs de tous les pays qui visitaient ces lieux, on les avait flanqués d'une forêt de drapeaux. Pour une raison ou une autre, la vue de tous ces drapeaux prit mon hôte à rebrousse-poil. Il éclata : « De mon vivant, on ne verra plus qu'un seul drapeau flotter ici, celui du communisme international triomphant. » Était-ce une manifestation du savoir-vivre particulier de Khrouchtchev? Je ne sais. Quoi qu'il en soit, je n'ajoutai rien.

Après le déjeuner, je me retrouvai dans l'autocar aux côtés de Khrouchtchev et la confrontation idéologique reprit de plus belle. Le maître suprême de la dialectique marxiste essayait de me mettre aux abois. J'en avais assez entendu et, comme pour mettre un point final à notre discussion, je lui dis tout de go : « Monsieur le premier secrétaire, je vous donne mon credo politique et social et après n'en parlons plus! Il est simple : Liberté et dignité de l'homme. » Alors, comme s'il voulait m'attirer dans son camp, Khrouchtchev me mit la main sur le bras et me dit avec chaleur : « La liberté et la dignité de l'homme sont aussi mon idéal. Savez-vous,

depuis que je conduis la barque, il n'y a plus de camps de concentration en URSS et personne n'est plus emprisonné à cause de ses convictions religieuses ou philosophiques. »

J'étais conscient qu'un certain changement était effectivement survenu en Russie, mais je restai ferme et ajoutai : « Si vous croyez qu'il suffise de ne plus envoyer les gens en Sibérie pour respecter la liberté et la dignité des hommes, vous sous-estimez votre tâche. Pourquoi ne permettez-vous pas à vos citoyens d'émigrer ? Pourquoi ne leur donnez-vous pas la liberté de travailler et d'habiter où ils veulent ? Pourquoi ne tolérez-vous pas d'autres partis politiques que le vôtre ? » Khrouchtchev sembla moins sûr de lui et se mit sur la défensive : « L'URSS étant entourée de pays capitalistes, l'enseignement marxiste-léniniste ne pouvait pas être si rapidement appliqué dans toute sa pureté. Il faudrait encore exiger que le citoyen soviétique fasse le sacrifice de sa liberté pendant un certain temps... »

Josef Klaus ne pousse pas plus loin l'histoire de cette rencontre. Il nous cite cette phrase du *Pavillon des Cancéreux* dans laquelle Soljenitsyne parle du « compas inamovible » qui existe quelque part au fond de chaque être humain. Cette rencontre avec le chef suprême du communisme international avait montré que chez lui aussi, l'aiguille du compas était encore aimantée.

Mais il est temps de quitter le D^r Klaus et sa femme. Nous venons de passer plus de quatre heures avec eux. Nous finissons notre tasse de thé et, avant de nous raccompagner à la gare, Josef Klaus nous raconte encore avec enthousiasme la visite qu'il vient de faire au président de l'un de nos pays. Trois fois, au cours de l'entretien, celui-ci s'était interrompu pour dire : « Comme

vous avez bien fait de venir! Revenez me voir. Ce genre de conversation est ce qui me manque le plus. »

Comme parmi les pauvres du port et des favelas de Rio, un courant peut passer d'un homme à l'autre parmi les puissants, détenteurs du pouvoir. Pour Dieu, tous sont des hommes.

Désarroi et destinée

Les jeunes d'aujourd'hui ressentent fortement certaines des contradictions flagrantes de notre société mais ils n'ont pas été préparés à y faire face.

On remet en question les systèmes éducatifs. On se demande quel savoir distribuer, quel métier enseigner, quelle formation donner. Mais ose-t-on se poser la question : quels sont, chez les jeunes, les besoins existentiels les plus criants ?

Pendant des siècles, la société est demeurée figée dans des structures immuables. Chacun savait la place bien définie qu'il occupait, chaque enfant, en naissant, héritait d'un cadre connu. Cet ordre établi, aussi contestable qu'il nous apparaisse aujourd'hui, avait du moins le mérite d'être porteur pour chacun d'une certaine sécurité. C'est pour cela que certains voudraient s'y cramponner.

A cette organisation hiérarchisée de la société correspondait une forme d'éducation dite « élitaire ». Le mot « héréditaire » semblerait plus approprié. En effet, si les fils des plus privilégiés étaient orientés et formés en vue de carrières correspondant à leur statut, les fils de

paysans devenaient paysans et ceux des cordonniers, artisans. Un élément se passait de père en fils qui comprenait non seulement la technique du métier, mais aussi une éthique professionnelle, un mode de vie qui découlait des structures acceptées. Ce système cloisonné, s'il permettait à chacun d'imaginer à l'avance sa vie et de s'y préparer, ne permettait guère aux talents individuels de s'épanouir en dehors de cadres étroits.

Aussi, avec l'évolution du monde et de la société, des voix se sont élevées de plus en plus nombreuses pour revendiquer le droit à une éducation « égalitaire ». Les réformes dans ce sens se sont succédé et des progrès ont été faits.

Mais, paradoxalement, on voit dans les universités occidentales, comme dans les écoles supérieures du Tiers Monde, plus de jeunes déracinés et en plein désarroi que jamais auparavant. Ayant la possibilité de se préparer à toutes les carrières, ils ne savent que choisir. S'ils ont fait un choix, ils n'ont pas la certitude d'un débouché. S'ils ont un emploi, ils n'y trouvent souvent pas ce qu'ils recherchent. De cette insécurité naît la révolte.

Pour permettre à chacun de trouver sa place dans la société, on a tenté de faire dépendre la formation donnée des besoins de l'État. Cette notion a séduit certains esprits généreux. Une Angela Davis y voyait un régime dans lequel « chaque personne participait à la société en fonction de ses possibilités et de ses talents et recevait en échange une aide matérielle et spirituelle accordée à ses besoins ». Mais entre l'idéal qui attira la jeune militante noire américaine vers le communisme et la réalité telle que la vivent les jeunes de certains pays totalitaires, il y a un fossé. Partout où il a été appliqué, ce système a établi de nouvelles disparités. Après s'être débarrassé d'une élite, on en a instauré une autre.

Le désarroi serait-il la rançon de la liberté, et la contrainte, celle de l'égalitarisme?

La situation des jeunes face au monde contemporain exige qu'on leur donne des certitudes intérieures qu'ils feront leurs pour la vie.

Point n'est besoin de faire une étude sociologique pour constater que la plupart d'entre eux naviguent sans boussole ni gouvernail leur permettant de diriger leur embarcation. Ils dérivent au gré des courants. « Vus de l'extérieur, les étudiants font peur. Ils impressionnent le bourgeois par leurs manifestations. Mais il suffit de s'entretenir avec quatre ou cinq d'entre eux pour découvrir quelle misère cache leur bravade. Ils sont totalement désorientés. Ils ne savent plus ce qui est bien et ce qui est mal, ni à quelle philosophie se vouer. » Celui qui parle ainsi est un jeune théologien en contact quotidien avec des étudiants.

Et pourtant, il y a en chaque être humain, une conscience qui est là, prête à le guider. Tout comme les yeux, elle lui a été donnée pour se diriger dans l'existence. Mais l'homme moderne a perdu l'art de s'en servir. On ne se préoccupe guère de lui apprendre à la respecter; on s'évertue même à lui en nier l'existence!

Chaque tournant de la vie en réclame cependant l'usage, chaque incident donne l'occasion de l'affiner chez soi et chez les autres.

Si nous découvrons un soir que notre petite fille a chipé des cacahuètes à l'étalage d'un magasin, quelle est notre réaction? Indignation vertueuse, vanité blessée, peur d'avoir un jour sur les bras une délinquante — et c'est l'engrenage des punitions et des mensonges, et à terme celui de la répression et de la révolte. Ou bien indulgence : elle est si petite et le larcin si minime — et

c'est le début de l'étouffement d'une conscience et, à terme, l'insécurité dont nous parlions.

« Eh bien non, dit la petite fille devenue aujourd'hui mère de famille à son tour, lorsque mes parents ont trouvé les coquilles dans mes poches et vu mon air penaud, ils m'ont simplement proposé de nous taire un moment tous les trois pour écouter en nous-mêmes. Pour moi, ce fut vite fait : j'irai parler au marchand et lui offrir mes petits sous. Ma mère m'accompagna le lendemain jusqu'à la porte du magasin pour m'encourager. Mais, quand je ressortis en serrant sur mon cœur le cornet de cacahuètes que le marchand m'avait données à partager avec mes frères et sœurs, non seulement j'avais acquis un respect du bien d'autrui et une expérience de victoire sur la peur, mais je savais qu'il existait un guide intérieur auquel je pourrais toujours recourir. »

Petite histoire banale peut-être ! Mais ne prend-elle pas un relief singulier lorsque l'on met en parallèle l'incident que Jean-Paul Sartre vécut au même âge et raconte dans *Les Mots* :

« J'avais joué avec des allumettes et brûlé un petit tapis ; j'étais en train de maquiller mon forfait quand soudain Dieu me vit, je sentis Son regard à l'intérieur de ma tête et sur mes mains ; je tournoyai dans la salle de bains, horriblement visible, une cible vivante. L'indignation me sauva : je me mis en fureur contre une indiscretion si grossière, je blasphémai, je murmurai comme mon grand-père : " Sacré nom de Dieu de nom de Dieu de nom de Dieu ! " Il ne me regarda plus jamais. »

Et le maître de l'existentialisme ajoute plus loin : « Aujourd'hui, quand on me parle de Lui, je dis avec l'amusement sans regret d'un vieux beau qui rencontre une ancienne belle : " Il y a cinquante ans, sans l'acci-

dent qui nous sépara, il y aurait pu y avoir quelque chose entre nous. » »

On se prend à rêver à ce que Sartre aurait pu être s'il avait écouté sa conscience d'enfant. Aurait-il écrit : « Il n'y a rien au ciel, ni Bien, ni Mal, ni personne pour me donner des ordres ? » Aurait-il encouragé toute une génération dans cette direction ? Rendons-lui hommage de nous relater l'incident qu'il appelle lui-même « l'histoire d'une vocation manquée ».

De nombreux maîtres à penser ont nié, depuis un demi-siècle, l'existence de toute conscience. Ils ont affirmé qu'ils ouvraient ainsi la voie d'une libération.

Il nous semble au contraire que l'absence de gouverne intérieure a eu les pires conséquences. Elle a amené la famille, l'école, le système, ou bien à renforcer les garde-fous, ou bien à accepter des situations chaotiques qui, à terme, amènent des contraintes intolérables. Elle a permis à certains de proposer des « consciences » extérieures de remplacement — conscience du parti, conscience du peuple, conscience prolétarienne — qui ont été des instruments de pouvoir pour mieux contrôler les masses. Enfin, elle a laissé des gens s'égarer dans des chemins sans issue où ils ont connu l'esclavage, tel celui de la drogue. Où a été la libération ?

« La mission première de l'éducation doit être l'affinement de la capacité de l'homme à écouter sa conscience, écrit Victor Frankl. C'est ainsi qu'il sera équipé, même en une période où les choses perdent tout sens, pour trouver un sens à la vie, c'est-à-dire la raison d'être unique, propre à chaque existence. Sa conscience personnelle lui permettra en outre de résister et au totalitarisme et au conformisme. Affinée, mise

en éveil, la conscience de l'homme permettra de combler le vide existentiel. »

Le psychiatre autrichien met ici le doigt sur la source du désarroi. L'ambition des parents ou des professeurs, les conseils généreusement distribués rendent encore plus difficile à un adolescent de sentir « sa raison d'être unique, propre à son existence ». Celui-ci a déjà trop tendance à agir soit par conformisme, soit par réaction. Ce vide existentiel ne peut être comblé que de l'intérieur.

Nous connaissons un jeune homme qui, à dix-sept ans, se morfondait dans un lycée dont l'enseignement le dépassait. Il eut l'honnêteté de se regarder lui-même en face et de reconnaître qu'il n'était pas fait pour des études intellectuelles. Il se rendit compte qu'il était poussé par la peur de se retrouver travaillant auprès de son père dans l'entreprise de ferronnerie familiale.

Débarrassé de ses préventions, lucide sur ses capacités, il renonça à poursuivre des études et entra en apprentissage. Pendant plusieurs années, il seconda son père. Celui-ci, arrivé à l'âge de la retraite, lui remit les rênes de l'affaire et se mit à le seconder.

L'esprit d'équipe qu'ils ont su créer ensemble dans leurs ateliers, le partage des décisions et des bénéfices qu'ils ont instaurés avec leurs ouvriers sont aujourd'hui un modèle pour d'autres entreprises.

Cet industriel avait trouvé sa raison d'être à l'âge de dix-sept ans. Combien aujourd'hui arrivent à l'âge adulte sans jamais avoir trouvé la leur ?

Le secrétaire d'une organisation chrétienne d'étudiants en Allemagne, Michael Herwig, raconte que chez les jeunes qu'il rencontre, l'un des problèmes auquel il se heurte est celui du choix des études, derrière lequel se profile celui du sens à donner à toute une vie. Donnons-lui la parole.

MICHAEL HERWIG

Chaque fois que j'ai un entretien en profondeur avec un étudiant, et après qu'il a tout dit et que j'ai tout dit, c'est le moment de silence qui conduit à une certitude intérieure. Si je lui donne un conseil, il reviendra au bout de quelques jours pour que je lui en donne un autre et, aussitôt que j'aurai quitté la ville, il sera désém-paré. C'est pourquoi il ne faut pas lui donner un verre d'eau, mais le faire accéder à sa source intérieure propre. Les conseils se discutent, mais c'est la certitude née dans la réflexion silencieuse qui permet à chacun de mener à bien son combat.

Je dois toujours viser à aller assez profond. Plus que de combler un vide, il s'agit d'aider des êtres humains à se mettre à la disposition du plan divin pour le monde. Lorsqu'un étudiant vient me dire qu'il ne sait pas quelles études il doit faire, je n'ai pas de réponse automatique à lui donner. Ces questions professionnelles sont pour moi les plus difficiles parce que tant de choses en dépendent et que je ne veux pas décider pour autrui. Mais cela me donne l'occasion d'aller plus loin.

Un jour une jeune fille est venue me consulter pour ses études. Je lui ai dit : « Tu devrais peut-être commencer par remettre entre les mains de Dieu toute ta vie, tes études, tout ce que tu fais. » Cela lui a donné un choc. Elle est allée faire une promenade de deux heures, à la suite de quoi elle a pris cette décision fondamentale.

Pour Michael Herwig, remettre sa vie à Dieu est le chemin spirituel qui peut conduire ses interlocuteurs à trouver une *destinée* — une *vocation*, pourrions-nous dire aussi, dans le sens de réponse à un appel intérieur. Encore ne faudrait-il pas prendre ce mot nécessairement dans le sens de *vocation religieuse* auquel certains le

limitent. On ne pourra rester fidèle toute sa vie à un projet que si l'on a la certitude que Dieu l'a voulu.

Pour Alec Smith, jeune blanc d'Afrique, cela est clair. « J'ai découvert qu'il y avait une différence entre remettre ma vie à Dieu pour qu'Il puisse m'aider à me sortir du pétrin et mettre ma vie à Sa disposition, afin que Son autorité puisse transcender le combat pour le pouvoir qui se livre dans mon pays. »

Sortir du pétrin, Alec Smith en avait certes besoin : il avait dû abandonner la drogue, retrouver sa place dans sa famille, se réconcilier avec son père, alors premier ministre de son pays. Mais le sens de destinée que trouva Alec lui a fait jouer un rôle important à une heure cruciale car il s'est trouvé être un lien entre deux communautés.

C'est dans la conscience que naissent les certitudes d'où jaillit le sens d'une destinée.

Que nous le voulions ou non, nous sommes tous des éducateurs. Chacun de nos gestes, chacune de nos paroles influencent ceux qui nous entourent. Aucun être humain ne peut se soustraire à cette réalité de la présence des autres. Même celui qui se retire du monde — vocation religieuse, île déserte ou suicide — a, par ce geste même, un effet d'exemple sur d'autres hommes, pour le meilleur ou pour le pire.

A chacun de se demander quelle trace il imprime dans la vie de ceux qu'il côtoie, quelles valeurs il leur transmet, quelle destinée il leur propose. Si tout être humain a besoin de témoins, il est aussi témoin pour les autres, à la fois éducateur et éduqué.

Toute vie est appelée à laisser un sillage. C'est plus qu'une profession.

De toutes croyances

Beaucoup d'observateurs se demandent sur quel terrain se retrouvent les gens qui se réclament de l'esprit du Réarmement moral.

Constatant la variété des confessions, des croyances et incroyances prévalant dans un tel rassemblement, ils craignent que chacun, laissant s'appauvrir son héritage propre, ne se réclame que d'un vague dénominateur commun capable de rallier tout le monde. Cette attitude conduirait à l'indifférentisme. Or, l'expérience dément ces craintes.

Retenant l'accent mis sur le caractère absolu des principes moraux, d'autres ont dénoncé le danger d'un moralisme qui ne pouvait que déboucher dans le vide. Pourtant, beaucoup d'athées ont trouvé par ce chemin une foi religieuse.

Les objectifs de transformation sociale que poursuivent ces gens ne procèdent-ils pas d'une confusion des domaines idéologiques et religieux? se demandent d'autres. Le religieux risque de se dissoudre dans l'idéologique. Ce n'est pourtant pas ce que ressent quiconque a participé à l'une des rencontres organisées à Caux.

Toutes ces questions, nous nous les sommes posées. Nous avons parfois été tentés de répondre de façon tranchée à l'une ou à l'autre.

Mais il nous apparaît aujourd'hui que l'on ne saurait le faire en se plaçant dans une perspective purement statique, car il s'agit d'une dynamique. L'instantané d'un athlète en pleine évolution nous donne une bien pauvre image de son mouvement.

Ainsi, parmi ceux qui viennent à Caux se trouvent des agnostiques qui, dans une ambiance de respect des convictions de chacun, s'y sentent à leur aise. Ils n'entrent pas dans une institution — dans laquelle on *est* — mais dans une dynamique de renouvellement intérieur — grâce à laquelle on *devient*. Il n'est donc pas nécessairement vrai que toute personne qui est agnostique au départ le demeurera toujours, car cette dynamique entraîne souvent les gens là où ils n'auraient jamais pensé aller.

Ce qui compte, c'est que chacun accepte d'avancer à mesure qu'une lumière intérieure lui éclaire le chemin.

Lester Dennison travaille comme maçon à Conventry. Enfant illégitime, élevé sans foi religieuse, il avait trouvé dans le marxisme un programme de combat correspondant à ses aspirations. Il était devenu militant syndical. Un jour, un camarade venu lui rendre visite lui fait remarquer que, pendant qu'il lutte pour unir la classe ouvrière, il laisse régner la plus grande discorde dans son foyer. « Ce fut comme un coup de poing entre les deux yeux », dit-il dans son langage imagé. En se réconciliant avec son fils et sa femme, il entre dans une dynamique de changement. Celle-ci l'entraînera au-delà du marxisme. Un dimanche matin, il entre dans une église. « Dieu, dit-il, je suis dans Ta maison, alors donne-

moi une preuve. » Sur ce, le pasteur anglican responsable de l'église s'approche : « Qu'est-ce qui ne va pas ? — J'essaie de voir si Dieu est là. — Allons prier », dit le pasteur.

Ce jour-là, Dennison commença à découvrir la foi qui l'anime aujourd'hui. Il est *devenu* une de ces personnalités qui, tant parmi les syndicalistes que parmi les patrons, ont su, par leur stature morale, s'élever au-dessus du champ de bataille social en Angleterre.

Soubert Son, bouddhiste cambodgien, a été élevé par les jésuites. « Je rejetais en bloc tout ce que j'avais appris du christianisme, non pas parce qu'il s'agissait du christianisme mais parce que j'assimilais cette religion à la culture occidentale. » Le fossé entre les deux traditions lui paraissait impossible à combler. « Pour un bouddhiste, c'est par notre démarche personnelle dans la voie qu'a montrée Bouddha que chaque homme doit se sauver lui-même. Pour un chrétien, c'est la foi qui le sauve. »

Déchiré entre une tradition ancestrale bouddhique et une culture judéo-chrétienne, Soubert Son se rend au centre du Réarmement moral de Panchgani, en Inde. Des hommes de toutes croyances sont là, chacun avançant selon la dynamique qui lui est propre. « La première démarche prônée par le Réarmement moral est un changement moral, une guérison, un constat d'échec de notre nature première. » Soubert accepte d'entrer dans ce processus.

« Au terme de cette démarche morale, la question de croire ou de ne pas croire en Dieu n'a plus le même sens pour moi. En fait la question que je me posai était de savoir si je voulais ou non expérimenter la vie spirituelle qui mène à la connaissance de Dieu. » Et il continue : « Ma haine de tout apport occidental que je considérais comme du colonialisme culturel était tombée.

Il s'agissait, en réalité, de rectifier ma conscience personnelle et non de me cantonner dans une attitude de critique et de haine... J'avais franchi le cap... Toute contradiction était résorbée. »

Et Soubert, avec sa sagesse orientale, ajoute : « Les chrétiens ont donné un nom à Dieu; chacun au plus profond de son cœur lui donne un nom particulier..., le sectarisme et le fanatisme consistent à croire que le nom que nous lui attribuons est le meilleur. »

Un pédiatre indien, de religion hindoue, racontait récemment à Caux qu'il avait été aidé dans son développement spirituel par un ami chrétien. Celui-ci, connaissant l'enseignement du Mahatma Gandhi, lui avait un jour demandé : « Quel livre saint lis-tu régulièrement? » Il lui avait offert un exemplaire du *Dhyan-gîtâ*.

Ce livre conduisit le médecin à se procurer le *Bhagavad-gîtâ*. « Cette lecture m'inspira à tel point, que j'éprouvai la curiosité de lire la Bible. Je demandai à une sœur catholique de m'en procurer un exemplaire avec commentaire. C'est ce livre qui m'a rapproché du Christ. Maintenant, le matin, je lis et la Bible et le Gîtâ. »

Le pédiatre ajoute : « Dieu m'a appris à traiter chacun des enfants qui viennent à l'hôpital comme s'il était mon enfant. » Il nous confie : « Si ce jeune chrétien m'avait aussitôt donné une Bible, j'aurais vivement réagi. Mais il semble que la main divine le guidait. »

Nous avons un dialogue avec un professeur musulman sur notre attitude à l'égard de nos convictions religieuses. « Le Réarmement moral nous permet de travailler ensemble sur la base de notre plus haut dénominateur commun, nous dit-il. Mais nous ne devons pas oublier que les principes que nous partageons sont issus

d'un ensemble plus élargi d'enseignements, variables en nombre et en degré d'importance d'une religion à l'autre. Devenir conscient des objectifs et des principes que l'on a en commun, vouloir faire de ceux-ci les fondations d'une action conjointe, ne se fait pas — et ne peut se faire — au prix de l'abandon de sa propre religion. Si nous soulignons certains enseignements communs à l'Islam et aux autres religions, nous n'abandonnons pas, ni n'oublions, le reste de l'enseignement de l'Islam. »

Il nous cite en arabe, puis nous traduit ensuite : « Bonne œuvre et mauvaise œuvre ne seront pas égales. Repousse celle-ci par ce qui est meilleur. Alors celui dont te sépare une inimitié sera comme un proche empli de ferveur » (Coran 33-XLI).

Il sent, comme nous le sentons nous-mêmes, que le croyant ne peut transiger avec le caractère indivisible de sa croyance et que, par suite, lui et nous, nous trouvons dans des positions religieuses humainement irréciliables. Mais la démarche commune que nous pouvons faire ensemble est dans ce « repousse le mal ». Alors, nous nous retrouverons comme des « proches emplis de ferveur ».

Le professeur précise : « Si, par désir de plaire aux membres d'un groupe, certains étaient conduits à ne pas affirmer leurs croyances les sachant différentes de celles qui prévalent, ils perdraient la plupart de ce qu'ils ont à offrir. Notre coopération doit au contraire être franche au bénéfice de nos pratiques et caractéristiques religieuses propres. »

C'est dans cet esprit-là que, depuis tant d'années, musulmans et chrétiens ont travaillé ensemble, se faisant part les uns les autres de leurs découvertes spirituelles réciproques. « La sagesse est comme la propriété égarée du croyant. Là où il la trouve, il l'adopte », nous dit notre ami en citant le Prophète.

Ce que ces hommes et ces femmes ont en commun, ce n'est pas qu'ils sont sur un même terrain, c'est qu'ils sont en route ensemble, poussés par un même souffle, dans la même direction.

Si les chrétiens mettent un nom au souffle, désignant d'un mot quel est le point ultime du chemin, les autres avancent dans la tradition qui leur est propre. Maurice Mercier — le syndicaliste français du textile dont nous avons parlé — qui ne s'affirmait pas croyant, utilisait l'expression *convergence*, convergence de tous ces chemins.

Frank Buchman, bien que pasteur luthérien, ne fut jamais porté à créer une organisation confessionnelle ou interconfessionnelle. Ce qui comptait pour lui n'était pas la statique d'un rassemblement, mais la dynamique d'un courant, d'un cheminement — nous ne pouvons pas dire *mouvement* car ce mot a perdu tout sens dynamique. Pour lui, un homme qui avance sur le chemin de Dieu peut aider un autre homme à avancer sur le chemin que lui ont tracé sa propre culture et sa tradition. Buchman avait une vision de la pluralité des chemins qui le rendait respectueux de l'héritage de chacun.

Si les hommes ne partagent pas le même *être*, ils peuvent avoir le même *devenir*.

Tout au cours de sa vie, Buchman se trouva ainsi dans ce grand courant moderne qui a permis à des hommes de foi différente de s'enrichir mutuellement.

Il aimait à parler de son ancêtre Théodore Bibliander qui avait choqué l'Académie de Zurich en proposant au xvr^e siècle la première traduction latine du Coran. On a écrit que Buchman hérita de cet esprit. Il est un fait qu'il sut très tôt s'intéresser aux âmes qui se trouvaient en dehors du cercle de son Église luthérienne.

En 1915, en Inde et en Chine, il ressentit la vanité de la compétition entre les diverses dénominations chré-

tiennes face aux immenses besoins de ces nations-conti-nents.

Vers 1930, l'action qu'il mène dans les pays scandinaves le met en contact avec le primat de Suède, l'archevêque luthérien Nathan Söderblom, l'un des principaux initiateurs du mouvement œcuménique. Celui-ci trouve dans cette action le témoignage pratique correspondant à sa recherche, comme il l'écrit à Buchman dans une lettre :

« Le travail pour lequel Dieu vous a choisi ne peut être trop hautement apprécié. Que serait cette unité entre chrétiens reposant sur des arrangements et des organisations? J'ai senti depuis le début de notre recherche moderne de l'unité en 1914 combien il était nécessaire de ne jamais construire seulement sur des arrangements humains et sur une communauté de pensée et de plans. Il doit y avoir, comme vous l'écrivez et le montrez par vos actes, une unité plus fondamentale.

« Nous avons besoin d'un renouvellement individuel et de l'approfondissement de notre unité chrétienne au plus haut degré. Sans cette parfaite sincérité qui est créée par la présence de Dieu, aucune unité réelle n'est possible, au-dessus des orgueils humains, des sensibilités, des faiblesses. Est vôtre la seule préoccupation qui compte en religion et dans la vie : que l'absolu du Christ règne dans nos cœurs, dans nos paroles, dans nos actions. »

Ces lignes datent de près de cinquante ans.

Quand Frank Buchman arrive en Europe en 1946, son action rayonne à partir de Caux, placé à la frontière du canton protestant de Vaud et des cantons catholiques de Fribourg et du Valais, c'est-à-dire à la frontière de l'Europe protestante du Nord et de l'Europe catholique du Sud.

M^{gr} François Charrière, alors évêque de Fribourg,

l'invite à venir assister à Rome, le 15 mai 1947, à la canonisation du saint suisse, Nicolas de Flue. C'est le début d'une série de séjours qui le ramènera presque chaque année à Rome ou en Italie.

Si Buchman se heurte à beaucoup d'incompréhension de la part de ceux qui ont une vue statique des vieilles cloisons confessionnelles, il trouve de nombreux hommes d'Église, en marche comme lui, qui veulent entraîner l'humanité dans un grand courant. En janvier 1956, l'archevêque de Milan, futur Paul VI, le reçoit avec chaleur dans sa cathédrale.

Buchman mourra en 1961 avant d'avoir vu ce courant déboucher, grâce à Jean XXIII, sur l'ouverture que nous connaissons aujourd'hui.

Il n'est pas surprenant, par suite, que les hommes rassemblés et formés par Buchman aient été amenés à jouer un rôle particulier dans des pays où cohabitaient de larges communautés de religions différentes et où aucune ne peut prétendre résoudre seule les problèmes nationaux.

Caux fut, par exemple, l'endroit où les représentants des pays musulmans d'Afrique du Nord se retrouvèrent avec des Français. Ces hommes cherchaient, en se référant à l'autorité de Dieu, à sortir leurs nations des conflits dans lesquels elles entraient. Cette recherche a débouché, de façon fort positive parfois, sur le plan politique.

Au Soudan, une réconciliation s'est faite entre le Nord musulman et le Sud chrétien et animiste. Certains des hommes que nous avons connus aux assemblées du Réarmement moral ont joué un rôle décisif pour détendre cette situation. « Nous sommes tous fils de Dieu », disait Buchman à la première délégation soudanaise venue jusqu'aux États-Unis le saluer.

Au Vietnam, bouddhistes et chrétiens se retrouvaient pour faire silence, pour écouter cette voix intérieure qu'ils appelaient d'un nom différent, pour prier et pour réfléchir à ce qu'ils étaient appelés à faire pour leur pays.

L'Inde, pays de religions multiples, a besoin de trouver une façon de réunir ses enfants. A Panchgani, centre du Réarmement moral, l'hindouiste qui habite là avec sa famille, le baptiste du Nord-Est, le journaliste parsi, l'archevêque catholique venu en visite, peuvent se sentir en entière communion au service de leur pays sous le regard de Dieu.

Les moyens modernes de communication ont rassemblé le monde en une grande communauté. Ils nous contraignent ainsi à sortir de nos ghettos religieux pour trouver le vocabulaire, les attitudes, les comportements qui vont permettre à tous les hommes de s'unir dans un combat spirituel commun. Le mérite de Buchman a été d'avoir senti ce besoin avant que les événements ne l'aient imposé à la réflexion de notre génération.

Ayant vécu depuis trente ans dans une ambiance de profonde fraternité entre gens de confessions différentes, les deux auteurs de cet ouvrage, l'un catholique, l'autre protestant, aimeraient ajouter ici une humble réflexion.

Ce qui nous a unis, nous et tous ceux avec lesquels nous avons œuvré, n'a jamais été ce que nous étions. Nous avons constaté nos divergences, abandonné certains préjugés, appris à nous respecter. Mais rien de cela ne nous aurait soudés.

Ce qui nous a unis, c'est que nous avons accepté les uns et les autres d'entrer dans une voie de renouvellement intérieur, qui nous a contraints chacun à approfondir notre foi, à puiser dans les ressources que nos

confessions religieuses respectives mettaient à notre disposition.

Ce qui nous a unis, c'est de nous être laissés agrandir, dilater par la dimension de l'Amour de Dieu pour l'humanité.

Riches de pauvreté

La pauvreté des moyens dont on dispose peut facilement être source de découragement.

Mais qu'est-ce au juste que la pauvreté?

Le monde matérialiste a engendré une bien étrange attitude à son sujet. Il en réduit d'abord le sens. On ne considère plus que la pauvreté matérielle. On raisonne en termes de niveau de vie, de revenu annuel *per capita* et autres statistiques, énoncées dans une des monnaies occidentales par les économistes.

Pour notre part, nous avons été frappés, en circulant en Inde, par la richesse de chaleur humaine qui se dégage du contact de la rue et, en contrepoint, par l'immense indigence que révèle la foule en manteaux de fourrure d'un cocktail parisien. Le monde matérialiste est devenu incapable de ressentir sa propre pauvreté.

Mais, si l'on réfléchit davantage, on remarquera que pour l'Occidental, la pauvreté est à la fois un mal et un idéal.

Un mal, auquel il convient de s'attaquer comme au cancer ou à la bilharziose. Il faut soulager ceux qu'il accable et les remèdes proposés sont immédiatement

d'ordre matérialiste : mobiliser des fonds, créer des organisations, modifier des lois économiques. Tout cela est utile, certes, mais procède d'une vue partiellement aveugle, aveugle à la pauvreté, d'une autre nature, qu'engendrent ces moyens.

La pauvreté apparaît d'autre part comme un idéal. On admire, comme une perfection inaccessible pour soi, les moines, missionnaires ou autres apôtres de tous ordres, qui ont choisi de vivre pauvres. Mais, au nom du « bon sens », on a délibérément renoncé à les suivre.

Pourtant, il existe une richesse de la vie qui est le privilège de ceux qui ont choisi de vivre pauvres, comme il existe une grande pauvreté qui est le lot des riches. Essayons de comprendre l'œuvre de Dieu à travers l'histoire. Voyons quels pauvres moyens Il a utilisés face à de puissantes forces encombrées de richesses. Contemplons le frêle enfant de Bethléem, couché dans une mangeoire, qui bouleversera l'histoire de l'humanité.

Évoquons deux figures du premier siècle, un prisonnier arrivant à Rome qui finira décapité et le puissant empereur auprès duquel il s'est pourvu en appel. Repensons à la démarche des rois catholiques et des papes réunissant des armées immenses pour affronter l'Islam et à celle du *poverello* d'Assise allant seul parler à Saladin. Plus près de nous, voyons l'immense portion du produit national brut de l'Union soviétique consacrée à assurer la sécurité des réalisations socialistes et, d'autre part, la conviction solitaire de quelques hommes qui ébranle ce régime.

Dans cette confrontation permanente de l'histoire, les riches et les puissants sont toujours aveugles aux forces pauvres, parce qu'ils ne peuvent pas imaginer qu'il y ait une richesse et une puissance d'un autre ordre

que les leurs. C'est là une autre dialectique de l'histoire, assez différente de celle analysée par Karl Marx.

Il y a une façon aventureuse et révolutionnaire d'aborder toute entreprise : « Quand Dieu dirige, Il pourvoit. »

Il est arrivé à chacun de nous deux de se trouver seul dans un pays lointain, sans argent, sans savoir où loger, se demandant de quoi serait fait le jour suivant. Mais... Dieu est providence, et Il l'est de façon éminemment pratique.

Nous avons dû apprendre à vivre « par la foi et la prière », à ne pas être paralysés par notre indigence ou par notre ignorance des gens et des situations.

Au moment où se réunissait à Paris la conférence dite « Nord-Sud », entre neuf nations ou groupes de nations industrialisées et dix-huit pays en développement, deux jeunes Françaises, fortes de leur foi et de leur candeur, écrivent à chacun des ministres; elles leur disent l'espoir que les jeunes placent dans cette conférence parce qu'ils sentent le besoin de plus de justice entre nations riches et nations pauvres. Un des co-présidents de la conférence les fait venir pour écouter la conviction qui les anime et les présente à son cabinet. Elles rencontrent d'autres délégués... Dieu peut donner à chacun une autorité qui prime celle dont est investi par choix humain tout homme, si puissant soit-il.

Un jour de Pâques, il y a quelques années, nous prenions notre repas familial avec un ami des Philippines qui était de passage. Ce respectable visiteur — il avait été secrétaire à l'Agriculture dans le gouvernement du président Magsaysay — se trouvant loin de sa famille en ce jour de fête, nous lui faisons part de quelques pensées que cette circonstance nous avait inspirées. Nous ayant écouté et remercié, il se tourne vers Christine, Cana-

dienne de dix-sept ans qui aidait à la vie familiale en s'occupant des enfants : « Et vous, Mademoiselle, auriez-vous aussi quelque chose à dire ? »

Christine rougit un peu, hésite, puis avec une voix assurée dit avec simplicité : « A vous regarder, Monsieur, il me semble que vous êtes un homme impatient. »

Notre visiteur rougit à son tour, hésite lui aussi, puis dit : « Vous êtes la première personne qui ait le courage de me le dire. »

Cinq ans plus tard, nous déjeunions à Vevey en Suisse avec ce même Philippin. Nous ne l'avions pas revu depuis. « Qu'est devenue la jeune Christine ? nous demanda-t-il. Je n'ai jamais oublié ce qu'elle m'a dit. C'est vrai que je suis un homme impatient. »

Christine avait trouvé en elle l'autorité de parler à un homme qui aurait pu être son grand-père. Nous avons demandé à celui-ci l'autorisation de rapporter cette anecdote : « Mettez-y aussi mon nom si vous le voulez », répondit-il.

Beaucoup de gens se sentent impuissants devant la gigantesque mécanique de la société moderne. Et pourtant, Dieu met entre nos mains des armes apparemment pauvres qui se révèlent capables de percer les blindages les plus épais.

Une arme simple est le silence. Frank Buchman nous a appris à consacrer chaque jour assez de temps pour nous mettre en face de Dieu et lui demander Ses lumières. C'est une règle de discipline simple, qu'il faut avoir pratiquée pour en sentir la valeur.

Si nous croyons qu'il y a dans notre conscience un maître, disons à ce maître aussi résolument, aussi précisément que nous le dirions à un homme placé en face de nous : Parle-moi, j'écoute.

Demandons à ce maître ce qu'il a à nous dire. Ne l'enfermons pas dans un dilemme : tournerai-je à droite, tournerai-je à gauche. Il veut peut-être que nous allions tout droit; il veut peut-être nous parler de tout autre chose.

Si ce maître se tait, cherchons quel est le mur qui nous sépare de lui : ce péché que nous aimons et que nous appelons d'un nom rassurant. Il nous faut choisir entre notre maître et ce péché.

Nous avons constaté que, par l'habitude, notre recueillement matinal glisse insensiblement, si nous n'y prenons pas garde, vers la méditation intellectuelle ou la mise au point de notre programme journalier. Un mystique musulman d'Alexandrie disait : « Qui est négligent se réveille le matin en considérant ce qu'il va faire; qui est sage, en considérant ce que Dieu va faire par lui. » Nous avons vu de nombreux hommes religieux, habitués à la méditation, devoir eux aussi reprendre la décision de se placer dans cette attitude d'écoute.

Mais ce qui est plus important encore c'est que cette discipline vous convainc de la simplicité avec laquelle cette voix peut se faire entendre dans le cœur de tous les hommes que l'on rencontre, quels qu'ils soient.

On peut inviter, le plus naturellement du monde, son interlocuteur à se taire avec soi et à laisser cette voix intérieure monter en lui. Un dominicain qui s'était trouvé ainsi invité à faire silence par deux laïcs avec lesquels il déjeunait, nous écrivait quelques jours plus tard : « La proposition de ces deux hommes m'a fait un choc. Je me suis rendu compte que moi, homme de religion, je n'avais jamais eu le courage de proposer cela à mes visiteurs. »

Le journaliste suisse Karl Wick a écrit à la mort de Buchman en 1961 (dans *Vaterland*, 9 août 1961) : « Le

silence du recueillement intérieur, Frank Buchman l'a fait passer des cloîtres au cabinet du ministre, au bureau de l'industriel, à l'atelier du travailleur. »

Que de fois n'avons-nous pas été le témoin de l'extraordinaire revirement de situation que peuvent provoquer quelques minutes de silence chez un homme peu habitué à se trouver seul en face de sa conscience ! Nous nous voyons ainsi en silence dans le bureau d'un banquier suisse, dans le salon d'un ambassadeur communiste, dans le living-room d'un docker de Montréal...

Un vieux syndicaliste donnait ce conseil à un groupe de ses collègues : « Si vous luttez pour la justice, vous savez qu'il y a dans votre interlocuteur une voix qui lutte aussi pour la justice. Alors, donnez à cette voix sa chance de parler, elle fera un meilleur travail que vous. »

Faire silence en soi, laisser parler Celui qui sait, c'est avoir accès à une Sagesse autre que la sienne. Un ministre, assumant une lourde responsabilité dans l'économie de son pays, nous disait : « Ce que je trouve déconcertant, c'est que plus nous disposons d'experts, de moyens d'études, de machines d'informatique pour serrer de près les réalités économiques, plus nous constatons que celles-ci nous échappent. » Son désarroi reflète celui de beaucoup de gens. Il était un peu surpris et pensif quand, plus tard, nous lui avons fait part des pensées que sa situation nous avait inspirées : « Votre rôle n'est pas de devenir premier ministre. Mais vous pouvez, en prenant assez de temps pour la réflexion et la méditation, introduire une nouvelle dimension de sagesse dans le gouvernement. »

Faire silence, c'est découvrir que Celui qui sait au-dessus de nous peut éclairer notre intelligence pour nous livrer une parcelle de la face cachée des choses à laquelle nous n'avons pas accès ; ou, pourrions-nous dire aussi, pour nous permettre de nous élever vers

cette vue globale dont nous déplorons l'absence dans tant de décisions.

La mode est aujourd'hui dans les milieux universitaires à la « pluridisciplinarité ». Le silence, c'est une ouverture vers la sagesse du Maître du pluridisciplinaire.

« C'est le matin, avant toute distraction et tout commerce humain qu'il faut écouter Dieu. Écrivez pour mieux écouter le Verbe et pour conserver ses paroles », recommandait il y a un siècle l'oratorien français Alphonse Gratry. N'est-ce pas la première des disciplines dans notre bruyant xx^e siècle?

La deuxième arme que nous aimerions mentionner, c'est la force irrésistible de valeurs morales vécues jusqu'à l'absolu. Chacun a tendance à s'accommoder de « petits péchés »; on trouve que si, dans ses lignes fondamentales, sa vie est droite, les « petites bavures » de-ci de-là n'ont pas d'importance. C'est humain, mais on se prive d'une occasion que Dieu voulait donner. Car la « bavure » est l'écran qui masque aux autres la présence de Dieu dans ce que l'on fait.

Un jeune homme arrive en retard à l'usine où il travaille depuis peu; ce retard menace la réputation qu'il est en train de se créer. Il cherche une justification valable. Mais un moment de silence lui a rappelé : « Quoi qu'il advienne, sois honnête absolument. » Il doit s'arrêter une seconde dans la cour de l'usine pour rassembler son courage et aller dire à son contremaître : « Quand mon réveil a sonné ce matin, je l'ai arrêté et me suis rendormi. » Pas de commentaires. Mais plus tard, le contremaître revient et lui dit : « Depuis quinze ans que je suis ici, tu es le premier qui arrive en retard et me dit la vérité. » Il s'ensuivra ce soir-là une conversation qui sera décisive dans la vie de

ce contremaître. Cet homme autoritaire changera et son changement marquera la vie de l'usine.

Cette expérience est semblable à celle que chacun fait lorsqu'il a le courage d'aller jusqu'à l'absolu. « Dieu ne s'intéresse pas aux 95 pour cent que vous lui avez donnés, disait Buchman, mais aux cinq derniers pour cent que vous avez gardés. »

Buchman proposait quatre critères de référence pour permettre à chacun de jauger sa vie : honnêteté absolue, pureté absolue, désintéressement absolu et amour absolu. Dans notre monde moderne ces *absolus*, quand ils sont acceptés, tranchent dans le vif.

Un ami commerçant est intarissable quand il commence à décrire les remous que sa décision d'être absolument honnête a provoqués au sein de la direction des impôts, parmi ses fournisseurs, ses clients et ses avocats. Un vrai pavé dans la mare!

Mais chacun dispose d'autres armes : ses manquements à ces absolus. La dialectique de Dieu est étonnante, car elle permet de retourner les défaites en victoires. Dans la vie d'un ménage, les excuses faites de l'un à l'autre pour les heurts de la vie quotidienne se révèlent un ciment qui unit, tout comme les gestes d'affection et d'amour.

Accompagnant un jour un homme d'État dans les couloirs du centre de Caux, nous voyons un enseignant arabe l'aborder : « Je vous ai haï », lui dit-il et il expose les décisions de l'homme d'État qui ont causé sa haine. Puis il ajoute : « J'ai appris ici à ne pas haïr et je vous en demande pardon. » Une longue conversation s'engage entre les deux hommes debout dans ce couloir puis ils se séparent d'une chaleureuse poignée de main. L'homme d'État se tourne alors vers celui qui l'accompagnait : « Cet homme n'avait rien qui l'obli-

geât à faire cette démarche vis-à-vis de moi, et pourtant il l'a faite. Il m'a donné une leçon. » L'homme d'État était le président Robert Schuman.

Excuses, pardons, reconnaissances de ses propres erreurs représentent aujourd'hui une dynamique dont l'efficacité se vérifie aussi bien dans la vie de famille que dans celle de l'usine ou du bureau, aussi bien dans la vie politique que dans les relations internationales. Ce que l'on peut découvrir, dans ce domaine, entre père et fils, entre mari et femme, est valable aussi pour les chefs d'entreprise et pour les hommes d'État dans la gestion de leurs affaires.

Le ministre des Affaires étrangères du Luxembourg, Josef Bech, ayant à recevoir son vieil ami Konrad Adenauer, venu en visite officielle au Grand-Duché, fut surpris de voir le chancelier commencer par lui présenter au nom du peuple allemand des excuses pour le comportement des nazis envers le peuple luxembourgeois. « La démarche d'Adenauer, nous confiait Bech, m'a d'autant plus ému qu'il n'y avait aucun témoin et que je connaissais assez sa vie passée pour savoir à quel point il avait été personnellement la victime du régime nazi. »

Chaque fois que nous avons pu établir avec des Chinois une relation de confiance, nous avons découvert en eux, vifs comme s'ils dataient de la veille, les ressentiments provoqués par le comportement scandaleux de l'Expédition internationale de 1900. Ce vieux peuple a longue mémoire. Quels seront les hommes d'État d'Europe orientale ou occidentale qui, reconnaissant les fautes de leurs prédécesseurs, auront le courage d'en demander pardon ? A cette question, comme à beaucoup d'autres, il faudra que quelqu'un réponde. La paix du monde peut dépendre d'un simple geste chrétien.

Dans sa dimension la plus traditionnelle, la pauvreté de Dieu s'exprime par la façon dont nous gérons ce qu'Il nous a confié, en particulier l'argent dont nous disposons ou... dont nous manquons.

La sexualité, le pouvoir et l'argent sont les ressorts secrets de beaucoup d'actes. Ils sont une part de la propriété collective que Dieu a confiée à tout homme. Chacun peut en disposer à son usage égoïste au détriment de la collectivité; mais s'il le fait, il se corrompt à cet usage. Chacun peut les placer sous l'autorité de Dieu pour participer à l'élévation du monde.

Les trois vœux traditionnels de certains ordres religieux sont l'expression d'un abandon particulier dans ces domaines. Chacun a besoin de trouver le mode de vie correspondant à son état, afin de permettre à l'autorité de Dieu de pénétrer ces secteurs-là de sa vie.

Être comptable devant Dieu de ce que l'on a, apporte une vie aventureuse, c'est du moins l'expérience qu'ont faite autour de nous jeunes et pères de famille, directeurs d'entreprise et responsables d'importantes organisations. Il leur a fallu parfois une extrême prudence pour être certains de gérer au mieux ce dont ils avaient la charge et, à d'autres moments, une folle audace pour s'en remettre à la Providence afin qu'elle assure la suite de ce qu'ils entreprenaient.

Ils ont appris, par exemple, à traiter avec la même parcimonie et la même générosité les plus petites et les plus grosses sommes d'argent. Avec parcimonie, car il n'y a pas de seuil en dessous duquel Dieu n'ait plus Son droit de regard dans leurs affaires. Avec générosité, car il leur faut bien traiter les autres avec la même générosité que Dieu use envers eux-mêmes.

Buchman fut un maître pour apprendre cela à son entourage. Un jeune homme venait de le rejoindre pour quarante-huit heures dans une ville d'Italie.

Buchman s'enquiert de ce qu'il a en poche. « A peu près rien. — J'ai eu la pensée de partager avec toi l'argent que j'ai reçu aujourd'hui. » Buchman appelle son collaborateur qui lui servait de secrétaire et demande combien d'argent a apporté le courrier. Celui-ci va chercher une pile d'enveloppes et commence à énumérer les correspondants éparpillés de par le monde, qui envoyaient un don, celui-ci cinq francs suisses, celui-là deux cents dollars. Buchman qui n'avait pas encore pris connaissance de sa correspondance demande alors le montant de toutes ces sommes dans une monnaie commune. Le total était assez important. Buchman se tourne vers son jeune interlocuteur : « Tu vas être riche ! » Et, sans remettre à plus tard, il signe un chèque du montant de la moitié du total.

De fait, le jeune homme se trouvait riche, plus riche qu'il n'avait jamais été. Toutes les vitrines des magasins, jusqu'alors pleines d'objets inaccessibles, devenaient tout à coup remplies d'acquisitions possibles. Une demi-douzaine de mouchoirs — que l'absence de rhume rendait parfaitement inutile — fut le premier achat. Mais ces six mouchoirs déclenchèrent une longue réflexion intérieure sur le pouvoir corrupteur de l'argent, sur la société de consommation, sur la façon de gérer ce que l'on a. Cinq semaines plus tard, Buchman entreprenait de faire tourner un film et commença à rassembler de grosses sommes en faisant appel à la générosité de nombreux donateurs. Le montant du chèque lui revint alors, déduction faite du prix de six mouchoirs.

Comme les mouchoirs n'avaient à peu près pas servi, vingt ans plus tard ils étaient encore là pour rappeler leur leçon. A cet égard, leur acquisition se révéla malgré tout un investissement utile.

Une jeune femme qui est allée servir dans de lointains

pays écrit : « A chaque tube de dentifrice que je dois acheter, à chaque voyage que je dois entreprendre correspond la générosité d'une personne (ou de cent vingt, comme pour mon voyage en Afrique). Pour ces gens, me venir en aide est un engagement personnel de leur volonté, leurs possessions, leur âme et leur cœur. Puis-je les priver de cet engagement en ne vivant pas dans la foi? »

Une vaste action internationale, l'entretien de nombreux centres, la publication de livres, le montage de spectacles, le financement de grands déplacements intercontinentaux ont reposé et continuent de reposer sur cette foi inébranlable dans la Providence. Sujet de mystère pour ceux qui refusent de faire l'expérience de Sa générosité, la Providence demeure la seule source de vraie et authentique sécurité, la seule valeur sûre, diraient les boursiers.

Quand un intouchable d'Inde a décidé de s'arrêter de fumer, il a vu le niveau de vie de sa famille augmenter de trente pour cent. C'est par solidarité pour des hommes comme lui que nous ne fumons ni l'un ni l'autre. Il y a ainsi tant de choses dont la pauvreté de Dieu nous débarrasse et par suite nous enrichit.

Nous avons évoqué ainsi quelques-unes des choses simples que nous avons apprises et qui sont à la portée de tout homme. Nous aurions pu en mentionner d'autres. Comme, par exemple, la prière et le recueillement qui sont devenus des actes simples, parfois collectifs, qui ont leur place aussi bien à la cuisine que dans les coulisses d'un théâtre, avant une réunion qu'au terme d'une rencontre amicale. Nous avons dû aussi apprendre à ne rien faire, à rester comme un balai pendu derrière la porte, heureux d'attendre que quelqu'un ait besoin de lui pour balayer.

Réflexion et action

Beaucoup de chrétiens — clercs ou laïcs — cherchent en vain un équilibre entre leur vie spirituelle et leur vie active. Ils cèdent à la tentation de l'action — politique, syndicale, sociale ou autre — et laissent leur vie spirituelle suivre comme elle peut. Ou bien, ils cèdent à la tentation d'une recherche spirituelle, qui ne tarde pas à être totalement coupée des responsabilités qu'ils ont à assumer.

Dans le premier cas, leur vie spirituelle court le risque de dépérir au contact d'autres hommes d'action qui n'ont pas les mêmes préoccupations qu'eux. Dans le deuxième cas, ils corroborent le préjugé de tous ceux qui considèrent les chrétiens comme incapables d'agir pour transformer la société.

« Dans le monde » ou « hors du monde » semble le dilemme.

Frank Buchman fut à la fois un homme d'action et un homme de prière, un homme qui remuait les foules et un homme de silence, un homme profondément impliqué dans les grands problèmes de son époque et un homme détaché qui savait laisser agir les autres.

L'héritage dense d'expérience qu'il nous a légué a certainement marqué chacun de nous. Il avait son génie pour faire passer certaines vérités, que ses erreurs lui avaient sans doute enseignées.

Nous avons appris ainsi à nous méfier de l'action en tant que telle. Entreprise en réponse à un appel ressenti, elle peut en effet se substituer à cet appel et devenir le terrain de culture de notre moi. Un flou s'établit. Nous ne savons plus très bien si le domaine où nous travaillons appartient encore au Père ou si, par le jeu de l'habitude, il n'est pas devenu notre propriété.

Un ami avait un jardinier pour cultiver le potager de sa villa; il avait autorisé ce dernier à emporter les légumes qu'il ne consommait pas. Mais petit à petit le jardinier en était venu à lui dire candidement : « Vous pouvez prendre ces salades, car je n'en ai pas besoin ! » Il avait pour le moins inversé les rôles.

Nous nous surprenons souvent en train d'agir comme ce jardinier. Dieu nous confie une mission. Nous nous l'approprions et nous demandons à Dieu, avec beaucoup de sincérité du reste, de nous aider à accomplir *notre* mission.

Notre ami riait avec indulgence de son jardinier en nous racontant son histoire. Dieu doit faire de même envers nous !

Il faut être d'autant plus sensible à ces réalités que l'action dans laquelle on est lancé a plus d'ampleur.

Certains indices peuvent nous faire dresser l'oreille. Prenons-nous ombrage ou nous réjouissons-nous de toute personne qui réussit mieux que nous dans le secteur où nous voudrions exceller ? Préférons-nous un petit domaine sur lequel nous pouvons régner comme un crapaud sur une marre, plutôt que de nous sentir comme un poisson perdu dans l'immensité de l'océan ?

Trouvons-nous plus aisé de travailler seul qu'avec d'autres? Une grande honnêteté sur les plus petits pincements de cœur empêche de laisser s'installer ce flou qui permet au domaine du Père de devenir insensiblement le nôtre.

Attachons-nous une vraie importance aux détails? Le patron considère que son rôle est de tracer les grandes lignes et ne se préoccupe pas des menus détails. Le serviteur sait qu'il sera jugé sur la façon dont les recoins sont propres. Comment sont les recoins dans notre action? Comment sont les recoins dans notre vie?

Des souliers non cirés, une chambre en désordre, du laisser-aller dans la correspondance, dans la discipline de prière et de méditation peuvent être comme des champignons sur une branche, les signes avant-coureurs d'une maladie qui pourrait amener tout l'arbre à se dessécher.

La sexualité offre quelques recoins où l'homme d'action laisse le plus négligemment s'accumuler la malpropreté. Il est de mode, même dans certains cercles religieux, de se montrer indulgent à l'égard du comportement des autres car cela autorise une certaine indulgence à l'égard de soi-même.

Cette attitude, apparemment libérale, semble se développer dès que l'on devient le centre de ce que l'on fait. Du moment que ces concessions à la sexualité, commence-t-on à penser, n'interfèrent pas avec l'action, elles sont des détails sans importance. Mais, en fait, l'autogratification qu'elles procurent détourne de la vraie gratification qu'apporterait le service des autres. Ne pas avoir le courage de vivre, de proposer et d'attendre des autres la vertu de pureté semble être une résignation bien pessimiste à la domination de l'égoïsme humain sur le monde.

Les jeunes qui sont confrontés avec une pureté exigeante semblent y trouver davantage la réponse à leurs préoccupations que dans les louvoiements de ceux qui espèrent les gagner en se montrant complices de leurs échecs.

Le mot *péché* a été refoulé par le monde contemporain dans le placard des sacristies. On hésite à l'en sortir craignant de passer aux yeux de certains pour désuet. Nous ne pouvons que souhaiter bonne chance à ces soi-disant modernistes.

L'action sans sens de péché tourne au plus stérile activisme. En apprenant à constamment se référer à des principes moraux absolus on se trouve toujours amené à se retourner vers Dieu pour trouver auprès de Lui et la force de surmonter les faiblesses de sa nature et le guide de ses pas.

Des gens de bonne volonté déplorent de ne pas être plus efficaces auprès de leur entourage. Le remède à notre inefficacité est souvent plus proche de nous que nous ne sommes prêts à l'admettre.

Nous voulons *faire*. Dieu nous invite à *être*. La vie nous enseigne, si nous sommes attentifs, l'inefficacité du *faire*. Nous pouvons nous donner une illusion de fertilité en remplissant notre journée d'activités et de contacts, alors qu'il y manque la seule activité importante : assez de temps pour le silence et la prière — alors qu'il y manque le seul contact important : celui avec notre Père. A l'opposé, nous pouvons nous reposer sur la seule efficacité d'*être* là où Dieu nous veut, comme Il nous veut.

Laissons raconter à Frank Buchman, telle que nous la trouvons dans son livre *Refaire le Monde*, l'expérience qui en 1908 marqua sa vie.

FRANK BUCHMAN

Ma première entreprise a été un foyer pour garçons travaillant dans un quartier industriel. Je voulais leur donner une nourriture suffisante et une ambiance saine... J'avais des difficultés avec mon comité. Ces messieurs ne comprenaient pas les problèmes d'alimentation et d'éducation. Nous nous sommes fâchés, et j'ai découvert alors que, tout comme ces enfants, je voulais en faire à ma tête...

Pour la première fois je me suis vu avec tout mon orgueil, mon égoïsme, ma faillite et mon péché. Mon *moi* était le centre de ma vie; si je voulais changer, il fallait que ce grand *moi* soit crucifié.

Les ressentiments que j'avais contre ces six hommes me sont apparus comme des stèles funéraires dressées dans mon cœur. Je demandai à Dieu de me changer; Il me dit de me réconcilier avec ces hommes. J'obéis et écrivis six lettres d'excuses.

Ce même jour, Dieu m'utilisa pour changer un autre homme. Je compris cette vérité : quand l'homme écoute, Dieu parle; quand l'homme obéit, Dieu agit; quand les hommes changent, les nations changent.

Un jeune prêtre, avant de quitter une des rencontres de Caux, disait : « Je vous dois des excuses à tous ici, en tant que représentants de l'humanité, comme j'en dois à Dieu, pour m'être détourné du chemin de l'écoute de Dieu. Je me suis laissé prendre par le désir, par la passion du savoir et ainsi j'ai presque cessé de demander à Dieu ce qu'Il voulait de moi. Ainsi, je me rends compte que, ces dernières années, j'ai été dirigé de l'extérieur et non pas de l'intérieur, que par suite j'ai été inefficace, incapable d'aider qui que ce fût à avancer sur le chemin de Dieu. »

Le journaliste indien, Rajmohan Gandhi, qui a bénéficié à la fois de la sagesse de Buchman et de celle de son grand-père le Mahatma Gandhi, disait : « Dieu travaille la plupart du temps sans nous, occasionnellement au travers de nous, très souvent malgré nous. »

Buchman était un organisateur remarquable. Il pouvait affréter des avions, déplacer deux cents personnes autour du globe, coordonner l'action d'hommes et de femmes travaillant dans de nombreux pays. Mais il nous répétait : « Si vous n'avez pas appris à dix hommes à faire mieux que vous ce que vous faites, vous n'avez rien fait. » Il avait en cela l'esprit des fondateurs d'ordre.

Un éminent ecclésiastique, après être venu à Caux, décida de tenter de créer une organisation qui ferait un travail similaire. Il érigea de vastes bâtiments dans la banlieue de Rome et y réunit une bonne centaine de prêtres et de religieux. Il pria Buchman de venir leur parler. Nous nous trouvions de passage à Rome quelques jours plus tard et Buchman nous dit : « J'ai accepté avec quelque hésitation l'invitation de ce père et j'ai parlé à tous ces gens respectables, beaucoup plus érudits que moi. Mais si ce père croit qu'il mettra ces hommes en mouvement de cette façon il va, me semble-t-il, au devant de désillusions. »

Buchman nous disait : « Pour guérir des yeux malades, rien ne sert d'asperger de collyre une foule du haut d'un premier étage. Il vaut mieux mettre une goutte dans un œil. »

Pour lui, l'action était toujours vue sous l'angle des hommes et des femmes qu'elle aiderait à gagner et à former. Le seul résultat qui l'intéressait était la foi qu'elle aurait fait grandir chez certaines personnes. Là

se mesurait ce que l'on avait réellement transmis, une fois dissipé tout ce qui avait été fait, une fois oublié tout ce qui avait été dit.

De fait, d'un bout à l'autre du monde, on rencontre aujourd'hui des gens qui ont été marqués par Buchman et qui constituent à peu près son unique héritage.

Buchman n'a pas laissé de successeur. Il s'était naturellement imposé par son autorité spirituelle au sein de son entourage. Mais n'ayant rien créé d'institutionnel, il n'avait rien à perpétuer.

Ceux qui continuent à se réclamer de lui ont dû apprendre à travailler ensemble.

C'est là un besoin qui est ressenti en maints endroits. La complexité des problèmes, la multiplicité des situations ne peuvent aujourd'hui passer par le cerveau d'un seul homme. A cause de cela, beaucoup essaient de réaliser un travail d'équipe, mais sont découragés par les frictions qu'il suscite.

Certains dirigeants communistes nous interrogent sur la façon dont les responsables du Réarmement moral, représentant tant de mentalités différentes, originaires de diverses races et nations, travaillent ensemble. C'est une source de surprise pour eux de découvrir que la coordination de multiples actions en divers pays repose, non pas sur une organisation hiérarchisée, mais uniquement sur les liens d'unité existant entre des hommes qui se sentent égaux. Le mode de fonctionnement des différents soviets et des diverses instances de leurs partis semble, si l'on en juge par leurs questions, ne pas leur fournir une entière satisfaction.

Certains dignitaires religieux nous posent les mêmes questions. La collégialité est en effet prônée par beaucoup bien qu'elle se révèle difficile.

Nous parlions de ce sujet avec un religieux. Trois points essentiels nous paraissaient résumer l'expérience

que nous avons retirée de la constante prise en commun de décisions parfois fort complexes.

D'abord, il ne peut y avoir collégialité que si chacun se sent responsable de l'ensemble et non pas d'un secteur. Ceci suppose que chacun soit conscient de l'autorité qui le domine, celle du Maître qui a seul la vue complète de l'ensemble. Il faut que la compétence sache s'effacer en chacun devant l'obéissance à cette autorité. Qui croit avoir lui-même la vue d'ensemble est un élément de discorde dans un groupe solidaire.

Ensuite, il est indispensable qu'il y ait une amitié véritable entre ceux qui appartiennent à ce groupe; ce n'est peut-être pas possible entre tous quand on est nombreux; mais il faut qu'il y ait assez de liens mutuels d'affection fraternelle entre personnes deux par deux, pour que nul ne se sente isolé et que chacun se sente entouré d'amis.

Enfin, il est fondamental que cette qualité d'amitié permette à chacun de corriger un camarade ou d'être corrigé par lui quand cela est nécessaire.

Quand nous rapportions ces réflexions à notre ami religieux à Rome, ce dernier nous interrompit à cette dernière remarque : « Les deux premiers points, je crois que nous nous efforçons de les remplir, dit-il. Quant au troisième, celui de la correction fraternelle, je suis personnellement trop poli avec mes collègues. »

Un autre religieux nous avouait : « Aujourd'hui, chez nous, plus personne n'ose corriger qui que ce soit. Le supérieur lui-même ne le fait que dans les cas extrêmes. »

Buchman nous disait souvent : « J'ai dû sans cesse risquer mes relations avec chacun de mes amis. » L'auteur de ces lignes en a souvent fait l'expérience. Le dernier échange qu'il eut avec Buchman fut une vive remise en place : « Hier, tu es venu me voir et tu m'as fait un rapport si plein du rôle que tu avais joué que je

n'en ai rien retenu d'autre. » Cette remarque était justifiée. Dix jours plus tard, Buchman mourait. Le souvenir de ce dernier échange reste vivant car c'était là le fruit normal de son amitié.

Les deux auteurs de cet ouvrage ont ponctué leur amitié, insuffisamment sans doute, de semblables corrections. C'est là que réside le plaisir de travailler ensemble.

Risquer ses relations veut dire parfois perdre l'amitié de certains pour avoir été franc avec eux. Tel est le prix à payer si l'on veut rester soi-même dans la ligne qui nous semble droite. Nous avons vu personnellement certains de ceux qui nous étaient proches s'éloigner et prendre un autre chemin que le nôtre. La grande fraternité des hommes qui s'étaient connus dans l'entourage de Buchman a connu des scissions, comme en connaissent toutes les œuvres humaines. La tentation est grande alors de penser que l'on est soi-même dans le bon chemin et que l'autre s'est égaré. C'est là un test de notre disponibilité à Dieu que notre attitude de charité dans ces circonstances. Chaque fois que nous avons jugé l'autre, les chemins ont été durablement divergents, les liens souvent impossibles à renouer. Quand nous avons accepté avec charité cette situation, y voyant une occasion de nous interroger sur les torts que nous avons eus, Dieu à notre grand étonnement, a souvent suscité lui-même le rapprochement.

Notre unité repose sur notre unité avec Dieu et non sur la nature des liens institutionnels que nous pouvons avoir créés entre nous.

Telle est notre expérience. Nous la présentons avec humilité, car qui oserait être assuré de savoir rester demain dans cette exigeante unité?

Auxiliaires de Dieu

Tout homme est invité à devenir un découvreur, à se lancer sur des voies inconnues pour tracer des itinéraires à l'usage des générations à venir.

Cependant, la peur de l'inconnu fait en général préférer les chemins confortables déjà expérimentés par les masses. On s'y sent en sécurité parce que tout le monde les emprunte. Les voies du conformisme ont toujours rassemblé les foules, elles n'ont jamais conduit l'humanité nulle part.

L'humanité progresse et avance dans la mesure où quelques hommes ont le courage d'ouvrir des voies nouvelles : celle de la non-violence pour Gandhi, celle de la télévision pour Marconi, celle du respect absolu de la vie chez les plus déshérités pour Mère Teresa.

Quand, perché dans une salle d'attente d'aéroport, on attend avec quelque quatre cent cinquante autres passagers l'autorisation de monter à bord d'un des jumbo-jet qui traversent l'Atlantique toutes les vingt minutes, on se dit qu'il n'y a plus d'aventure dans un tel voyage.

Et pourtant, il a fallu qu'un 3 août 1492, un Génois

s'embarque avec quelques compagnons sur trois caravelles pour tracer cet itinéraire. Ce premier voyage fut immédiatement suivi d'autres, chacun faisant progresser la découverte de ce que l'on allait appeler le « nouveau monde ». Avant que ne meure Colomb, quatorze ans après son premier voyage, deux cents navires avaient déjà fait la traversée. La voie d'aventure devenait un itinéraire communément emprunté.

Et malgré cela, combien a-t-il fallu d'exploits, de folles aventures, d'inventions pour en arriver en cinq siècles à la morne routine du jumbo-jet de masse!

Dans quels domaines les nouveaux Christophe Colomb que réclame notre époque devraient-ils se lancer?

Quand Dioclétien inaugura en 306 ses thermes grandioses, il pouvait avoir l'illusion d'avoir fait avancer l'art social qui s'épanouissait alors à Rome en de tels lieux. Pourtant ce faste de l'empire arrivait à sa fin et un siècle plus tard la mort s'installait sur les ruines de ce chef-d'œuvre. La vie, au contraire, naîtrait sur la tombe des quelque trente mille chrétiens utilisés comme esclaves pour la construction des thermes et que Dioclétien fit massacrer.

Notre génération doit se demander où sont les voies d'avenir. Nos universités, certes, produisent des chercheurs en série. Ils se bousculent dans le domaine étroit des sciences, au point que l'exubérance des progrès scientifiques met en danger l'équilibre même de nos sociétés. L'homme moderne dispose ainsi de moyens qu'il emploie sans discernement. Les techniques de mort progressent en même temps que les techniques de vie, la contamination du monde se développe tout comme l'asepsie. Notre génération a envoyé des hommes sur la lune, mais était-ce bien là une voie d'avenir pour l'humanité?

Plus personne aujourd'hui n'a encore l'illusion qu'une découverte, même révolutionnaire, dans le domaine scientifique pourrait à elle seule améliorer le climat dans lequel on vit. L'homme contemporain a créé grâce aux progrès de la technique une machine sociale d'une prodigieuse complexité au sein de laquelle il se sent petit, écrasé, comme broyé. Chaque invention qui augmentera encore la puissance, les possibilités et la taille de la machine ne fera qu'aggraver son sentiment d'asservissement et de frustration.

L'heure est à des découvertes dans le domaine moral et spirituel.

Charles de Foucauld, en partant dans le désert pour y prier, semblait suivre une voie déjà explorée par d'innombrables cénobites. Et cependant, il y avait dans les écrits qu'il a laissés quelque chose de totalement neuf : dans le désert spirituel de sa génération, il a ouvert un itinéraire que suivent aujourd'hui des centaines d'hommes et de femmes.

De même, certaines des personnes dont parle ce livre se sont lancées dans l'inconnu, elles aussi à la recherche d'un monde nouveau. Si quelques-uns de leurs itinéraires ont été présentés ici, c'est pour permettre à d'autres de s'y aventurer à leur tour et de pousser plus avant dans ces directions-là.

Les chemins sont évidemment nombreux. Essayons d'en indiquer quelques-uns. Parmi les tâches multiples auxquelles les hommes de notre génération peuvent consacrer leur vie, certaines sont à la fois urgentes et à la portée de tous.

D'abord, il faudra bien que les hommes apprennent à s'entendre.

Par la distance qu'il pouvait parcourir en une journée, le cheval avait, pendant des siècles, fixé les dimen-

sions des principautés. En permettant d'atteindre les antipodes en moins de vingt-quatre heures, l'avion a réduit la planète à la dimension des principautés d'hier. Vus dans la même perspective, les problèmes entre races, entre nations hostiles, entre systèmes politiques, sont ramenés à la dimension de querelles de clochers. De même que l'on a appris hier à se respecter entre villages, il faudra bien que l'on arrive à s'entendre entre peuples et entre continents.

Nous avons vu comment certains se sont mis simplement à l'œuvre pour aider les autres à se comprendre, pour vaincre les préjugés et les antagonismes. Qui ne côtoie dans sa vie quotidienne des gens qu'il a tendance à mettre à l'écart, à marginaliser parce qu'ils représentent une autre race, une autre génération, une autre école de pensée, un autre mode de vie?

Laissons-nous passer ces occasions qui nous sont données de faire quelque chose pour rassembler l'humanité en une grande famille?

Un ami canadien disait un jour à un fonctionnaire maghrébin : « On n'est pas plus près de Dieu que de la personne dont on se sent le plus éloigné. » Le Maghrébin, qui se croyait bon musulman, fut tellement ébranlé qu'il alla sans tarder se réconcilier avec son plus mortel ennemi.

Quelles sont les personnes dont nous nous sentons les plus éloignés? Elles ne sont jamais à l'autre bout de la terre, mais au contraire tout près de nous. L'unité de l'humanité commence par nous, là où nous sommes.

Nous pouvons créer de nouvelles relations dans les communautés où nous vivons. Parlant il y a quelques années à des Italiens de langues italienne et allemande du Haut-Adige, le journaliste indien, Rajmohan Gandhi, disait : « Comment pouvons-nous espérer résoudre les problèmes de la confrontation entre toutes nos

communautés indiennes si les deux vôtres, qui sont chrétiennes, n'arrivent pas à s'entendre ! » Ces hommes, piqués au vif, contribuèrent de façon décisive à détendre la situation dans ce coin de l'Italie. Leur action fut remarquée en Inde.

En nous réconciliant avec ceux dont nous sommes coupés, nous pouvons être des témoins qui en entraînent d'autres. Ainsi, nous deviendrons plus proches de tous les habitants de notre planète.

Les plus grands voyages commencent par un premier pas.

Notre génération devra aussi mettre les richesses du monde à la disposition de tous et à l'abri de l'exploitation de quiconque.

Quand on parle de répartition des richesses, notre esprit imagine immédiatement des gens fabuleusement riches dont parlent les magazines à sensation et des êtres squelettiques dans des continents éloignés. Mais nous risquons de trouver notre confort et dans l'extravagance des uns — nous ne sommes pas comme eux ! — et dans l'éloignement des autres — nous ne pouvons rien pour eux ! Mais si nous laissons notre conscience nous parler, nous verrons sans doute en quoi nous sommes directement concernés.

Tel jeune garçon qui a manifesté dans les rues contre l'impérialisme et le capitalisme a pris ainsi conscience de la façon dont il avait exploité les jeunes filles avec lesquelles il sortait. Tel ancien directeur de banque a réalisé qu'il a lésé la communauté en falsifiant sa déclaration d'impôt. Telle jeune fille a dû aller s'excuser auprès de ses parents pour avoir traité la maison familiale comme un hôtel.

Nous pouvons aussi apprendre à vivre non pour nous mais pour les autres, cherchant à leur donner le maxi-

mum au lieu de tirer d'eux le maximum. La famille et le lieu de travail sont des endroits naturels pour s'y mettre. « J'ai décidé de donner à mon entreprise la totalité du travail que je lui dois en échange du salaire qu'elle me sert », disait un ouvrier anglais. Une telle attitude, se généralisant, déboucherait sur une nouvelle économie. Il y a assez dans le monde pour les besoins de tous, mais non pour la convoitise de chacun.

Pourquoi, de toute part, médecins, artisans, architectes, agriculteurs, industriels, entrepreneurs, ouvriers, ne commenceraient-ils pas à tracer dans ce domaine des itinéraires hardis, dont l'honnêteté et le désintéressement, ainsi que l'amour de leurs semblables, seraient les points de repère? Ne verraient-ils pas leurs hommes politiques les suivre et prendre des initiatives pour changer la nature injuste des relations entre peuples? Nous ne pouvons laisser aux spécialistes de la Banque mondiale, du Club de Rome ou de l'UNCTAD (Organisation des Nations Unies pour le Commerce et le Développement) la responsabilité de créer un nouvel ordre mondial. Celui-ci germera autour d'hommes qui, comme ceux dont nous avons évoqué l'histoire, traceront dans cette jungle inextricable de l'économie les grands axes de nouveaux rapports fondés sur le respect de leurs semblables.

Une autre tâche pour notre génération sera de combler le déficit spirituel qu'ont laissé dans l'homme moderne les progrès matériels de ce dernier siècle.

Sans perspective sur son existence, l'homme d'aujourd'hui ne sait plus que faire des immenses possibilités dont il dispose. Il voyage mais ne rencontre personne. Il lit mais n'apprend rien. Il court dans la vie mais ne sait pas où il va.

C'est d'abord dans notre vie qu'il faut répondre à

cette crise et retrouver notre propre équilibre. N'essayons pas d'imiter les modèles d'autres générations, car elles avaient d'autres responsabilités, vivaient à un autre rythme, dans un monde plus stable et plus restreint. Nous devons trouver en nous la façon dont Dieu nous invite à vivre en cette fin du xx^e siècle.

Beaucoup de gens, tels ceux dont l'expérience a été évoquée dans cet ouvrage, ont accepté la discipline de mettre assez de silence dans leur vie. Pour une dame de notre connaissance, le premier pas fut d'acheter un réveil. Elle voulait réserver chaque matin une heure pour Dieu avant que la trépidante vie moderne n'ait monopolisé ses facultés. Chacun doit trouver son propre régime, sa propre discipline.

C'est dans le quotidien de notre existence que doit se faire la synthèse entre l'héritage séculaire que chacun de nous a reçu de sa tradition et la passionnante époque que nous avons le privilège de vivre.

Enfin, et nous terminerons par ce point, notre génération doit offrir à chaque homme de nouvelles raisons de vivre.

Certaines de celles qui sont proposées aujourd'hui contribuent au chaos dans lequel nous vivons. Les volontés se sont appliquées à gagner la course du pouvoir, de l'argent, de la vie facile. Mais la minorité des privilégiés du succès n'y a trouvé aucune vraie satisfaction et a rejeté des masses de gens dans la misère, la colère et le désespoir.

N'ayant pas trouvé auprès de leurs parents ni de leurs maîtres, des raisons de vivre exaltantes, des jeunes vont en chercher d'obscurès soit dans l'agitation auprès de pseudo-révolutionnaires soit dans la contemplation auprès de faux gourous.

Quelles sont les raisons de vivre que chacun de nous

peut se donner, capables d'accrocher aussi bien l'ingénieur efficace et pressé que l'adolescent déboussolé? Des raisons de vivre, choisies en tenant compte des besoins de tous les hommes, seront comprises par le paysan des rizières asiatiques, par le docker du port de New York comme par notre voisin de palier.

Cela suppose que nous ne cherchions pas notre modèle dans la banalité qui séduit notre entourage, mais que nous ayons le courage de vivre différemment des autres. Il faudra sans doute dire *non* à certaines choses que le plus grand nombre accepte et dire *oui* à certaines que le plus grand nombre refuse ou tourne en ridicule.

Les voies de demain pour l'humanité seront tracées à ce prix-là. Dans notre conscience seule, nous pouvons sentir cet appel qui vient d'au-delà de nous-mêmes. Alors nous déciderons de miser toute notre vie sur un choix qui sera le nôtre et Dieu nous indiquera la voie qu'Il nous demande d'ouvrir pour les autres.

Où Dieu va-t-il trouver ses auxiliaires pour donner à tous les hommes, de la nourriture, un toit, du travail, mais également une raison de vivre et d'espérer?

A nous de répondre.

Bibliographie

Frank BUCHMAN, *Refaire le monde*, préface de Robert SCHUMAN, recueil de discours de 1932 à 1961 (Éditions de Caux).

Plus décisif que la violence, ouvrage collectif. Des témoignages, des faits présentés par Gabriel MARCEL (Plon).

Théophile SPOERRI, *La dynamique du silence — Frank Buchman aujourd'hui* (Éditions de Caux).

Robert Carmichael par lui-même, préface de Jean REY (Éditions de Caux).

Sydney COOK et Garth LEAN, *Le livre noir et blanc*, guide pour une autre révolution, publié en vingt-huit langues (Éditions de Caux).

Ces ouvrages, entre autres, sont disponibles auprès du Service des Publications du Réarmement moral, auquel on peut s'adresser également pour toute information :

FRANCE : 68, boulevard Flandrin, 75116 Paris.

SUISSE : Centre de Conférences du Réarmement moral, CH 1824 Caux.

CANADA : 387, chemin de la Côte-Sainte-Catherine, Montréal H2V 2B5.

Table des matières

<i>Préface</i> du cardinal König	5
INTRODUCTION	9
Pourquoi ce livre?	
1. CE MONDE PASSIONNANT	11
Au milieu de la crise de civilisation que traverse toute l'humanité, y a-t-il des certitudes auxquelles s'accrocher, une tâche à entreprendre?	
2. ENTRE NOS MAINS	17
Les auteurs de ce livre avaient vingt ans quand, au sortir de la dernière guerre, ils ont participé à la passionnante aventure de la réconciliation de l'Europe. De là est sorti l'engagement de leur vie.	
3. SUR UNE MER AGITÉE	25
Aujourd'hui, trente ans plus tard, le combat pour triompher des antagonismes se poursuit. L'exemple de la Méditerranée et l'expérience de quelques Chypriotes dévoilent le cheminement de cette action.	
4. DE TOUTES RACES	35
En Afrique australe, la même démarche débloque des situations créées par le conflit entre races. Un sportif international de race	

noire évaluée, à partir de son propre conflit intérieur, l'enjeu de la bataille dans cette partie du monde.

5. D'UN HOMME A L'AUTRE 45

En Amérique du Sud, un courant régénérateur passe parmi les défavorisés des bidonvilles, les dockers, les ouvriers des tramways, faisant de ces hommes et de leurs familles les artisans de leur propre développement.

6. DE TOUTES CLASSES 57

Se dégageant des ornières de la guerre des classes, ouvriers et patrons se retrouvent côte à côte pour transformer la société. L'exemple de deux protagonistes de l'industrie française.

7. AUPRÈS DES COMMUNISTES 69

Les communistes devront être entraînés dans cette nouvelle dimension de pensée. Mais peut-on aider les autres à sortir de leurs contradictions, sans avoir d'abord décelé et surmonté les siennes?

8. AUPRÈS DES HOMMES PUBLICS 79

Comment l'homme ordinaire peut-il avoir accès à ceux qui gouvernent les peuples et les aider à créer une communauté humaine à l'échelle du globe?

9. UN HOMME D'ÉTAT PARLE 89

A cette question répond le témoignage d'un ancien premier ministre européen qui a su garder sa source d'inspiration spirituelle au travers de la pression des événements politiques.

10. DÉSARROI ET DESTINÉE 99

Le désarroi de tant de jeunes vient de ce qu'ils n'ont pas appris — et dès leur plus jeune âge — à être sensibles à leur conscience. C'est celle-ci qui peut donner son sens à une existence.

11. DE TOUTES CROYANCES 107

Des gens se rattachant à des familles spirituelles fort diverses se retrouvent au coude à coude dans un combat pour l'humanité. Comment, dans la pratique, se réalise une telle convergence?

12. RICHES DE PAUVRETÉ 117

Les moyens utilisés par Dieu sont apparemment pauvres face à ceux déployés par l'orgueil humain. Quiconque saura les découvrir connaîtra les armes qui sont à sa disposition.

13. RÉFLEXION ET ACTION 129

La flamme qui anime un homme d'action a besoin d'être entretenue par une discipline de vie, de méditation, de travail en commun. Le secret d'une authentique collégialité, source d'efficacité et d'enrichissement mutuel.

14. AUXILIAIRES DE DIEU 139

Les grandes tâches qui s'offrent à notre génération. Chacun peut, dès aujourd'hui, partir à la découverte de ce que sera le demain des autres.

Bibliographie 147

